



John Adams Library,

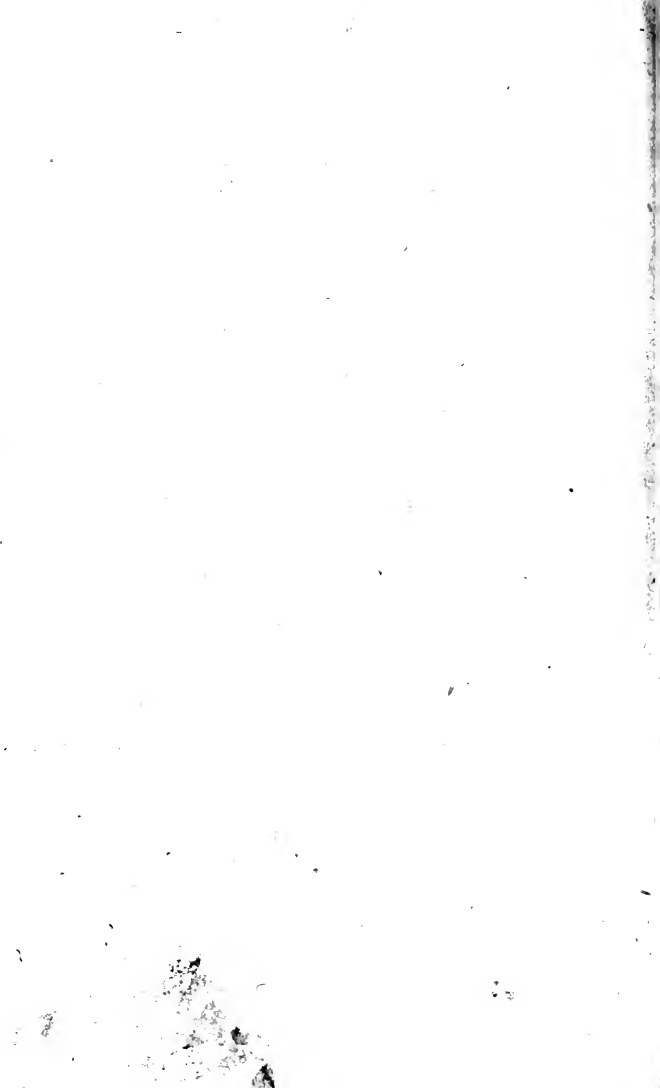


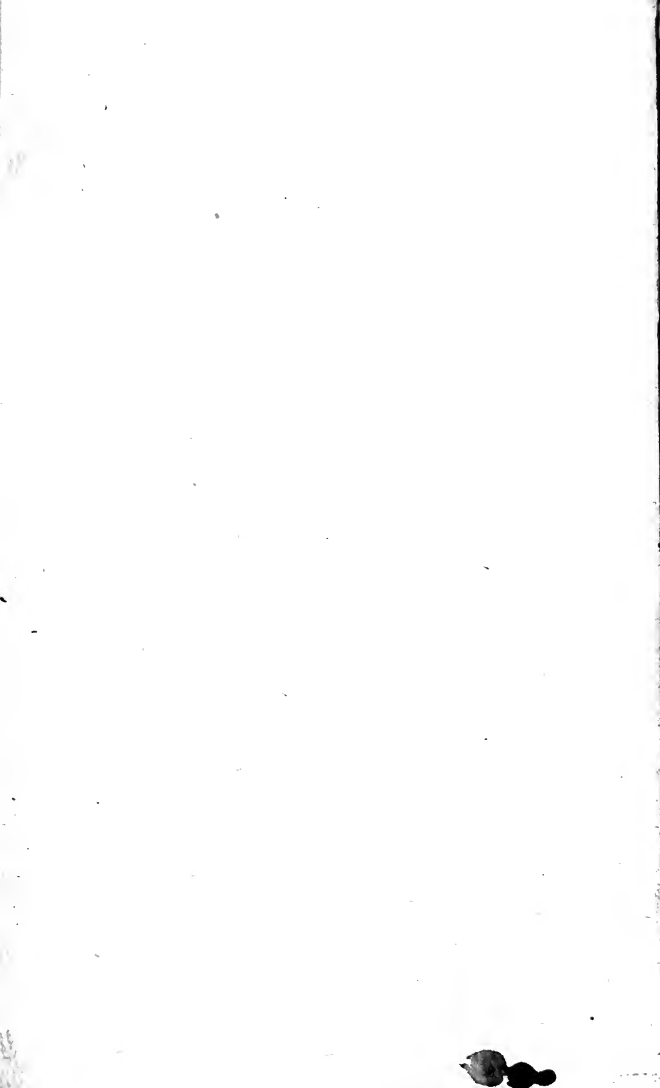
IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF No.
★ Adams
134.10
v. 2









LA
REPUBLIQUE
DE PLATON,
O U
DIALOGUE
SUR LA JUSTICE.

Divisé en dix Livres.
TOME SECOND.



A P A R I S,

Chez BROCAS & HUMBLLOT, Libraires,
rue S. Jacques, entre la rue des Mathu-
rins & S. Benoît, au Chef S. Jean.

M. D C C. L X I I.
Avec Approbation & Privilège du Roi

7th Adair

134.10

152

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre, *la République de Platon* : je n'y ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression ; & je crois que nous serons redevables à l'Auteur d'avoir enfin dans notre Langue une excellente traduction d'un excellent ouvrage. A Paris, ce 24 Décembre 1761.

GIBERT.

P R I V I L E G E D U R O I.

L OUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé DENIS HUMBLLOT, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un ouvrage qui a pour titre : *La République de Platon, ou Dialogue sur la Justice*. S'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'ils soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans ; dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura

droit de lui, à peine de tous dépens, dommages & intérêts : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée attachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes : que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur BERRYER ; le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée : & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le trente-unième jour du mois de Décembre, l'an de grace mil sept cens soixante-un, & de notre regne le quarante-septième. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XV. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o. 488, fol. 237, conformément au Reglement de 1723. A Paris, ce 14 Janvier 1762.

G. SAUGRAIN.



LA RÉPUBLIQUE
DE PLATON,
O U
DIALOGUE
SUR LA JUSTICE.



LIVRE CINQUIEME.



OCRATE. Je donne donc au gouvernement dont je viens de parler, quelque part qu'il se trouve, soit dans un état, soit dans un particulier, le nom de gouvernement bien réglé & parfait : j'ajoute que, si cette forme de gouvernement est bonne, toutes les autres sont mauvaises & défectueuses. On

Tome II.

A

peut les réduire à quatre. *Glauc.* Quelles sont-elles ?

J'allois faire le dénombrement de ces gouvernemens, dans le même ordre, qu'ils me paroissent se former les uns des autres ; lorsque Polémarque qui étoit assis à quelque distance d'Adimante, étendant le bras, le tira par le manteau à l'endroit de l'épaule, & se penchant vers lui, lui dit à l'oreille quelques mots, dont nous n'entendîmes autre chose, sinon, *Le laisserons - nous passer outre ? Qu'en pensez-vous ?* Point du tout, répondit Adimante d'une voix plus haute. Quel est donc, repris-je, celui que vous ne voulez point laisser aller ? *Adim.* Vous-même. *Socr.* Pourquoi ? *Adim.* Il nous paroît que vous perdez cœur, & que vous voulez nous dérober une partie de cet entretien qui n'est pas la moins considérable. Vous avez cru peut-être nous échapper en disant simplement, qu'à l'égard des femmes & des enfans, il étoit évident que tout cela devoit être commun entre les amis. *Socr.* N'ai-je pas eu raison de le dire, mon cher Adimante ? *Adim.* Je n'en disconviens pas. Mais ce point, ainsi que les autres, a besoin d'explication. Cette communauté peut se

pratiquer de plusieurs manieres. Dites-nous donc quelle est celle dont vous voulez parler. Il y a long-tems que nous attendons, espérant toujours que vous feriez mention de la procréation des enfans, de la maniere de les élever, en un mot, de tout ce qui appartient à la communauté des femmes & des enfans, dont vous n'avez jetté qu'un mot en passant. Nous sommes persuadés que le parti qu'on prendra à ce sujet, est d'une grande conséquence, ou plutôt décide de tout pour la société. Maintenant donc que vous passez à une autre forme de gouvernement, avant que d'avoir suffisamment développé ce point; nous avons résolu, comme vous venez de l'entendre, de ne pas vous laisser aller plus loin, que vous n'ayiez expliqué cet article, aussi bien que vous avez fait les autres.

Glauc. Je me joins à Polémarque & à Adimante. *Thrasym.* Socrate, c'est un parti pris par tous ceux qui sont ici.

Socrate. Qu'avez-vous fait en m'obligeant à revenir sur mes pas? Dans quelle discussion m'allez-vous jeter de nouveau! Je me félicitois d'être sorti d'un mauvais pas, trop heureux qu'on voulût bien s'en tenir à ce que j'ai dit alors. Quand vous

me forcez de reprendre ce sujet, vous ne sçavez pas quel essain (a) de nouvelles disputes vous allez réveiller. J'ai prévu les troubles qu'elles nous causeroient, & c'étoit pour les éviter que je n'en ai pas dit davantage. *Thrasym.* Croyez-vous que nous soyions venus ici pour dorer les victimes, & non pour nous entretenir de belles choses ? *Socr.* A la bonne heure : mais encore faut-il garder quelque mesure. *Glauc.* Pour des hommes sages, ce n'est pas trop de toute la vie pour s'entretenir de matieres si importantes. Ainsi, croyez-moi : laissez-nous le soin de ce qui nous regarde ; & songez à nous dire votre pensée sur la maniere dont se fera cette communauté des femmes & des enfans entre nos guerriers ; & dont on élèvera les enfans du moment où ils verront le jour, jusqu'à celui où ils seront capables d'une éducation sérieuse & raisonnée. Ce soin me paroît un des plus pénibles. Expliquez-nous donc de grace comment-il faudra s'y prendre.

Socrate. C'est ce qu'il ne m'est point aisé de faire, mon cher Glaucon, & ce

(a) Cette métaphore est dans le Grec. Elle est si belle, que j'ai jugé à propos de la conserver dans notre langue.

qui trouvera encore moins de croyance dans les esprits , que tout ce qui a précédé. On ne croira jamais que la chose soit possible ; & quand même on en verroit l'exécution , on ne pourra se persuader qu'il n'y ait rien de mieux à faire. Voilà ce qui m'empêche de dire librement ma pensée. Je crains , mon cher ami , qu'on ne la prenne pour un vain souhait. *Glauc.* Ne craignez rien. Vous parlez à des gens qui ne sont ni déraisonnables , ni obstinés , ni mal disposés à votre égard. *Socr.* N'est-ce pas dans le dessein de me rassurer , que vous me parlez de la sorte ? *Glauc.* Oiii. *Socr.* Hé bien , vos paroles produisent en moi un effet tout contraire. Si j'étois bien persuadé moi-même de la vérité de ce que je vais dire , vos raisons feroient de saison ; car on peut parler en sûreté & avec confiance devant des amis pleins de discernement , lorsqu'on sçait qu'on leur dira la vérité sur des sujets très-importans , auxquels ils prennent un grand intérêt. Mais , lorsqu'on parle comme je fais , en cherchant & en tâtonnant , il est dangereux , & on doit craindre , non de faire rire (cette crainte seroit puérile) , mais de s'écarter du vrai , & d'entraîner avec soi ses amis

dans l'erreur sur des choses où il est de la dernière conséquence de ne se pas tromper. Je conjure donc Adraste (b), de ne pas s'offenser de ce que je vais dire ; car je regarde comme un moindre crime de tuer quelqu'un sans le vouloir, que de le tromper sur le sujet du beau, du bon, du juste & de l'honnête. Encore vaudroit-il mieux en courir le danger à l'égard de ses ennemis, qu'à l'égard de ses amis. Prenez-vous y par conséquent d'une autre manière pour m'encourager. Socrate, reprit Glaucon en souriant, si vos discours nous jettent dans quelque erreur, nous vous en absoudrons comme d'un homicide involontaire ; nous ne vous regarderons pas comme un trompeur. Expliquez-vous donc sans crainte. *Socr.* La loi déclare innocent celui qui a été absous en cette vie ; & s'il est innocent ici, il y a apparence qu'il le sera aussi là bas. *Glauc.* C'est une raison de plus pour vous de ne rien appréhender.

Socrate. Je vais donc reprendre le fil

(b) Adraste étoit une divinité chargée de venger les crimes involontaires. Je crois que ce nom lui vient de l'infortuné Adraste, dont les aventures sont décrites au premier livre d'Hérodote. Socrate, comme on va voir, avoit grand sujet de l'invoquer, & de détourner son courroux.

d'une matiere que j'aurois peut-être mieux fait de traiter de suite quand l'occasion s'en est présentée. Peut-être aussi ne fera-t-il pas hors de propos de mettre les femmes sur la scène , après y avoir mis les hommes ; d'autant plus que vous m'invitez à le faire. Pour donner à des hommes nés & élevés de la façon que nous avons dit , des règles sûres touchant la possession & l'usage des femmes & des enfans , nous n'avons , selon moi , rien de mieux à faire , que de tenir toujours la même route que nous avons suivie jusqu'ici. Or , nous avons représenté ces hommes comme les chefs & gardiens d'un troupeau. *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* Suivons donc cette idée en donnant à leurs enfans une naissance & une éducation qui y répondent : & voyons si cela nous réussira ou non. *Glauc.* Comment nous y prendrons-nous ? *Socr.* Le voici. Croyons-nous que les femelles des chiens doivent veiller comme eux à la garde des troupeaux , aller à la chasse avec eux , & faire tout en commun , ou qu'elles doivent rester au logis ; comme si , occupées à faire des petits & à les nourrir , elles étoient incapables d'autre chose ; tandis que toute la peine , & le

soin des troupeaux tombera sur les seuls mâles ? *Glauc.* Nous voulons que tout leur soit commun. Seulement dans les services qu'on en tire, on a égard à la foiblesse des femelles & à la force des mâles. *Socr.* Peut-on tirer d'un animal les services qu'on tire d'un autre, s'il n'a été nourri & dressé de la même manière ? *Glauc.* Non. *Socr.* Par conséquent (c), si nous destinons les femmes aux mêmes emplois que les hommes, il faut leur donner la même éducation. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* N'avons-nous pas élevé les hommes dans la musique & la gymnastique ? *Glauc.* Oiii. *Socr.* Il faudra donc appliquer aussi les femmes à l'étude de

(c) On me dispensera de faire des notes pour montrer l'absurdité de cette conséquence, & des raisons que Platon emploie pour la soutenir. Les honnêtes gens qui réfléchissent, n'en ont pas besoin ; & il seroit inutile d'en faire pour les autres. J'avertis seulement que je n'aurois point entrepris cette traduction, si j'avois cru que cet endroit & celui qui vient après, fussent capables de faire aucune mauvaise impression sur l'esprit des lecteurs. Platon, admirable par-tout ailleurs, fait pitié ici. Je ne sçais de quel front il a osé mettre de pareilles extravagances dans la bouche de Socrate. Au reste, le lecteur un peu instruit, s'apercevra aisément que c'est dans les loix de Lycurgue que Platon a puisé ce qu'il dit ici & plus bas touchant l'éducation & la communauté des femmes. On peut consulter Plutarque dans la vie de Lycurgue. J'en citerois quelques endroits, si je ne craignois que leur longueur n'excédât celle qui convient à des notes.

ces deux arts , les former au métier de la guerre , & s'en fervir pour les mêmes choses. *Glauc.* C'est une suite de ce que vous dites.

Socrate. Si l'on en venoit à l'exécution , cela paroîtroit peut-être ridicule , parce que l'usage y est contraire. *Glauc.* Très-ridicule. *Socr.* Mais que trouvez-vous en cela de plus ridicule ? Ce seroit sans doute de voir des femmes nues s'exercer au gymnase avec des hommes ; je ne dis pas seulement les jeunes femmes , mais les vieilles ; à l'exemple de ces vieillards qui se plaisent encore à ces exercices , quoique ridés & peu agréables de leur personne. *Glauc.* Il est vrai qu'à ne consulter que nos mœurs présentes , cela paroîtroit de la dernière impertinence. *Socr.* Puisque nous avons une fois commencé , moquons-nous des railleurs qu'une innovation de cette nature mettra sans doute en belle humeur , & qui ne manqueront pas de rire en voyant des femmes s'appliquer à la musique , à la gymnastique , apprendre à manier les armes & à monter à cheval. *Glauc.* Vous avez raison. *Socr.* Suivons notre pointe ; allons tout d'abord à ce que cette institution paroît avoir de plus révoltant. Conjurons ces railleurs de

quitter pour un moment leur caractère badin , & d'examiner sérieusement la chose. Rappelions-leur qu'il n'y a pas longtemps que les Grecs croyoient encore , comme le croient aujourd'hui la plupart des nations barbares , que la vue d'un homme nud étoit un spectacle honteux & ridicule ; & que , lorsque les gymnases furent ouverts pour la première fois d'abord en Crète , puis à Lacédémone , les plaisans de ce tems-là avoient quelque droit d'en faire des railleries. Qu'en pensez-vous ? *Glauc.* Je le crois. *Socr.* Mais que , depuis que l'usage (*d*) a fait voir qu'il étoit mieux de s'exercer à nud , que de cacher certaines parties du corps ; la raison , en découvrant ce qui étoit plus convenable , a dissipé le ridicule que les yeux attachoient à la nudité ; elle a montré qu'il n'y a qu'un esprit superficiel , qui puisse trouver du ridicule autre part que dans ce qui est mauvais en soi ;

(*d*) Ce passage prouve que l'époque de l'entière nudité des Athlètes est antérieure de peu d'années à la guerre du Péloponnèse , qui a commencé à la quatre - vingt-septième Olympiade. Thucydide , écrivain de cette guerre , dit aussi que l'usage de se servir de ceintures dans les jeux Olympiques , avoit cellé depuis peu d'années. Denis d'Halicarnasse & Dion , ont donc eu tort de placer cette époque dans des tems plus reculés.

qui cherche à faire rire , en prenant pour l'objet de ses railleries quelque autre chose que ce qui est déraisonnable & vicieux , ou qui s'empresse sérieusement pour une affaire , en se proposant pour fin tout autre chose que le bien. *Glauc.* Cela est vrai.

Socrate. Ne faut-il pas décider d'abord entre nous , si ce que nous proposons est possible ou non : & donner à qui voudra , sérieux ou badin , la liberté d'examiner si les femmes sont capables des mêmes exercices que les hommes , ou si elles ne sont propres à aucun ; ou enfin si elles sont capables des uns , & incapables des autres ? Après quoi , nous verrons en laquelle de ces classes il faut ranger les exercices de la guerre. Si nous procédons ainsi dans cet examen , ne pouvons-nous pas nous flatter que cette matiere sera parfaitement bien discutée ? *Glauc.* Oïï.

Socr. Voulez - vous que nous nous chargions de faire valoir les raisons de nos adversaires , afin que leur cause ne soit pas sans défense ? *Glauc.* Rien n'empêche. *Socr.* Voici donc ce qu'ils pourroient nous dire. *Socrate & Glaucon* , nous n'avons pas besoin , pour vous attaquer , d'autres armes que de celles que vous nous four-

nissiez vous-mêmes. N'êtes-vous pas convenus, lorsque vous jettiez les fondemens de votre république, que chacun devoit se borner à l'emploi le mieux assorti à sa nature? Nous en sommes convenus (e), il est vrai. Mais se peut-il qu'il n'y ait une extrême différence entre la nature de l'homme & celle de la femme? Comment ne feroient-elles pas différentes? Il faut donc les appliquer l'un & l'autre à des emplois différens selon leur nature? Sans contredit. Ainsi, c'est une absurdité & une contradiction manifeste de votre part, de dire qu'il faut appliquer indifféremment aux mêmes emplois les hommes & les femmes, malgré la distance prodigieuse de leur nature. Mon cher Glaucon, avez-vous quelque chose à répondre à cela? *Glaucon*. Il n'est pas aisé d'y répondre sur le champ; mais je vous prie de me dire ce que nous pourrions alléguer pour nous justifier.

Socrate. Il y a long-tems, mon cher ami, que j'avois prévu cette difficulté & beaucoup d'autres semblables. Voilà ce qui me faisoit appréhender d'entrer dans quelque détail sur la matiere que

(e) Socrate seul interroge en cet endroit au nom de ses adversaires, & répond au nom de Glaucon & au sien.

nous traitons. *Glauc.* Votre crainte étoit bien fondée. Cette objection ne paroît point aisée à résoudre. *Socr.* Vraiment non ; mais nous sommes dans le même cas qu'un homme qui est tombé dans l'eau. Que ce soit dans un étang , ou dans la pleine mer , peu importe , il y périra , s'il ne se fauve à la nage. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Faisons comme lui. Tâchons de nous sauver à la nage de cette difficulté. Peut-être quelque dauphin viendra-t-il nous tirer d'embarras , ou recevrons-nous quelque autre secours imprévu. *Glauc.* Cela pourroit être. *Socr.* Voyons donc si nous trouverons quelque issue. Nous sommes convenus qu'il falloit appliquer les natures différentes à des emplois différens. Nous reconnoissons d'ailleurs que l'homme & la femme sont d'une nature différente , & néanmoins nous prétendons les appliquer l'un & l'autre aux mêmes emplois. N'est-ce pas là ce qu'on nous objecte ? *Glauc.* Oiii.

Socrate. En vérité , mon cher Glaucon , il faut avouer que l'art de la dispute a un merveilleux pouvoir ! *Glauc.* A quel propos dites-vous cela ? *Socr.* Il me paroît qu'on tombe souvent dans la dispute sans

le vouloir, & que, lorsqu'on croit seulement discuter un point par forme de conversation, on ne s'apperçoit pas qu'on chicane mal à propos, en relevant une contradiction prétendue dans une proposition que l'on prend au pied de la lettre, faute d'en pouvoir distinguer tous les différens sens. *Glauc.* C'est un inconvénient auquel bien des gens sont sujets. Mais cela nous regarderoit-t-il dans la question présente? *Socr.* Oiii, & nous nous voyons entraînés dans la dispute malgré nous. *Glauc.* Comment cela? *Socr.* Par un esprit âpre & contentieux, nous nous attachons à la lettre de cette proposition; *que les emplois doivent être différens selon la diversité des natures*; tandis que nous n'avons pas encore examiné en quoi consiste cette diversité, ni ce que nous avons en vûe, quand nous avons décidé, que les mêmes natures devoient avoir les mêmes emplois, & les natures différentes des emplois différens. *Glauc.* Il est vrai que nous n'avons pas encore examiné ce point. *Socr.* Il est donc encore tems de nous demander à nous mêmes, si les chauves & les chevelus sont de même nature, ou de nature opposée; & après avoir répondu

qu'ils sont de nature opposée , si les chauves font le métier de cordonnier , nous l'interdirons aux chevelus, & réciproquement. *Glauc.* Mais une pareille défense feroit ridicule. *Socr.* Pourquoi ? N'est-ce point parce que dans l'assignation des divers emplois , nous ne considérons la différence ou la ressemblance des natures , que sous le rapport qu'elles ont avec ces emplois ? Par exemple , ne disions-nous pas que deux hommes également nés pour la médecine , ont la même nature ? Ne le croyez-vous pas ? *Glauc.* Oui. *Socr.* Mais que le médecin & le charpentier ont une nature différente ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Si donc nous trouvons que la nature de l'homme diffère de celle de la femme par rapport à certains arts & à certains emplois , nous concluons que ces emplois ne doivent pas être communs aux deux sexes : mais , s'il n'y a entr'eux d'autre différence , sinon que le mâle engendre, & la femelle enfante, nous ne regarderons pas pour cela comme une chose démontrée que la femme diffère de l'homme , dans le point dont il s'agit ici ; & nous n'en persisterons pas moins à croire qu'il ne faut mettre aucune distinction pour les emplois entre nos guer-

riers & leurs femmes. *Glauc.* Nous aurons raison.

Socrate. Que celui qui est d'un sentiment contraire nous dise à présent quel est dans la société l'art ou l'emploi pour lequel les femmes n'ayent pas reçu de la nature les mêmes dispositions que les hommes. *Glauc.* Cette demande est juste. *Socr.* Peut-être nous répondra-t-il ce que vous disiez tout à l'heure, qu'il n'est pas aisé de nous satisfaire sur le champ; mais qu'après quelque momens de réflexion, rien ne seroit plus facile. *Glauc.* Il pourroit bien nous faire cette réponse. *Socr.* Voulez-vous que nous le priions de nous écouter, tandis que nous tâcherons de lui montrer qu'il n'est dans la république aucun emploi propre uniquement des femmes? *Glauc.* J'y consens. *Socr.* Répondez donc, lui dirons-nous. La différence qu'il y a entre celui qui a du talent pour une chose, & celui qui n'en a point, ne consiste-t-elle pas, selon vous, en ce que le premier apprend aisément, le second avec peine; que l'un avec une légère étude porte ses découvertes bien au-delà de ce qu'on lui a enseigné; tandis que l'autre avec beaucoup d'application & de soin, ne peut pas même retenir ce

qu'il a appris : enfin , en ce que dans l'un, les dispositions du corps secondent les opérations de l'esprit , & dans l'autre , elles les traversent ? Distinguez-vous par quelque autre endroit le naturel heureux pour certaines choses de celui qui ne l'est pas ? *Glauc.* Tout le monde vous dira que non. *Socr.* Parmi les différens arts où les deux sexes s'appliquent en commun , en est-il un seul où les hommes n'aient une supériorité marquée sur les femmes ? Sera-t-il besoin que nous les parcourions tous , que nous parlions des ouvrages de laine , de la maniere de faire des gâteaux & d'apprêter les viandes , où les femmes l'emportent d'ordinaire sur nous , tellement que ce seroit une honte pour elles de nous céder en tous ces points ? *Glauc.* Vous avez raison de dire qu'en général les femmes nous sont très-inférieures en tout. Ce n'est pas que beaucoup de femmes ne l'emportent sur bien des hommes en plusieurs choses ; mais dans le total la chose est comme vous dites.

Socrate. Vous voyez donc , mon cher ami , qu'il n'est point proprement dans un état de profession affectée à l'homme ou à la femme , à raison de leur sexe : mais que la nature ayant partagé les

mêmes talens entre les deux sexes , tous les emplois appartiennent en commun à tous les deux ; de maniere cependant qu'en tout la femme est inférieure à l'homme. *Glauc.* Cela est certain. *Socr.* Laisserons-nous tout à faire aux hommes & rien aux femmes ? *Glauc.* Quelle raison y auroit-il à cela ? *Socr.* N'est-il pas , dirons nous plutôt , des femmes qui ont du talent pour la médecine & pour la musique ; d'autres qui n'en ont point ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* N'en voit-on point parmi elles qui ont de la disposition aux exercices gymnastiques & militaires : d'autres qui n'aiment ni la guerre ni le gymnase ? *Glauc.* Je le pense. *Socr.* N'en est-il pas enfin de philosophes , & de courageuses ; & d'autres qui ne le sont point ? *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* Il y a donc des femmes propres à veiller à la garde d'un état , & d'autres qui ne le sont pas ; car la philosophie & le courage ne sont-ils pas les deux qualités que nous exigeons dans nos guerriers ? *Glauc.* Oiii. *Socr.* La nature de la femme est donc aussi propre à la garde d'un état que celle de de l'homme ; il n'y a de différence en cela , que du plus au moins. *Glauc.* Je le crois. *Socr.* Ainsi il faut choisir pour com-

pagnes à nos guerriers, des femmes qui partagent avec eux le soin de veiller sur la république, puisqu'il y en a parmi elles qui sont capables de cette fonction, & qui ont reçu de la nature les mêmes dispositions. *Glauc.* Sans contredit : *Socr.* Et par conséquent, ne faut-il pas appliquer les mêmes talens aux mêmes emplois ? *Glauc.* Cela est évident.

Socrate. Nous voici donc revenus au point d'où nous sommes partis, & nous avouons de nouveau qu'il n'est pas contre la nature, d'appliquer les femmes de nos guerriers à la musique & à la gymnastique. *Glauc.* Oïii vraiment. *Socr.* La loi que nous établissons étant conforme à la nature, n'est donc ni une chimere ni un vain souhait. C'est bien plutôt l'usage opposé qu'on suit aujourd'hui, qui choque la nature. *Glauc.* Il y a apparence. *Socr.* Ne nous sommes-nous pas proposé d'examiner si cette nouvelle institution étoit possible, & en même-tems très-avantageuse ? *Glauc.* Oïii. *Socr.* Or, nous venons de voir qu'elle est possible. *Glauc.* Oïii. *Socr.* Ainsi il nous reste à nous convaincre qu'elle est très-avantageuse. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* N'est-il pas vrai que la même éducation qui a servi à former nos

guerriers , servira aussi à former leurs femmes , puisqu'elle travaillera , comme je le suppose , sur le même fond ? *Glauc.* Cela n'est pas douteux. *Socr.* Quel est votre sentiment touchant ce que je vais dire ? Croyez-vous que les hommes soient inégaux en mérite , ou qu'il n'y ait entr'eux aucune différence sur ce point ? *Glauc.* Je les crois inégaux en mérite. *Socr.* Dans la république dont nous traçons le plan , le guerrier qui aura reçu l'éducation dont nous avons parlé , vaudra-t-il mieux à votre avis , que le cordonnier élevé d'une manière convenable à sa profession ? *Glauc.* Est-ce là une question à faire ? *Socr.* Je vous entends. Les guerriers ne sont-ils pas la plus estimable portion de l'état ? *Glauc.* Sans comparaison. *Socr.* Leurs femmes n'auront-elles pas la même supériorité de mérite sur les autres femmes ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Mais , est-il rien de plus avantageux à un état que d'avoir beaucoup d'excellens citoyens de l'un & de l'autre sexe ? *Glauc.* Non. *Socr.* Ne parviendront-ils pas à ce degré d'excellence , en cultivant la musique & la gymnastique , ainsi que nous avons dit ? *Glauc.* Oiii. *Socr.* Notre système n'est donc pas

seulement possible ; il est de plus très-avantageux à la société ? *Glauc.* Oiii.

Socrate. Ainsi , que les femmes de nos guerriers ne fassent point difficulté de quitter leurs habits. La vertu leur tiendra lieu de vêtement. Qu'elles partagent avec leurs maris les travaux de la guerre , & les autres fonctions attachées à leur emploi de gardiens de la république. Qu'on ait seulement égard à la foiblesse de leur sexe dans les fardeaux qu'on leur imposera. Quant à celui qui plaîsante à la vûe d'une femme nue , qui exerce son corps pour une bonne fin ; qu'il goûte à loisir les fruits imparfaits de sa ridicule sagesse : il ne sçait , ni ce qu'il fait , ni de quoi il rit : car on a , & on aura toujours raison de dire que l'utile est honnête , & qu'il n'y a de honteux que ce qui est nuisible (f). *Glauc.* Vous avez raison. *Socr.* Disons donc que le règlement que nous venons de faire au sujet des femmes , peut être comparé à une vague dont nous sommes heureusement échappés :

(f) A-t-on jamais fait une plus fausse & plus impertinente application de ces deux maximes ? Le sage Platon étoit en délire quand il écrivoit ceci : il devoit renverser la proposition , & dire : Ce qui est honteux , ne sçauroit être ni beau ni utile. Or , rien de plus contraire à l'honnêteté & à la pudeur , que l'état dans lequel on permet ici aux femmes de se montrer au gymnase. La plus foible lueur de raison suffit pour le voir clairement.

que , si nous avons couru quelque risque d'être submergés , en établissant que tous les emplois doivent être communs entre nos guerriers & nos guerrieres , nous en avons été quittes pour la peur , & que nous ne pouvons nous empêcher de convenir que ce règlement est possible & avantageux. *Glauc.* Je vous avoue que cette vague m'a fait trembler pour vous. *Socr.* Ce premier flot n'est rien en comparaison de celui qui s'approche. *Glauc.* Dites , que je voie ce que c'est.

Socrate. La loi que je vais proposer , a , ce me semble , une liaison essentielle avec la précédente , & avec toutes les autres. *Glauc.* Quelle est-elle ? *Socr.* C'est que les femmes de nos guerriers soient communes toutes à tous ; qu'aucune d'elles n'habite en particulier avec aucun d'eux : que les enfans soient communs ; & que les parens ne connoissent pas leurs enfans , ni ceux - ci leurs parens (*g*).

(*g*) Le seul énoncé de ce système fait horreur , & porte avec lui sa réfutation. Me permettra-t-on de faire ici une réflexion qui me paroît à sa place ? Si Platon , le plus sublime & le plus sensé des Philosophes , a donné dans de si grands écarts , quel fond pouvons-nous faire sur notre raison abandonnée à elle-même , & que ne devons-nous pas à la révélation , qui , en élevant l'entendement humain à des connoissances surnaturelles , a perfectionné celles qu'il tient de ses seules lumières ?

Glauc. Vous aurez beaucoup plus de peine à faire passer cette loi que celle qui précède, & à montrer qu'elle ne prescrit rien que de possible & d'utile. *Socr.* Je ne crois pas qu'on me conteste les avantages que la société retireroit de la communauté des femmes & des enfans, si l'exécution de ce système étoit possible. Mais je pense qu'on m'en contestera la possibilité. *Glauc.* On pourra douter raisonnablement de l'un & de l'autre. *Socr.* C'est-à-dire, que voilà deux difficultés qui se réunissent contre moi. J'espérois me sauver d'une des deux, que vous conviendriez de l'utilité de ce système, & qu'il ne me resteroit qu'à discuter s'il est possible ou non. *Glauc.* Vous ne m'échapperez pas par cette défaite : vous répondrez, s'il vous plaît, à ces deux difficultés.

Socrate. Je vois bien qu'il en faudra passer par là : accordez-moi seulement une grace. Souffrez que j'imité ces esprits désoccupés qui s'entretiennent agréablement de leurs rêveries, & s'en repaissent pour dissiper les ennuis de la solitude. Vous sçavez que ces sortes de personnes, quand ils ont en tête quelque projet, avant que d'examiner par quels moyens ils pourront en venir à bout, laissent à

côté la discussion fatigante de ce qui rend la chose possible ou impossible ; & la supposant faite au gré de leurs désirs , élevent sur ce fondement le reste de l'édifice , se réjouissent par avance des avantages qui leur reviendront de l'exécution , & augmentent par là l'indolence naturelle de leur ame. Effrayé comme eux des difficultés qui s'offrent à mon esprit , je souhaite que vous me permettiez de remettre à un autre tems , à examiner si ce que je propose est possible. Je suppose qu'il l'est , & je verrai d'abord quels arrangemens prendront nos magistrats pour l'exécution. Je tâcherai de vous faire convenir que rien ne seroit plus utile à l'état de nos guerriers. Après quoi nous en montrerons la possibilité , si vous le jugez à propos. *Glauc.* Faites ce qu'il vous plaira ; je vous le permets.

Socrate. Vous m'accorderez d'abord sans peine , que nos magistrats & nos guerriers , s'ils sont dignes du nom qu'ils portent , seront dans la disposition , ceux-ci de faire ce qu'on leur commandera , ceux-là , de ne rien ordonner que ce qui est prescrit par la loi , & d'en suivre l'esprit dans les réglemens que nous abandonnons à leur prudence. *Glauc.* Cela doit

doit être. *Socr.* Vous donc, en qualité de législateur, après avoir fait choix des femmes comme des hommes, vous les assortirez selon les humeurs & les caractères. Pour eux, comme ils ne possèdent rien en propre, que tout est commun entr'eux, maisons & salles à manger, ils seront toujours ensemble. Or, se trouvant ainsi ensemble au gymnase, & partout ailleurs, l'inclination naturelle d'un sexe vers l'autre, les portera sans doute à former des unions : N'est-ce pas une nécessité que cela arrive ? *Glauc.* Oiii vraiment : ce n'est pas une nécessité géométrique, mais une nécessité fondée sur l'amour, dont les raisons ont bien plus de force pour persuader & entraîner la plupart des hommes, que les démonstrations des géomètres. *Socr.* Vous dites vrai. Mais, quoi ! mon cher Glaucon, nos magistrats souffriront-ils qu'il n'y ait dans ces unions, ni ordre ni bienséance ? Ce désordre, peut-il être permis dans une république dont tous les citoyens doivent être heureux ? *Glauc.* Rien ne seroit plus contraire à la justice. *Socr.* Il est donc évident qu'après cela nous ferons des mariages aussi saints qu'il nous sera possible : & les plus avantageux à l'état

feront les plus saints. *Glauc.* Cela est évident. *Socr.* Mais comment seront-ils très-avantageux ? C'est à vous, Glaucon, de me le dire. Je vois que vous élevez chez vous des chiens de chasse, & des oiseaux de proie en grand nombre. Avez-vous pris garde à ce qu'on fait, quand on veut les accoupler & en avoir des petits ?

Glauc. Que fait-on ? *Socr.* Parmi ces animaux, quoique tous de bonne race, n'en est-il pas toujours quelques-uns qui l'emportent sur les autres ? *Glauc.* Oiii. *Socr.*

Vous est-il indifférent d'avoir des petits de tous également ; ou aimez-vous mieux en avoir de ceux qui l'emportent sur les autres ? *Glauc.* J'aime mieux en avoir de ceux-ci. *Socr.* Des plus jeunes, des plus vieux, ou de ceux qui sont dans la force de l'âge ? *Glauc.* De ces derniers. *Socr.*

Si on n'apportoît toutes ces précautions, n'êtes-vous pas persuadé que la race de vos chiens dégénéreroit bientôt ? *Glauc.* Oiii. *Socr.* Croyez-vous qu'il n'en soit pas de même à l'égard des chevaux & des autres animaux ? *Glauc.* Ce seroit une absurdité de le croire.

Socr. S'il en est de même à l'égard (h)

(h) Comment Platon a-t-il osé comparer en ce point les hommes aux animaux ? N'est-ce pas avilir les droits

de l'espèce humaine , grands dieux , mon cher Glaucon , de quelle habileté , de quelle adresse n'auront pas besoin nos magistrats ? *Glauc.* Il en est de même à l'égard de notre espèce ; mais pourquoi demandez-vous tant d'habileté à nos magistrats ? *Socr.* A cause des remèdes en grand nombre qu'ils seront obligés d'employer. Un médecin ordinaire suffit pour guérir un corps qui n'a besoin que du régime pour se rétablir : mais quand il en faut venir aux remèdes , le plus habile médecin ne l'est jamais trop. *Glauc.* J'en conviens : mais à quel propos dites-vous cela ? *Socr.* Le voici. Il me paroît que nos magistrats seront souvent obligés de recourir au mensonge & à la tromperie pour le bien des citoyens. Nous avons dit quelque part , que le mensonge étoit utile , lorsqu'on s'en servoit comme d'un

le l'humanité , que de faire dépendre uniquement de la volonté des magistrats , une action à laquelle notre volonté doit avoir la plus grande part ; de les rendre les arbitres d'un contrat qui tire toute sa validité du consentement libre des contractans , & de ne considérer l'homme que comme un agent physique , dont on applique & dont on détermine l'action à son gré ? Je sçais que dans le sentiment de Platon , il n'y auroit pas plus de contrat entre les hommes qu'entre les animaux ; mais c'est l'endroit même par où son système est plus révoltant & plus absurde : Un mariage sans contrat n'est plus un mariage.

remede. *Glauc.* Avec raison. *Socr.* S'il y a une occasion où le mensonge puisse être utile à la société, c'est sur-tout en ce qui regarde les mariages & la propagation de l'espèce. *Glauc.* Comment cela? *Socr.* Il faut, selon nos principes que les approches des meilleurs sujets de l'un & de l'autre sexe soient très-fréquentes, & celles des mauvais sujets, très-rares. De plus, il faut élever les enfans des premiers, & non ceux des (i) seconds, si on veut que le troupeau ne dégénère point. Mais, d'un autre côté, tout ce manège ne doit être scû que des seuls magistrats : autrement, ce seroit exposer le troupeau à une sédition ouverte. *Glauc.* Fort bien.

Socrate. Il sera donc à propos d'insti-

(i) Il faut avouer que, quand les bons esprits donnent dans l'erreur, leurs écarts sont d'autant plus marqués, qu'ils raisonnent plus conséquemment. Tout se suit ici, tout est lié avec le principe. Mais le principe dont Platon tire immédiatement ces conséquences, a-t-il lui-même quelque liaison avec la maxime générale établie dès le commencement, que les magistrats doivent avoir uniquement en vûe le bien de la société? Les enfans, quels qu'ils soient, & par quelque voie qu'ils soient nés, ne sont-ils pas membres de la société? N'ont-ils pas droit en cette qualité à la protection des loix & des magistrats? D'ailleurs, quel est leur crime, pour être ainsi les victimes d'une politique barbare, & quelle autorité peut donner à ceux qui gouvernent, un pareil droit sur la vie des citoyens?

tuer des fêtes , où nous rassemblerons les époux futurs avec leurs épouses. Ces fêtes seront accompagnées de sacrifices & d'épithalames , composés par nos poëtes. Nous laisserons aux magistrats à régler le nombre des mariages , de sorte que celui des citoyens soit toujours à peu près le même , en remplaçant ceux que la guerre , les maladies , & les autres accidens peuvent enlever ; afin que notre république , autant qu'il se pourra faire , ne soit ni trop grande , ni trop petite. *Glauc.* Bien. *Socr.* On fera ensuite tirer les époux au fort , en ménageant les choses si adroitement , que les méchans sujets se prennent à la fortune , & non aux magistrats , au malheur de se voir (k) exclus. *Glauc.* J'entends. *Socr.* Quant aux jeunes gens qui se seront signalés à la guerre ou ailleurs , entre autres récompenses , on leur accordera la permission de voir plus souvent les femmes. Ce sera un prétexte légitime pour peupler par leur moyen l'état de bons

(k) Seroit-il aisé ou même possible de tromper long-tems les citoyens dans une affaire de cette importance , où les hommes sont si clairvoyans ? Et si l'artifice vient à être découvert , quelle source de jalousie & de révolte !

sujets. *Glauc.* Tout cela est fort bien imaginé. *Socr.* Leurs enfans , à mesure qu'ils naîtront , seront remis entre les mains d'hommes ou de femmes chargés du soin de les élever : car ce soin doit être commun à l'un & à l'autre sexe. *Glauc.* Oiii. *Socr.* On les portera au bercail commun , & on les confiera aux nourrices , qui habiteront dans un quartier séparé du reste de la ville. Pour les enfans des méchans sujets , & même pour ceux des autres qui auroient quelque difformité , on les cachera , comme il convient , dans quelque endroit secret & inconnu. *Glauc.* C'est le moyen de conserver dans toute sa pureté la race de nos guerriers. *Socr.* Ces mêmes personnes se chargeront de la nourriture des enfans , conduiront les meres au bercail , tandis qu'elles auront du lait , & feront enforte qu'aucune d'elles ne puisse reconnoître son enfant. Si les meres ne suffisent point à les allaiter , on les fera aider par d'autres , afin que les enfans tettent un tems raisonnable. Quant aux veilles & aux autres menus soins inséparables d'un pareil emploi , on en chargera les nourrices & les gouvernantes. *Glauc.* Vous faites une condition bien douce aux femmes de nos guerriers ,

à qui vous ne laissez d'autre peine que celle de l'enfantement. *Socr.* J'ai mes raisons : mais poursuivons ce que nous avons commencé.

Nous avons dit que l'état n'avoüeroit pour ses sujets que ceux que leurs parens auroient engendrés dans la force de l'âge. Le tems de la vigueur ne commence-t-il pas à vingt ans pour les filles, & à trente pour les garçons ? *Glauc.* Et quel terme fixez-vous ? *Socr.* Les femmes donneront des enfans à l'état depuis vingt ans jusqu'à quarante ; & les hommes, après que le grand feu de la jeunesse fera passé, depuis trente jusqu'à cinquante - cinq. *Glauc.* C'est le tems de la vie, où le corps & l'esprit sont dans leur plus grande vigueur. *Socr.* S'il arrivoit donc à quelqu'un, soit au-dessus, soit au-dessous de cet âge, d'engendrer des sujets à la république, nous traiterons cette faute d'action injuste & sacrilège, parce que l'enfant qui naîtroit de ce commerce, seroit un ouvrage de ténébres & de libertinage, & que sa naissance n'auroit été précédée, ni des sacrifices, ni des prières, que les prêtres & les prêtresses, & toute la ville, adresseront aux dieux pour la prospérité des mariages, en leur deman-

dant que des citoyens vertueux & utiles à la patrie , il naîsse une postérité plus vertueuse & plus utile encore. Cette loi regarde aussi ceux qui ayant l'âge légitime , toucheroient à une femme qui l'auroit aussi , sans l'aveu du magistrat. Le fruit de ce concubinage sera réputé illégitime , né sans auspices & sans garants. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Mais lorsque l'un & l'autre sexe aura passé l'âge fixé par les loix pour donner des sujets à la patrie , nous laisserons aux hommes la liberté d'avoir commerce avec telles femmes qu'ils jugeront à propos ; hormis leurs ayeules , leurs meres , leurs filles & leurs petites-filles. Les femmes auront la même liberté de choix par rapport aux hommes , hormis leurs ayeux , leurs peres , leurs fils & leurs petits-fils. Mais on ne le leur permettra , qu'après leur avoir enjoint expressément de ne mettre au jour aucun fruit conçu d'un tel commerce ; & de l'exposer , si malgré leurs précautions , il en naîssoit quelqu'un , parce que la république ne se charge point de le nourrir (1). *Glauc.* Rien de plus raisonnable que

(1) La belle morale que celle qui permet l'union des deux sexes dans la vûe du seul plaisir ! Le beau plan de législation que celui qui autorise , qui ordonne même les suppreffions , les avortemens , les expositions !

cette défense. Mais comment distingueront-ils leurs peres, leurs filles, & les autres parens dont vous venez de parler ? *Socr.* Ils ne les distingueront pas. Mais du moment que quelqu'un sera marié, à compter depuis ce jour jusqu'au septième & au dixième mois, il regardera tous ceux qui naîtront dans l'un ou l'autre de ces termes, les mâles comme ses fils, les femelles comme ses filles, & ces enfans l'appelleront du nom de pere. Les enfans de ceux-ci seront ses petits-fils & ses petites-filles, & le regarderont comme leur ayeul. Tous ceux qui seront nés dans l'intervalle où leurs peres & meres donnoient des enfans à l'état, se traiteront de freres & de sœurs, & pourront s'entr'épouser, selon que le sort & l'oracle d'Apollon en décideront. Tous les autres degrés sont défendus. *Glauc.* Fort bien.

Socrate. Telle est, mon cher Glaucon, la communauté des femmes & des enfans que je voudrois établir entre les gardiens de notre république. Il reste à faire voir que cet établissement seroit très-avantageux, & qu'il s'accorde parfaitement avec les autres loix que nous avons posées. N'est-ce pas-là ce que j'ai à

montrer ? *Glauc.* Oïii. *Socr.* Pour nous en convaincre , demandons-nous à nous-mêmes quel est le plus grand bien de la société civile , celui que le Législateur doit se proposer comme la fin de ses loix ; & quel en est le plus grand mal. Examinons ensuite si cette communauté , telle que je viens de l'expliquer , nous conduit à ce plus grand bien , & nous éloigne de ce plus grand mal. *Glauc.* Vous vous y prenez très-bien. *Socr.* Le plus grand mal de la société , n'est-ce pas ce qui la divise , & d'une société en fait plusieurs ? Le plus grand bien au contraire , n'est-ce pas ce qui en lie tous les membres , & la rend une ? *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Or , quoi de plus propre à former cette union , que la communication (*m*) des plaisirs & des peines entre les citoyens , à qui les mêmes événe-

(*m*) Il est vrai que l'union est l'ame de toute société. Mais outre que le moyen dont Platon se sert pour l'établir dans sa république est mauvais en soi , il est encore contraire au but qu'il se propose. Il a cru ne faire de sa ville qu'une seule famille , en étendant les rapports de la consanguinité : mais il n'a pas pris garde qu'on affoiblit le sentiment en le partageant , & qu'on l'anéantit lorsqu'on ne lui propose aucun objet fixe. Un enfant qui ne sçait de deux hommes lequel est son pere , n'aura d'amour filial ni pour l'un ni pour l'autre , au lieu de les aimer tous deux. A plus forte raison , si son incertitude s'étend à cent personnes & davantage.

mens causeroient une joie & une douleur communes? *Glauc.* Rien assurément. *Socr.* Ce qui dissout au contraire cette union, n'est-ce pas lorsque la joie & la douleur y sont propres & personnelles, & que ce qui arrive, tant au public qu'aux particuliers, fait du plaisir à l'un & de la peine à l'autre? *Glauc.* Cela est certain. *Socr.* D'où vient cette opposition de sentimens, sinon de ce que tous les citoyens ne disent pas en même tems des mêmes choses, *ceci m'intéresse, ceci ne m'intéresse pas?* Otez cette distinction, & supposez-les tous également touchés des mêmes choses; l'état ne sera-t-il point alors parfaitement bien gouverné? *Glauc.* On n'en peut douter. *Socr.* Pourquoi? Parce que tous ses membres ne feront, si je puis parler ainsi, qu'un seul homme. Lorsque nous avons reçu quelque blessure au doigt, aussi-tôt l'ame en vertu de l'union intime établie entr'elle & le corps, en est avertie, & tout l'homme est affligé du mal d'une de ses parties; aussi dit-on d'un homme, qu'il a mal au doigt. On dit la même chose à l'égard des autres sentimens de joie & de douleur qu'il éprouve à l'occasion du bien ou du mal qui arrive à une de ses parties. *Glauc.* Vous avez

raison. *Socr.* Voilà au juste l'image d'une république bien gouvernée. Qu'il arrive à un particulier du bien ou du mal, tout l'état y prendra part comme s'il le ressentait lui-même; il s'en réjouira ou s'en affligera avec lui. *Glauc.* Cela doit être ainsi dans tout état bien policé.

Socrate. Il est tems à présent de revenir à notre république, & de voir si ce que nous venons de dire lui convient mieux qu'à nulle autre. *Glauc.* Voyons donc. *Socr.* Dans les autres états, ainsi que dans le nôtre, n'y a-t-il pas des magistrats & des sujets? *Glauc.* Oiii. *Socr.* Qui se donnent tous entr'eux le nom de citoyens? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Mais outre ce nom commun, quel titre particulier le peuple donne-t-il ailleurs à ceux qui le gouvernent? *Glauc.* Dans la plupart, il les appelle *Souverains*; & dans les républiques, *Archontes*. *Socr.* Chez nous, quel nom le peuple ajoûtera-t-il à la qualité de citoyens qu'il donne à ses magistrats? *Glauc.* Celui de *sauveurs* & de *défenseurs* de la patrie. *Socr.* Ceux-ci, à leur tour, comment regarderont-ils le peuple? *Glauc.* Comme celui de qui ils tiennent leur nourriture & leur entretien. *Socr.* Autre part, comment les maîtres

traitent-ils leurs sujets ? *Glauc.* Ils les traitent d'esclaves. *Socr.* Entr'eux, comment se traitent-ils ? *Glauc.* De collègues dans l'autorité. *Socr.* Et chez nous ? *Glauc.* De gardiens du même troupeau. *Socr.* Pourriez-vous me dire si dans les autres républiques les magistrats en usent les uns avec les autres, en partie comme avec des amis, en partie comme avec des étrangers ? *Glauc.* Rien n'est plus ordinaire. *Socr.* Ainsi, ils pensent & disent que les intérêts des uns les touchent, & que ceux des autres ne les touchent pas. *Glauc.* Oïii. *Socr.* Parmi nos gardiens, au contraire, en est-il un seul qui puisse dire ou penser que quelqu'un de ceux qui veillent comme lui à la sûreté de la patrie, lui soit étranger ? *Glauc.* Point du tout : puisque chacun d'eux trouvera dans les autres un frere ou une sœur, un pere ou une mere, un fils ou une fille, ou quelque parent dans le degré ascendant ou descendant. *Socr.* Vous dites très-bien. Mais, dites-moi de plus : vous contenterez-vous de leur ordonner de se traiter comme parens de bouche seulement ? N'exigerez-vous pas outre cela que les actions répondent aux paroles ; & qu'ils ayent pour ceux à qui ils

donnent le nom de pere tout le respect, toutes les attentions, toute la soumission que la loi prescrit aux enfans envers leurs parens ? Ne leur déclarerez-vous pas que s'ils manquent à ces devoirs, ils péchent contre la justice & la piété, & qu'ils n'ont que des châtimens à attendre de la part des hommes & des dieux ? Tous les citoyens feront-ils retentir aux oreilles des enfans d'autres maximes, touchant la conduite qu'ils doivent tenir envers ceux qu'on leur fait regarder comme leurs peres (n) ou leurs proches ? *Glauc.* Non, sans doute : & il seroit plaisant qu'ils eussent sans cesse à la bouche les noms de parenté & d'affinité, sans en remplir les devoirs.

Socrate. Il régnera par conséquent entre nos citoyens un accord inconnu à ceux des autres états. Et comme nous disions tout-à-l'heure, lorsqu'il arrivera

(n) Les loix humaines ne commandent point à leur gré les sentimens naturels. On aura beau faire retentir à l'oreille des enfans les doux noms de pere & de frere ; ce seront des noms vuides, qui ne réveilleront point en eux des sentimens qui n'y sont pas. Les menaces & les châtimens pourront bien les assujettir à de certaines démonstrations extérieures : mais ils n'exciteront jamais dans leur ame cette tendresse, cette pente vers un objet plutôt que vers un autre, que la nature seule peut y mettre.

du bien ou du mal à quelqu'un d'eux, chacun dira : *Celui qui me touche est heureux , celui qui me touche est malheureux.* *Glauc.* Cela est très-vrai. *Socr.* N'avons-nous pas ajoûté, qu'en conséquence de cette persuasion & de cette maniere de parler, il y aura entr'eux un commerce réciproque de plaisirs & de peines ? *Glauc.* Nous avons eu raison. *Socr.* Nos citoyens participeront donc tous en commun aux intérêts de chaque particulier, qu'ils regarderont comme leur étant personnels ; & en vertu de cette union, ils se réjouiront & s'affligeront tous des mêmes choses. *Glauc.* Oiii. *Socr.* A quoi attribuer tant d'admirables effets, si ce n'est à la constitution de notre gouvernement, & particulièrement à la communauté des femmes & des enfans entre nos guerriers ? *Glauc.* On ne peut les attribuer plus justement à nulle autre cause. *Socr.* Mais nous sommes convenus que cette union d'intérêts étoit le plus grand bien de la société, & nous avons comparé en ce point une république bien gouvernée au corps, dont tous les membres ressentent en commun le plaisir & la douleur d'un seul membre. *Glauc.* C'est avec raison que nous en sommes conve-

nus. *Socr.* Donc la communauté des femmes & des enfans, entre nos guerriers, est la cause du plus grand bien pour notre république. *Glauc.* Cette conclusion est juste.

Socrate. Ajoûtez que ce point s'accorde avec ce que nous avons établi plus haut. Car nous avons dit que nos guerriers ne devoient avoir en propre ni maisons, ni terres, ni possessions; mais qu'il falloit qu'ils reçussent des autres leur nourriture, comme la juste récompense de leurs services, & qu'ils vécussent en commun, s'ils vouloient être de véritables gardiens. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Or, peut-on douter que ce que nous avons déjà réglé & ce que nous venons de régler à leur égard, ne soit très-propre à les rendre de plus en plus de vrais gardiens, & ne les empêche de diviser la république, comme il arriveroit, si chacun ne disoit pas des mêmes choses, qu'elles sont à lui; mais que celui-ci le dit d'une chose, celui-là d'une (o)

(o) Je ne puis m'empêcher de transcrire ici une réflexion de M. Domat, sur cette communauté de tous les biens, dont Platon s'est entêté si mal-à propos, & dont il expose les avantages d'une manière capable de séduire ceux qui ne considérant ce système que par son beau côté,

autre : si l'un tiroit à soi tout ce qu'il pourroit acquérir, sans en partager la possession avec personne : si l'autre en faisoit autant de son côté, & qu'ils eussent chacun à part leurs femmes & leurs enfans, qui seroient par conséquent pour eux une source de plaisirs & de peines que personne ne ressentiroit avec eux ? Au lieu que chacun ayant pour maxime que l'intérêt d'autrui n'est pas distingué du sien, ils tendront tous au

pourroient encore se laisser éblouir par le grand nom & l'autorité de ce philosophe. » De ces trois manieres de
 » succéder, dit M. Domat, la premiere qui rendroit tou-
 » tes choses communes à tous, seroit si pleine d'inconvé-
 » niens, qu'on voit bien qu'elle est impossible. Car l'amour
 » de la justice & de l'équité n'étant pas un bien commun,
 » & qui soit le seul principe de la conduite de chaque
 » particulier ; la communauté universelle de tous les
 » biens seroit un système dont l'exécution ne convien-
 » droit pas à un si grand nombre d'associés, si pleins
 » d'amour propre. Et il seroit également injuste & im-
 » possible que toutes choses fussent toujours en commun,
 » & aux bons & aux méchans, & à ceux qui travaille-
 » roient & à ceux qui ne feroient rien, & à ceux qui
 » sçauroient faire un bon usage & une juste dispensation
 » des biens, & à ceux qui n'auroient pas la fidélité né-
 » cessaire pour les conserver à la société, ni la prudence
 » pour en disposer, & qui ne feroient que les consumer
 » & les dissiper. De sorte que l'état d'une communauté
 » universelle qui auroit pu être juste & d'usage entre des
 » hommes parfaitement équitables, & qui eussent été
 » dans l'innocence & sans passions, ne sçauroit être
 » qu'injuste, chimérique, & plein d'inconvéniens entre
 » des hommes faits comme nous sommes. »

Loix civiles.
 p. 302.

même but de tout leur pouvoir , & éprouveront une joie & une douleur communes. *Glauc.* Cela est incontestable.

Socr. Quelle entrée après cela la chicane & les procès trouveront-ils dans une société , où personne n'aura rien à soi que son corps , & où tout le reste sera commun ? Ils ignoreront donc jusqu'au

nom des troubles & des dissensions qui naissent parmi les hommes à l'occasion de leurs biens , de leurs femmes , de leurs enfans. *Glauc.* Ils seront exempts de tous ces maux. *Socr.* On n'y connoîtra pas

non plus les actions intentées pour les torts & les violences. Car nous leur dirons qu'il est juste & honnête que ceux de même âge se défendent les uns les autres , & nous leur ferons un devoir de

pourvoir à leur sûreté mutuelle. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Cette loi aura en effet cela de bon , que si quelqu'un dans un

premier mouvement de colere en maltraite un autre , ce différend n'aura pas de grandes suites. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Parce que nous donnerons aux

vieux citoyens toute autorité sur les jeunes , avec le droit de les punir. *Glauc.* Cela est évident.

Socrate. Il n'est pas moins évident , je

penſe , que les jeunes citoyens n'oſeront porter la main ſur les vieux , ni leur faire aucune forte de violence ſans un ordre exprès des magiſtrats , qu'ils ne les traiteront même avec mépris en aucune rencontre. Deux puiffantes barrières , le reſpect & la crainte , les arrêteront : le reſpect , en leur montrant un pere dans celui qu'ils veulent frapper : la crainte , en leur faiſant appréhender que les autres ne prennent la défenſe de l'offenſé ; ceux-ci , en qualité de fils ; ceux-là , en qualité de freres ou de peres. *Glauc.* Il n'eſt pas poſſible que la choſe arrive autrement. *Socr.* Nos citoyens jouiront donc entr'eux d'une paix inaltérable en vertu des loix. *Glauc.* Oïii. *Socr.* Mais ſi la concorde régne entr'eux , il n'eſt point à craindre qu'une autre république les attaque , ou réuſſiſſe à les diviſer. *Glauc.* Non. *Socr.* J'ai peine à me réſoudre d'entrer dans le détail des moindres maux dont ils feront exempts. Les pauvres n'y feront pas baſſement leur cour aux riches. On n'y éprouvera pas les embarras & les chagrins qu'entraîne après ſoi l'éducation des enfans , le ſoin d'amaffer du bien , la néceſſité d'entretenir un grand nombre d'eſclaves ; lorſque pour y ſubvenir, on ſe

voit réduit à faire de gros emprunts, quelquefois à nier la dette, presque toujours à acquérir par toutes sortes de voies, de l'argent, dont on laisse ensuite la disposition à des femmes & à des esclaves. Que de bassesses en tout cela, mon cher ami ! Que d'indignités n'a-t-on pas à essuyer ! *Glauc.* Il faudroit être aveugle pour ne le pas voir. *Socr.* A l'abri de toutes ces misères, ils meneront une vie mille fois plus heureuse que celle des Athlètes couronnés aux jeux Olympiques. (p) *Glauc.* En quoi donc ? *Socr.* En ce que ceux-ci n'ont qu'une petite partie des avantages dont jouissent nos guerriers. La victoire que remportent ces derniers est infiniment plus glorieuse, puisque le salut de la république y est attaché. Le public fournit aussi plus abondamment à leur entretien & à celui de leurs enfans : pendant leur vie, la patrie les comble d'honneurs, & après leur mort elle leur fait des funérailles dignes de leur mérite & de sa reconnoissance. *Glauc.* Ces distinctions sont en effet très-flateuses.

(p) Ces Athlètes étoient entretenus aux dépens de l'état, honorés & chantés par toute la Grèce.

Socrate. Vous rappelez-vous le reproche qu'on nous faisoit plus haut , * de ne pas penser assez au bonheur de nos guerriers , & de ne leur accorder aucun des avantages dont ils procuroient la jouissance au reste des citoyens ? Nous avons répondu , ce me semble , que nous examinerions la vérité de ce reproche , si l'occasion s'en présentoit : que notre but pour le présent étoit de former de vrais gardiens , de rendre la république entiere la plus heureuse qu'il nous seroit possible , & non de travailler uniquement pour le bonheur d'un des ordres qui la composent. *Glauc.* Je m'en souviens.

Socr. Vous semble-t-il à présent que la condition du cordonnier , du laboureur , ou de tout autre artisan , doive entrer en comparaison avec celle de nos guerriers , qui vient de nous paroître plus honorable & plus heureuse que celle des Athlètes qui ont remporté le prix ?

Glauc. Je suis bien éloigné de le penser.

Socr. Au reste , il est à propos que je répète ici ce que je disois alors : Que , si le guerrier cherche son bonheur aux dépens des fonctions de son emploi , si mécontent des avantages purs & certains que son état lui procure , il se laisse séduire

* *Adim. L.*
yre IV. a
commencem

par des idées puériles & chimériques de félicité, & s'il fait servir le pouvoir dont nous l'avons armé, à se rendre maître de tout dans la république; il connoîtra avec combien de raison Hésiode a dit, *que la moitié est plus que le tout. Glauc.* S'il veut me croire, il s'en tiendra à sa condition. *Socr.* Vous approuvez donc que tout soit commun entre les hommes & les femmes, de la manière que je viens de l'expliquer, en ce qui concerne l'éducation, les enfans, & la garde de l'état; de sorte qu'elles restent avec eux dans la ville, qu'elles aillent à la guerre avec eux, qu'elles partagent, comme font les chiens entr'eux, les travaux des veilles & de la chasse; en un mot, qu'elles soient de moitié, autant qu'il sera possible, dans tout ce que feront les guerriers. Convenez-vous qu'une telle institution est très-avantageuse au public, & qu'elle n'est point contraire à la nature de l'homme & de la femme, en ce qu'ils ont de commun ensemble? *Glauc.* J'en conviens.

Socrate. Ainsi, il ne reste plus qu'à examiner s'il est possible d'établir entre les hommes, cette communauté que la nature a établie entre les autres animaux,

& par quels moyens on peut en venir à bout. *Glauc.* Vous m'avez prévenu. J'allois vous en parler. *Socr.* Car pour ce qui est de la guerre, il n'est pas besoin que je m'y arrête : on voit assez comment ils la feront ? *Glauc.* Comment, s'il vous plaît ? *Socr.* Il est évident qu'ils la feront en commun, & qu'ils y conduiront ceux de leurs enfans qui seront assez forts pour en supporter les fatigues ; afin que ces enfans, à l'exemple de ceux des artisans, voyent de bonne heure ce qu'il leur faudra faire un jour, & que de plus, ils puissent aider leurs peres & leurs meres, & leur rendre en tout ce qui regarde la guerre, les services qui seront à leur portée. Avez-vous remarqué ce qui se pratique à l'égard des autres métiers ? Combien de tems, par exemple, le fils du potier aide à son pere & le regarde travailler, avant que de toucher lui-même à la roue ? *Glauc.* Je l'ai remarqué. *Socr.* Nos guerriers doivent-ils donner moins de soins & de tems à former leurs enfans au métier de la guerre ? *Glauc.* Ce seroit une extravagance de le dire. *Socr.* N'est-il pas vrai aussi que tout animal combat avec plus de courage, lorsque ses petits sont présens ?

Glauc. Oïii. Mais il est à craindre, Socrate, que s'ils viennent à être vaincus, comme il peut fort bien arriver, ils ne périssent dans le combat eux & leurs enfans, & que la république ne puisse se relever d'une telle perte. *Socr.* J'en conviens : mais croyez-vous d'abord qu'il

ne faille jamais s'exposer à aucun risque ?

Glauc. Non. *Socr.* S'il est quelquefois à propos de le faire, n'est-ce pas lorsqu'on gagne doublement en réussissant. *Glauc.*

Cela est évident. *Socr.* Or, pensez-vous que ce soit un avantage médiocre, & qui ne mérite pas qu'on coure aucun risque, que des enfans qui doivent un jour porter les armes, assistent à une action & soient témoins de ce qui s'y passe ? *Glauc.* Je

pense, au contraire, que c'est un avantage de la plus grande conséquence.

Socr. On rendra donc les enfans spectateurs des combats, en pourvoyant d'ailleurs à leur sûreté par des moyens convenables, & tout ira bien, n'est-ce pas ? *Glauc.* Oïii. *Socr.* D'abord leurs

peres, étant habiles dans le métier de la guerre, prévoiront, autant que des hommes peuvent le prévoir, quelles seront les occasions périlleuses & celles qui ne le seront pas. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Ils

conduiront

conduiront leurs enfans aux unes, & ne les expoſeront point aux autres. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Ils leurs donneront pour chefs & pour conducteurs, non de vils eſclaves, mais des hommes d'un âge mûr & d'une expérience conſommée. *Glauc.* Cela doit être.

Socrate. Mais, dira-t-on, il arrive tous les jours mille accidens auxquels on ne s'attend point. *Glauc.* Oiii. *Socr.* Hé bien ! mon cher ami, pour préſerver les enfans de tout malheur, il faut de bonne heure leur attacher des aîles, afin qu'ils échappent au danger en s'envolant. *Glauc.* Qu'entendez-vous par-là ? *Socr.* Je veux dire, que dès leurs premiers ans, il faut leur apprendre à monter à cheval ; & après cela les conduire à la mêlée, montés, non ſur des chevaux de bataille & fougueux, mais ſur des chevaux très-dociles & très-légers à la courſe. Ils en verront mieux ce qu'ils auront à voir, & ſi le danger preſſe, il ſe ſauveront plus aiſément, en fuyant avec leurs vieux gouverneurs. *Glauc.* Cet expédient me ſemble bien trouvé.

Socrate. Maintenant, quelle diſcipline établirons-nous entre nos guerriers, &

comment en useront-ils avec l'ennemi ? Voyez si je pense juste ou non sur ces deux points. *Glauc.* Expliquez-vous. *Socr.* Ne convient-il pas que celui qui par lâcheté aura quitté son rang, jetté ses armes, ou fait quelque autre action indigne d'un homme de cœur, soit dégradé, & relégué parmi les artisans ou les laboureurs ? *Glauc.* Oïii. *Socr.* Et qu'on abandonne à l'ennemi, pour en faire ce qu'il voudra, celui qui sera tombé vif entre ses mains ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Quant à celui qui se fera signalé par sa bravoure, ne jugez-vous point à propos que sur le champ de bataille les jeunes guerriers & les enfans lui mettent une couronne sur la tête ? *Glauc.* Oïii. *Socr.* Qu'ils lui donnent la main ? *Glauc.* Encore. *Socr.* Vous ne consentirez pas, je pense, à ce que je vais ajoûter. *Glauc.* Quoi ? *Socr.* (q) Que

(q) Quoiqu'il soit visible que ce n'est ici qu'un badinage de la part de Socrate ; ce badinage n'en est pas moins contraire aux bonnes mœurs, indigne d'un honnête homme, d'un sage, & tel que toute la licence des Grecs ne peut l'excuser. Et si Platon a prêté un pareil badinage à son maître, il l'a deshonoré & s'est deshonoré lui-même.

chacun d'eux l'embrasse & en soit embrassé.

Glauc. J'y consens de tout mon cœur. J'ajoute même à ce règlement, que tandis que la campagne durera, il ne soit permis à personne de se refuser à ses embrassements. Ce sera pour tous ceux qui aimeront, un motif de mériter le prix de la valeur. *Socr.* Fort bien; cela s'accorde avec ce que nous avons déjà dit ailleurs, qu'il falloit laisser aux bons sujets le choix des femmes, & le droit d'en approcher plus souvent que les autres, afin que leur race devienne aussi nombreuse qu'il se pourra. *Glauc.* Je m'en souviens.

Socr. Homere veut encore qu'on honore d'une autre maniere les jeunes guerriers qui se distinguent par leur bravoure. Ce poëte dit qu'après un combat où Ajax s'étoit signalé, on lui servit par honneur *un alloyau de bœuf tout entier.* (r) Cet honneur est à sa place, à l'égard d'un jeune & vaillant guerrier, puisque c'est tout à la fois une distinction & un moyen d'augmenter ses forces. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Nous suivrons en ce point l'autorité

Iliad. 7.
v. 321.

(r) La Pilloniere traduit ainsi cet endroit : *Nous en-
rerons dans le sentiment d'Homere, qui nous montre
Ajax, après un de ses premiers exploits, porté sur
les épaules de ses camarades en triomphe.*

d'Homere. Dans les sacrifices & dans les fêtes , on célébrera par des chants les exploits des guerriers , on leur donnera la place d'honneur , on leur servira des viandes & du vin en plus grande quantité qu'aux autres : ces distinctions étant également propres à les flatter & à les rendre plus robustes. Ce que j'ai dit des hommes , doit s'entendre aussi des femmes. *Glauc.* J'approuve tous ces réglemens. *Socr.* A l'égard de ceux qui seront morts généreusement les armes à la main , ne dirons-nous pas d'abord qu'ils sont de la race d'or ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Et n'entrerons-nous pas dans les sentimens d'Hésiode , qui assure qu'après leur mort ceux de cette race deviennent *des génies purs , bienfaisans , qui détournent les maux de dessus les hommes , & veillent à leur conservation ?* *Glauc.* Oïïi. *Socr.* Ainsi , nous consulterons l'oracle sur le culte qu'il faut rendre à ces hommes célestes & divins , & nous en réglerons les cérémonies sur ce qu'il aura répondu. *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Nous les honorerons après cela comme des génies tutélaires , & nous leur adresserons des vœux sur leur tombe. On décernera les mêmes

honneurs à ceux qui feront morts de vieillesse ou de maladie , après avoir passé leur vie dans l'exercice de la plus pure vertu. *Glauc.* C'est moins un honneur qu'une justice que nous leur rendrons.

Socrate. Mais comment nos guerriers en useront-ils à l'égard des ennemis ?

Glauc. En quoi ? *Socr.* Premièrement, en ce qui regarde l'esclavage , vous semble-t-il juste que des Grecs réduisent en servitude des villes Grecques ? Ne devroient-ils pas plutôt les en garantir , si quelqu'autre peuple les en menaçoit , & se faire une loi d'épargner la nation Grecque , de sorte qu'elle n'eût à craindre l'esclavage que de la part des barbares ? *Glauc.* Il est de leur intérêt de l'épargner.

Socr. Et par conséquent de n'avoir aucun esclave Grec , & de conseiller à tous les autres Grecs de suivre en cela leur exemple ? *Glauc.* Sans doute. Par-là , au lieu de s'entre-détruire , ils tourneroient toutes leurs forces contre les barbares. *Socr.* Trouvez-vous bon qu'ils dépouillent les morts , & qu'ils ôtent à leurs ennemis vaincus autre chose que leurs armes ? N'est-ce pas pour les lâches un prétexte de ne point attaquer

ceux qui se défendent encore , comme s'ils faisoient leur devoir en restant penchés sur des cadavres ? D'ailleurs , cette avidité pour le butin a déjà été funeste à plus d'une armée. *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* N'est-ce pas une bassesse & une avarice fordide de dépouiller un mort ? Une petitesse d'esprit , qui se pardonneroit à peine à une femme , de traiter en ennemi le cadavre de son adversaire , après que l'ennemi s'est envolé , & qu'il ne reste plus que l'instrument dont il se servoit pour combattre ? Agir de la sorte , n'est-ce pas imiter les chiens qui mordent la pierre qui les a frappés , sans faire aucun mal à la main qui l'a jettée ? *Glauc.* C'est faire la même chose. *Socr.* Que nos guerriers s'abstiennent donc de dépouiller les corps morts , & qu'ils ne refusent pas à l'ennemi la permission de les enlever. *Glauc.* J'y consens. *Socr.* Nous ne porterons pas non plus dans les temples des dieux les armes des vaincus , sur-tout des Grecs , comme pour en faire une offrande , pour peu que nous soyons jaloux de la bienveillance des autres Grecs. Nous craindrons plutôt de fouiller les temples , en les ornant ainsi des dé-

pouilles de nos proches : à moins toutefois que l'oracle n'ordonne le contraire. (s)
Glauc. Fort bien.

Socrate. Que pensez-vous du ravage des campagnes & de l'incendie des maisons ? *Glauc.* Je serai bien-aîsé moi-même de sçavoir vos sentimens là-dessus.
Socr. Mon avis est qu'on ne doit faire ni l'un ni l'autre , & se contenter d'enlever tous les grains & les fruits de l'année. Voulez-vous en sçavoir la raison ? *Glauc.* Très-volontiers.
Socr. Il me semble que comme la guerre & la sédition ont deux noms différens , ce sont aussi deux choses différentes , qui ont rapport à deux objets différens. L'un de ces objets est ce qui nous est uni par les liens du sang ou de l'amitié ; l'autre est ce qui nous est étranger. L'inimitié entre les alliés & les amis s'appelle sédition ; entre les étrangers , elle se nomme proprement guerre.
Glauc. Ce que vous dites est très-raisonnable.
Socr. Voyez si ce que j'ajoute

(s) Platon met cette restriction , pour ne pas choquer trop ouvertement les Grecs ; la loi qu'il établit ici étant contraire à un usage reçu depuis long-tems chez eux. Il est aisé de voir qu'il avoit raison de le condamner , & que ces trophées ne servoient qu'à éterniser la rivalité & les haines entre les divers peuples de la Grèce.

l'est moins. Je dis que les Grecs sont amis & alliés entr'eux , & étrangers à l'égard des barbares. *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* Ainsi , lorsque les Grecs & les Barbares ont ensemble quelque différend , & qu'ils en viennent aux armes , ce différend est une véritable guerre ; mais lorsqu'il surviendra quelque chose de semblable entre les Grecs , nous dirons qu'ils sont amis par nature ; que c'est une maladie , un soulèvement qui trouble la Grèce , & nous donnerons à cette inimitié le nom de sédition. *Glauc.* Je suis tout-à-fait de votre sentiment. *Socr.* Mais si , toutes les fois qu'il s'élève une sédition dans une république , les citoyens ravageoient les terres & brûloient les maisons les uns des autres , voyez , je vous prie , quels effets funestes les factions produiroient , & combien chaque parti se montreroit peu sensible aux intérêts de la patrie. S'ils la regardoient comme leur mere & leur nourrice , se porteroient-ils contr'elle à de tels excès ? Les vainqueurs ne croiroient-ils pas faire assez de mal aux vaincus , en leur enlevant la récolte de l'année ? Ne les traiteroient-ils pas comme des amis à qui ils ne feront pas toujours la guerre , & avec qui ils doivent se réconcilier un

jour ? *Glauc.* Cette façon d'agir est beaucoup plus conforme à l'humanité que la première.

Socr. Mais quoi ? N'est-ce pas une république Grecque que vous prétendez fonder ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Dont les citoyens seront humains & vertueux ?

Glauc. Oiii. *Socr.* Ne seront-ils pas aussi amis des Grecs ? ne regarderont-ils pas la Grèce comme leur commune patrie ? n'auront-ils pas la même religion ? *Glauc.*

Sans contredit. *Socr.* Ils traiteront donc de sédition leurs différends avec les autres Grecs , & ne leur donneront pas l'odieux nom de guerre. *Glauc.* Non.

Socr. En cas de rupture , ils se comporteront à leur égard , comme devant un jour se raccommode avec eux. *Glauc.*

Oiii. *Socr.* Ils les réduiront doucement à la raison , sans pousser le châtiment jusqu'à leur ôter la liberté , encore moins la vie. Ils les corrigeront en amis pour les rendre sages , & non en ennemis pour les perdre. *Glauc.* Vous avez raison.

Socr. Puisqu'ils sont Grecs , ils ne porteront le ravage dans aucun endroit de la Grèce , ne brûleront pas les maisons , ne traiteront pas en ennemis tous les habitans d'une ville , hommes , femmes

& enfans, fans exception, & ne regarderont comme tels que le petit nombre des auteurs de la fédition : ainfi, épargnant les terres & les maifons des autres qui font leurs amis, ils n'uferont de violence qu'autant qu'elle fera néceffaire pour contraindre les innocens à tirer eux-mêmes vengeance des coupables. *Glauc.* Je confens que nos citoyens gardent avec les autres Grecs ces ménagemens dans leurs querelles, & qu'ils en ufent avec les Barbares, comme les Grecs font à-préfent entr'eux (t). *Socr.* Ainfi, défendons à nos guerriers par une loi exprefse les ravages & les incendies. *Glauc.* Je le veux bien ; j'approuve fort cette loi, & celles qui précèdent.

Mais, Socrate, il me femble que, fi on vous laiffe pourfuivre, vous ne viendrez jamais au point effentiel dont vous avez différé plus haut l'explication, & en vûe duquel vous venez de dire tant de chofes : ce point eft de voir fi cette forme de gouvernement eft poffible, & comment elle l'eft ; car je conviens que tous

(t) Ce que Platon dit ici eft très-humain & très-raifonnable. Mais le remede venoit trop tard après la longue guerre du Péloponnèfe qui avoit affoibli la Grèce, & épuifé les forces d'Athènes.

ces biens dont vous avez fait mention se trouveroient dans une pareille république , si elle pouvoit exister. J'ajoute même d'autres avantages que vous omettez , par exemple, que les guerriers seroient invincibles au combat , parce que , se connoissant tous , & se donnant dans la mêlée les noms de freres, de peres, de fils, ils voleroient au secours les uns des autres. Je sçais aussi que la présence de leurs femmes les rendroit encore plus invincibles, soit qu'elles combattissent avec eux dans les mêmes rangs , soit qu'on les mît derriere le corps de bataille , pour faire peur à l'ennemi , & pour s'en servir à toute extrémité. Je vois qu'ils goûteroient pendant la paix mille autres biens dont vous n'avez rien dit. Je suis d'accord avec vous qu'ils jouiront de tous ces biens , & de beaucoup d'autres encore , si l'exécution répond au projet. Ainsi, laissez ce détail qui est superflu ; montrez-nous que ce projet n'est point une chimere , & comment on peut l'exécuter ; je vous tiens quitte du reste.

Socrate. Quelle irruption vous faites tout-à-coup sur mon discours , sans songer que je suis occupé à des préparatifs de guerre ! peut-être ne sçavez-vous pas qu'après avoir échappé , non sans peine ,

à deux vagues furieuses , vous m'exposez à une troisième vague beaucoup plus grosse & plus terrible : quand vous l'aurez vûe , & que vous en aurez entendu le bruit , vous excuserez ma frayeur , & tous les détours que j'ai pris pour éviter de tomber dans un aussi étrange discours que celui dont il s'agit. *Glauc.* Plus vous apporterez de prétextes pour ne rien dire , plus nous vous presserons de nous expliquer comment votre système de politique peut avoir lieu : parlez donc , & ne nous tenez pas plus long-tems en suspens. *Socr.* Soit. Il est bon d'abord de vous rappeler , que ce qui nous a conduit ici , c'est la recherche de la nature de la justice & de l'injustice. *Glauc.* A la bonne heure ; mais que fait cela à la question présente ? *Socr.* Rien : mais quand nous aurons découvert la véritable idée de la justice , exigerons-nous de l'homme juste qu'il ne s'écarte en rien de cette idée , & qu'il ait une parfaite conformité avec elle ? Ne nous suffira-t-il pas qu'il en approche autant qu'il est possible , & qu'il en rassemble en lui plus de traits que le reste des hommes ? *Glauc.* Cela nous suffira. *Socr.* Qu'avons-nous donc prétendu , en cherchant l'essence de la jus-

tice ; & quel feroit l'homme juſte , ſuppoſé qu'il exiſtât ? J'en dis autant de l'injuſtice & de l'homme injuſte. Rien de plus que de trouver deux modèles accomplis de vertu & de vice ; de porter enſuite nos regards ſur l'un & ſur l'autre , pour juger du bonheur ou du malheur de leur condition , & de nous obliger à conclure , par rapport à nous-mêmes , que nous ſerons plus ou moins heureux , ſelon que nous reſſemblerons davantage à l'un ou à l'autre : notre deſſein n'a jamais été de prouver que ni l'un ni l'autre de ces modèles pût exiſter. *Glauc.* Vous dites vrai. *Socr.* Croyez-vous qu'un peintre en fût moins habile , ſi , après avoir peint le plus beau corps d'homme qui ſe puiſſe voir , & donné à chaque trait ſa dernière perfection , il ne pouvoit prouver que la nature en peut produire un ſemblable ? *Glauc.* Non. *Socr.* Mais nous-mêmes , qu'avons-nous fait dans cet entretien , ſinon de tracer le modèle d'une république parfaite ? *Glauc.* Rien autre choſe. *Socr.* Ce que nous en avons dit ſera-t-il moins bien dit , quand nous ſerions hors d'état de montrer qu'on peut former une ſociété ſur ce modèle ? *Glauc.* Point du tout.

Socr. La vérité est donc telle que je viens de dire ; mais puisque vous voulez que je vous fasse voir par où & jusqu'à quel point ce projet peut se réaliser , j'y consens pour vous obliger , pourvû que vous m'accordiez de nouveau une chose qui doit servir à ma preuve. *Glauc.* Quelle est-elle ? *Socr.* Est-il possible d'exécuter une chose précisément comme on la conçoit ? N'est-il pas au contraire dans la nature des choses , que l'exécution approche moins du vrai que l'idée ? D'autres ne pensent peut-être pas de même ; mais vous , qu'en pensez-vous ? *Glauc.* Je suis de votre sentiment. *Socr.* N'exigez donc pas de moi que je réalise dans la dernière précision le plan de république que je viens de tracer : croyez que , si je puis trouver comment une société peut être gouvernée d'une manière très-approchante de celle que j'ai dite , j'aurai prouvé , comme vous l'exigez de moi , que notre république n'est point une chimère : ne ferez-vous pas content , si j'en viens à bout ? Pour moi , je le ferois. *Glauc.* Et moi aussi. *Socr.* Tâchons à présent de découvrir pourquoi les républiques sont aujourd'hui mal gouvernées , & quel changement il faudroit faire dans le

gouvernement pour le rendre parfait : n'y changeons , s'il se peut , qu'un point , sinon deux ; du moins un très-petit nombre , & des moins considérables pour leurs effets. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Or , je trouve qu'en y changeant un seul point , je suis en état de montrer que les républiques changeroient tout-à-fait de face. Il est vrai que ce point n'est ni de petite conséquence , ni aisé à changer ; mais enfin le changement est possible. *Glauc.* Quel est ce point ?

Socr. Me voici arrivé à ce que j'ai comparé au troisième flot ; mais dussé-je être accablé & comme submergé sous le ridicule dont ce flot me va couvrir , je vais parler : écoutez-moi. *Glauc.* Dites. *Socr.* A moins que les philosophes ne gouvernent les états , ou que ceux qu'on appelle aujourd'hui rois & souverains , ne soient véritablement & sérieusement philosophes , de sorte que l'autorité politique & la philosophie se rencontrent ensemble dans le même sujet , & qu'on exclue absolument du gouvernement tant de personnes qui aspirent aujourd'hui à l'un de ces deux termes , à l'exclusion de l'autre ; à moins de cela , mon cher Glaucon , il n'est point de remède aux maux

qui désolent les états , ni même à ceux du genre humain : jamais cette république parfaite , dont nous avons dressé le plan , ne paroîtra sur la terre , & ne verra la lumière du jour. Voilà ce que je craignois de dire depuis si long-tems : je prévoyois combien un tel discours révolteroit la plupart des hommes ; parce qu'en effet il est difficile de concevoir que le bonheur public & particulier soit attaché à cette condition. *Glauc.* Vous vous êtes attendu , Socrate , aussi-tôt après que vous auriez proféré ce discours , à voir beaucoup de gens , même d'un mérite distingué (u) , s'élever contre vous , jeter leurs habits ; & après s'être armés de tout ce qui se trouveroit sous leur main , venir fondre sur vous en bon ordre , & dans la disposition de faire des merveilles. Si vous ne les repoussez avec les armes de la raison , vous allez être accablé de railleries , & vous porterez la peine de votre témérité. *Socr.* C'est vous aussi qui en êtes la cause. *Glauc.* Je ne m'en repens

(u) Ces gens qu'on représente ici marchant en bel ordre contre Socrate , étoient les sophistes & les faux philosophes de ce tems-là. C'est pour les confondre que Socrate entre dans cette longue digression , où il développe adroitement le caractère du vrai philosophe.

pas ; mais je vous promets de ne pas vous abandonner , & de vous seconder de tout mon pouvoir : tout ce que je puis faire est de vous encourager , & de m'intéresser à vos succès. Peut-être encore répondrai-je à vos questions plus à propos que tout autre ; avec un tel secours , essayez de combattre vos adversaires , & de les convaincre que la raison est de votre côté.

Socrate. Je l'essayerai avec confiance , puisque vous m'offrez un secours sur lequel je compte beaucoup. Si nous voulons nous sauver des mains de ceux qui nous attaquent , il me semble nécessaire de leur expliquer quels sont les philosophes à qui nous osons dire qu'il faut déférer le gouvernement des états. Après avoir développé ce point , nous pourrons plus aisément leur faire tête , & leur montrer qu'il n'appartient qu'à ceux qui ont les qualités que nous demandons , d'être philosophes & magistrats ; & que tous les autres ne doivent ni philosopher , ni se mêler du gouvernement des républiques.

Glauc. Il est tems d'expliquer votre pensée à ce sujet. *Socr.* C'est ce que je vais faire. Suivez - moi , & voyez si je vous conduis bien. *Glauc.* Je vous suis. *Socr.*

Est-il besoin que je vous rappelle à l'esprit que , lorsqu'on dit de quelqu'un , qu'il aime une chose , si l'on parle juste , on n'entend point par-là qu'il en aime une partie & non l'autre ; mais qu'il l'aime toute entiere ? *Glauc.* Vous ferez bien de me le rappeler : car je ne comprends pas ce que vous voulez dire. *Socr.* En vérité , Glaucon , je pardonnerois à tout autre de parler comme vous faites. Mais un homme expert, comme vous l'êtes, dans les matieres d'amour, devroit sçavoir que tous les objets , pour peu qu'ils soient aimables , font impression sur un cœur sensible , & qu'il les juge tous dignes de ses soins & de sa tendresse. N'est-ce pas ainsi que vous faites vous autres à l'égard des beaux garçons ? Ne dites-vous pas du nez camus , qu'il est joli ; de l'aquilin , que c'est le nez royal ; de celui qui tient le milieu , qu'il est parfaitement bien proportionné ? Que les bruns ont un air martial , que les blancs sont les enfans des dieux ? Et quel autre qu'un amant a inventé l'expression (x) , sous laquelle

(x) Μετάγχλωρος , ou plutôt selon la correction d'Henri - Etienne μελιχρῆς , c'est - à - dire , couleur de miel. Lucrece , Horace , Ovide & Moliere ont imité cet

vous déguisez la pâleur de ceux qui sont dans la fleur de l'âge ? En un mot , il n'est point de moyens que vous n'employiez , point de douceurs que vous ne disiez à ceux qui sont dans leur première jeunesse pour vous les attacher. *Glauc.* Si vous voulez prendre exemple sur moi , de ce que les autres font en ce genre , je vous l'accorde , pour ne point arrêter le cours de cet entretien. *Socr.* Ne voit-on pas que ceux qui sont adonnés au vin , tiennent la même conduite , & qu'ils font l'éloge de toutes les sortes de vins ? *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* Ne voyez-vous pas aussi que les ambitieux , lorsqu'ils ne peuvent commander une armée en chefs , servent en qualité de lieutenans , & que ne pouvant être honorés des grands , ils se contentent des honneurs que leur rendent les petits , parce qu'ils sont avides de distinctions quelles qu'elles soient ? *Glauc.* J'en conviens.

Socrate. A présent , répondez - moi : quand on dit de quelqu'un qu'il aime une chose , veut-on dire qu'il ne l'aime

endroit. Ce n'est , comme on voit , qu'un badinage de la part de Socrate ; mais un badinage qui prouve l'extrême corruption des mœurs de son siècle & de son pays.

qu'en partie , ou plutôt qu'il l'aime toute entiere ? *Glauc.* On veut dire qu'il l'aime toute entiere. *Socr.* Ainsi nous dirons du philosophe , qu'il aime la sagesse non en partie , mais toute entiere. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Nous ne dirons pas de quelqu'un qui a du dégoût pour les sciences , surtout s'il est jeune , & qui n'est pas en état de rendre raison de ce qui est bien ou mal , qu'il est philosophe & avide de connoissances : de même qu'on ne dit pas d'un homme qui mange avec répugnance , qu'il a faim , & qu'il aime les viandes qu'on lui présente ; mais qu'il est dégoûté. *Glauc.* On a raison. *Socr.* Mais celui qui se porte vers toutes les sciences avec une égale ardeur , qui voudroit les embrasser toutes , & qui est infatiable d'apprendre , ne mérite-t-il pas le nom de philosophe ? Qu'en pensez - vous ? *Glauc.* Il y auroit à votre compte des philosophes en grand nombre , & d'un caractère bien étrange. Il faudra donc comprendre sous ce nom , tous ceux qui sont curieux de voir & d'apprendre quelque chose de nouveau ? Il me paroît encore plus plaisant de ranger parmi les philosophes , ces gens avides d'entendre , qui certainement n'assisteroient pas

volontiers à un entretien tel que le nôtre ; mais qui semblent avoir loué leurs oreilles pour entendre tous les chœurs , qui courent à toutes les fêtes de Bacchus , quelque part qu'on les célèbre , soit à la ville , soit à la campagne. En vérité , peut - on nommer philosophes ceux qui ne montrent d'ardeur que pour apprendre de semblables choses , ou qui s'appliquent à la connoissance des arts (y) les plus vils ? *Socr.* Ce ne sont pas là les vrais philosophes : ils n'en sont que les imitateurs. *Glauc.* Qui sont donc , selon vous , les vrais philosophes ? *Socr.* Ceux qui aiment à contempler la vérité. *Glauc.* Vous avez raison sans doute. Mais expliquez - moi ce que vous entendez par là.

Socrate. Cela ne seroit point aisé vis-à-vis de tout autre. Mais je crois que vous m'accorderez sans peine ce que je vais dire. *Glauc.* Quoi ? *Socr.* Que l'honnête étant opposé au deshonnête , ce sont deux choses. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Qui sont par conséquent distinguées l'une

(y) Ce trait regarde Hippias d'Elide , qui se vanta , dit - on , aux jeux Olympiques d'avoir fait de ses mains ses habits , ses souliers , son anneau , &c.

de l'autre. *Glauc.* Oiii. *Socr.* Qu'il en est de même à l'égard du juste & de l'injuste, du bon & du mauvais, & de toutes les autres idées : que chacune de ces idées, prise en elle-même, est une ; mais que, considérées dans les relations qu'elles ont avec nos actions, avec les corps, & entr'elles, elles paroissent se multiplier (2). *Glauc.* Vous dites vrai. *Socr.* Voici donc par où je distingue ces gens avides de voir, amateurs des arts, & bornés à la pratique, des contemplateurs de la vérité, à qui seuls convient le nom de philosophes. *Glauc.* Par où je vous prie ? *Socr.* Les premiers, dont la curiosité est toute dans les yeux & dans les oreilles, se plaisent à entendre de belles voix, à voir de belles couleurs, de belles figures, & tous les ouvrages de l'art ou de la nature, où il entre quelque chose de beau. Mais leur ame est incapable de s'élever jusqu'à l'essence du beau, de la connoître & de s'y attacher. *Glauc.* La chose est comme vous dites. *Socr.* Ne

(2) La raison en est aisée à comprendre. On dit de plusieurs actions qu'elles sont justes, de plusieurs corps qu'ils sont beaux, quoique l'idée ou l'essence du juste & du beau soit une.

font-ils pas rares ceux qui peuvent s'élever jusqu'au vrai beau, & le contempler en lui-même ? *Glauc.* Très-rares. *Socr.* Qu'est-ce que la vie d'un homme, qui, à la vérité, connoît de belles choses, mais qui n'a aucune idée de la beauté par essence, & qui n'est pas capable de suivre ceux qui voudroient la lui faire connoître ? Est-ce un songe, est-ce une réalité ? Prenez garde : qu'est-ce que songer ? N'est-ce pas, soit qu'on dorme, soit qu'on veille, prendre la ressemblance d'une chose pour la chose même ? *Glauc.* Oiii, c'est là ce que j'appellerois songer.

Socrate. Celui au contraire qui a l'idée du beau, qui peut le voir en lui-même, & en tout ce qui participe à son essence ; qui ne confond point le beau & les choses belles, & qui ne prend jamais l'un pour l'autre, vit-il en songe ou en réalité ? *Glauc.* Il vit en réalité. *Socr.* Les connoissances de celui-ci qui sont fondées sur une vûe claire des objets, sont donc une vraie science ; & celles de celui-là qui sont incertaines, ne méritent que le nom d'opinions. *Glauc.* Oiii. *Socr.* Mais, si ce dernier, qui, selon nous, opine sur tout, & ne connoît rien, s'emportoit contre nous, & soutenoit que nous

ne difons pas la vérité ; n'aurons-nous rien à lui dire pour l'adoucir , & lui perfuader doucement qu'il fe trompe , en lui cachant néanmoins la maladie de fon ame ? *Glauc.* Il faut tâcher de l'adoucir.

Socr. Voyons ce que nous lui dirons. Voulez-vous que nous lui adreffions la parole , en l'affurant que , loin de porter envie à fes connoiffances , s'il en a , nous ferions charmés de nous convaincre qu'il fçait quelque chofe. Mais , lui demanderois-je , dites - moi ; celui qui connoît , connoît-il quelque chofe , ou rien ? *Glauc.* Répondez-moi pour lui. *Glauc.* Je répons qu'il connoît quelque chofe. *Socr.* Qui eft , ou qui n'eft pas ? *Glauc.* Qui eft. Car , comment connoîtroit-on ce qui n'eft pas ?

Socrate. Ainfi , fans pouffer nos recherches plus loin , nous fçavons , à n'en pouvoir douter , que ce qui eft en toute maniere , peut être connu en toute maniere , & que ce qui n'eft nullement , ne peut être nullement connu. *Glauc.* Nous en fommes certains. *Socr.* Mais s'il y avoit quelque chofe qui tint de l'être & du non être , ne tiendrait-elle pas le milieu entre ce qui eft tout-à-fait , & ce qui n'eft point du tout ? *Glauc.* Oiii. *Socr.*

De

De même donc que la science a pour objet l'être, & l'ignorance le non être, il faut chercher pour ce qui tient le milieu entre l'être, & le non être, une manière de connoître qui soit mitoyenne entre la science & l'ignorance, supposé qu'il y en ait une. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Est-ce quelque chose que l'opinion ? *Glauc.* Oüi. *Socr.* Est-ce une faculté distinguée ou non, de la science ? *Glauc.* Elle en est distinguée. *Socr.* Ainsi, l'opinion a son objet à part, la science de même a le sien ; soit qu'on les considère l'une & l'autre, par ce qu'elles ont de commun, ou comme deux facultés tout-à-fait différentes. *Glauc.* Oüi. *Socr.* La science n'a-t-elle pas pour objet de connoître ce qui est, entant qu'il est ? Ou plutôt, avant que d'aller plus loin, il me paroît nécessaire d'expliquer une chose. *Glauc.* Quoi ? *Socr.* Je dis que les facultés sont une espèce d'êtres, qui nous rendent capables, nous & tous les autres agents, des opérations qui nous sont propres. Par exemple, j'appelle faculté, la puissance de voir, d'entendre. Vous comprenez ce que je veux dire par ce nom générique ? *Glauc.* Je comprends. *Socr.* Ecoutez quelle est ma pensée à ce sujet. Je ne

vois dans chaque faculté , ni couleur , ni figure , ni rien de semblable à ce qui se trouve en mille autres choses , sur quoi je puisse porter les yeux pour m'aider à la distinguer d'une autre faculté. Je ne considère en chacune d'elles , que sa destination & ses effets : c'est par-là que je les distingue ; que j'appelle mêmes facultés , celles qui ont le même objet , & qui opèrent les mêmes effets ; & facultés différentes , celles qui ont des objets & des effets différens. Et vous , comment les distinguez-vous ? *Glauc.* De la même maniere.

Socrate. Maintenant reprenons. Mettez-vous la science au nombre des facultés , & quel rang lui donnez-vous parmi elles ? *Glauc.* Je la regarde comme la plus puissante de toutes. *Socr.* L'opinion est-elle aussi une faculté , ou bien quelque autre espèce d'être ? *Glauc.* Nullement. L'opinion n'est autre chose que la faculté d'opiner qui est en nous. *Socr.* Mais vous êtes convenu un peu plus haut que la science différoit de l'opinion ? *Glauc.* Sans doute ; & comment un homme sensé pourroit-il confondre ce qui est infallible avec ce qui ne l'est pas ? *Socr.* Fort bien. Ainsi , nous avouons que la science & l'opinion

font deux facultés distinguées. *Glauc.* Oïii. *Socr.* Chacune d'elles a donc une vertu & un objet différens. *Glauc.* Il le faut bien. *Socr.* La science, na-t-elle pas pour objet de connoître ce qui est, précisément tel qu'il est ? *Glauc.* Oïii. *Socr.* Mais l'opinion n'est autre chose, disons-nous, que la faculté d'opiner. *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* A-t-elle le même objet que la science, de sorte que la même chose puisse tomber à la fois, sous la connoissance & sous l'opinion ? Ou plutôt, cela n'est-il pas impossible ? *Glauc.* De notre aveu cela est impossible. Car, si les facultés différentes ont des objets différens ; si d'ailleurs la science & l'opinion sont deux facultés différentes ; il s'ensuit que l'objet de la science ne peut être celui de l'opinion. *Socr.* Si donc l'être est l'objet de la science, celui de l'opinion sera autre chose que l'être. *Glauc.* Oïii. *Socr.* Seroit-ce le néant ? ou est-il impossible que le néant tombe même sous l'opinion ? Voyez avec moi. Celui qui opine, ne porte-t-il pas son opinion sur quelque chose ? Peut-on opiner, & n'opiner sur rien ? *Glauc.* Cela ne se peut. *Socr.* Ainsi, celui qui opine, opine sur quelque chose. *Glauc.* Oïii. *Socr.* Mais le néant est-il

quelque chose ? N'est-ce pas plutôt une négation de chose ? *Glauc.* Cela est certain. *Socr.* C'est aussi pour cette raison que, comme nous avons assigné à la science l'être pour objet, nous avons assigné le néant pour objet à l'ignorance. *Glauc.* Nous avons bien fait. *Socr.* L'objet de l'opinion n'est donc ni l'être ni le néant. *Glauc.* Non. *Socr.* par conséquent, l'opinion diffère également de la science & de l'ignorance. *Glauc.* Oïii.

Socrate. Est-elle au-delà de l'une ou de l'autre, de manière qu'elle soit plus lumineuse que la science, ou plus obscure que l'ignorance ? *Glauc.* Non. *Socr.* C'est donc le contraire : c'est-à-dire, qu'elle a moins de clarté que la science, & moins d'obscurité que l'ignorance ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Ainsi, l'opinion est quelque chose de mitoyen entre l'une & l'autre ? *Glauc.* Oïii. *Socr.* N'avons-nous pas dit plus haut que si nous trouvions quelque chose qui fût & ne fût pas en même-tems, cette chose tiendrait le milieu entre le pur être & le pur néant ; & qu'elle ne seroit l'objet, ni de la science ni de l'ignorance, mais de quelque faculté que nous jugerions mitoyenne entre l'une & l'autre ? *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* Ne

venons-nous pas de trouver que cette faculté mitoyenne est ce qu'on nomme opinion? *Glauc.* Oïii. *Socr.* Il nous reste donc à trouver quelle est cette chose qui tient de l'être & du néant, & qui n'est proprement ni l'un ni l'autre : si nous découvrons qu'elle tombe sous l'opinion, nous assignerons alors à chacune de ces trois facultés, leurs objets ; les extrêmes aux extrêmes, & l'objet moyen à la faculté moyenne : n'est-ce pas? *Glauc.* Sans doute.

Socrate. Cela posé, que celui dont il s'agit me réponde : j'entends celui qui ne croit pas qu'il y ait rien de beau en soi, ni que l'idée du beau soit immuable ; ce curieux qui ne reconnoît que des choses belles, & qui ne peut souffrir qu'on lui parle d'un beau, d'un juste absolu ; répondez - moi, lui dirois-je : ces mêmes choses que vous jugez belles, justes, saintes, ne vous semble-t-il pas, sous d'autres rapports, qu'elles ne sont ni belles, ni justes, ni saintes? *Glauc.* Il vous répondra qu'oïii, & que les mêmes choses envisagées diversement, paroissent belles & laides, & ainsi du reste. *Socr.* Les choses doubles, paroissent-elles plutôt doubles que moitiés? *Glauc.* Non.

Socr. J'en dis autant des choses qu'on appelle grandes ou petites, pesantes ou légères ; une de ces qualifications leur convient-elle plutôt que la qualification contraire ? *Glauc.* Non : elles tiennent toujours de l'une & de l'autre. *Socr.* Ces choses sont-elles plutôt qu'elles ne sont pas ce qu'on les dit être ? *Glauc.* Elles ressemblent à ces énigmes à double sens qu'on propose à table, & à la question des enfans, sur la manière dont l'Eunuque frappa la chauve-fouris (a). Ces énigmes ont deux sens contraires : on ne peut dire avec certitude, ni oui ni non, ni l'un & l'autre, ni s'empêcher de dire l'un ou l'autre.

Socrate. Que faire de ces sortes de choses, & où les placer mieux qu'entre l'être & le néant ? Car elles n'ont certainement pas moins d'existence que le néant, ni plus de réalité que l'être. *Glauc.* Cela est certain. *Socr.* Nous avons donc trouvé que cette multitude de cho-

(a) Voici l'énigme entière. Un homme qui ne l'est point, qui voit & ne voit point, a frappé & n'a point frappé d'une pierre qui n'est pas pierre, un oiseau qui n'est point oiseau sur un arbre qui n'est point arbre. C'est-à-dire, un Eunuque borgne a atteint d'une pierre ponce une chauve-fouris sur un fureau.

ses qui servent au commun des hommes de règles pour juger de la beauté & des autres qualités semblables, roulent, pour ainsi dire, dans cet espace qui sépare l'être & le néant. *Glauc.* Nous l'avons trouvé, à n'en pouvoir douter. *Socr.* Mais nous sommes convenus d'avance que nous dirions de ces sortes de choses, qu'elles sont du ressort de l'opinion, & non de celui de la science, & qu'il falloit donner pour objet à la faculté moyenne, ce qui tient le milieu entre l'être & le néant. *Glauc.* Oiii. *Socr.* Nous prononcerons donc hardiment à l'égard de ceux qui voyent plusieurs choses belles, mais qui ne voyent pas le beau par essence, & qui ne peuvent suivre ceux qui veulent les mettre à portée de le voir : qui voyent plusieurs choses justes, mais non la justice même, & ainsi du reste ; qu'ils n'ont sur tout cela que des opinions, & nullement des connoissances certaines. *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Qu'au contraire, ceux qui contemplent l'essence immuable des choses, ont des connoissances & non des opinions. *Glauc.* Cela est également indubitable. *Socr.* Les uns & les autres n'aiment-ils pas, & n'embrassent-ils pas,

ceux-ci, les choses qui sont l'objet de la science; ceux-là, celles qui sont l'objet de l'opinion? Ne vous rappelez-vous pas ce que nous disions de ces derniers, qu'ils se plaisent à entendre de belles voix, à voir de belles couleurs, mais qu'ils ne peuvent souffrir qu'on leur parle du beau absolu, comme si c'étoit quelque chose de réel? *Glauc.* Je m'en souviens. *Socr.* Nous ne leur ferons donc aucune injustice en les appelant *amateurs de l'opinion*, plutôt qu'*amateurs de la (b) sagesse*? Croyez-vous qu'ils se fâchent contre nous, si nous les traitons de la sorte? *Glauc.* S'ils m'en veulent croire, ils n'en feront rien. Car il n'est jamais permis de s'offenser de la vérité. *Socr.* Il faudra par conséquent appeler du nom de philosophes ceux-là seuls qui s'attachent aux idées unes, simples, immuables? *Glauc.* Sans doute.

(b) *Philodoxes*, plutôt que *Philosophes*.





LIVRE SIXIEME.

SOCRATE. Enfin , après bien de la peine , & un assez long circuit de paroles , nous avons fixé , mon cher Glaucon , la différence des vrais philosophes d'avec ceux qui ne le sont pas. *Glauc.* Peut-être n'étoit-il pas aisé d'en venir à bout autrement. *Socr.* Je ne le crois pas. Nous aurions , ce me semble , porté encore plus loin l'évidence à cet égard , si nous n'avions eu que ce point à traiter , & si , notre but principal étant de voir en quoi la condition de l'homme juste diffère de celle du méchant , nous n'étions pas obligés de passer rapidement sur toutes les questions incidentes. *Glauc.* Que nous reste-t-il à considérer après cela ? *Socr.* Ce qui suit immédiatement. Puisque les vrais philosophes sont ceux dont l'esprit peut atteindre à la connoissance de ce qui existe toujours d'une manière immuable , & que les autres , errant sans principes autour de mille objets qui changent sans cesse de face ; ne sont rien moins que philosophes ; il

faut voir qui nous choisirons pour gouverner notre république. *Glauc.* Quel est le parti le plus sage que nous ayions à prendre ? *Socr.* C'est d'établir magistrats ceux qui nous paroîtront les plus propres à maintenir les loix & les usages dans toute leur vigueur. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Il n'est pas difficile de décider si celui qui est chargé de garder une chose, doit être aveugle ou clairvoyant. *Glauc.* Non sans doute. *Socr.* Or, quelle différence mettez-vous entre les aveugles, & ceux qui, privés de la connoissance de ce qui existe d'une manière simple & uniforme, & n'ayant dans leur ame aucune idée claire & distincte, ne peuvent, à l'imitation des peintres, porter leurs regards sur l'exemplaire éternel de la vérité, & après l'avoir contemplé avec toute l'attention possible, transporter aux choses d'ici bas ce qu'ils y ont remarqué, & s'en servir comme d'une règle sûre pour fixer par des loix, ce qui est honnête, bon, juste dans les actions humaines, & pour conserver ces loix après les avoir établies ? *Glauc.* Je ne mets aucune différence entr'eux & des aveugles. *Socr.* Est-ce eux que nous choisirons pour gardiens ? Ou plutôt ceux qui, connoissant l'essence

de chaque chose, ne cèdent aux autres, ni en expérience, ni en vertu? *Glauc.* Ce seroit une folie d'en choisir d'autres, si d'ailleurs ils n'étoient en rien inférieurs aux premiers; puisqu'ils ont sur eux le plus grand avantage qu'on puisse avoir.

Socrate. C'est à nous d'expliquer à présent par quels moyens ils pourront joindre l'expérience à la spéculation.

Glauc. Oiii. *Socr.* Il faut, comme nous disions au commencement de cet entretien, commencer par bien connoître leur caractère. Je suis persuadé, qu'après l'avoir bien approfondi, nous ne balancerons pas un moment à avouer qu'ils peuvent réunir en eux ces deux choses, & qu'on ne doit leur préférer personne pour le gouvernement de la république.

Glauc. Comment nous y prendrons-nous?

Socr. Convenons d'abord que la première marque de l'esprit philosophique est d'aimer avec passion toutes les sciences qui peuvent le conduire à la connoissance de cette essence immuable, qui ne s'altère, ni par la génération, ni par la corruption. *Glauc.* J'en conviens. *Socr.* Qu'il en est de lui comme des amans & des ambitieux, par rapport à l'objet de leur ambition & de leur amour: qu'il aime

tout ce qui tient à cette essence, sans en négliger aucune partie, grande ou petite, plus ou moins estimable. *Glauc.* Vous avez raison. *Socr.* Examinez ensuite si ce n'est pas une nécessité que ceux qui doivent être tels que nous avons dit, aient encore cet autre caractère. *Glauc.* Quel est-il? *Socr.* L'aversion, l'horreur du mensonge, auquel ils fermeront toute entrée dans leur ame, avec un amour égal pour la vérité. *Glauc.* Il y a apparence. *Socr.* Non-seulement il y a apparence, mon cher ami; mais il est absolument nécessaire que celui qui aime quelqu'un, aime tout ce qui le touche, tout ce qui a du rapport à lui. *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* Mais y a-t-il rien qui soit plus étroitement lié avec la sagesse, que la vérité? *Glauc.* Non. *Socr.* Est-il possible que le même caractère soit amateur de la sagesse & du mensonge? *Glauc.* Non. *Socr.* Par conséquent, l'esprit véritablement avide de science, doit dès la jeunesse aimer & rechercher toute vérité. *Glauc.* D'accord. *Socr.* Mais vous sçavez que, quand les desirs se portent avec violence vers un objet, ils ont moins de vivacité pour tout le reste; & qu'ils sont semblables à ces foibles ruisseaux qu'on

a détournés d'un lit du fleuve rapide. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Ainsi, celui dont les désirs se tournent du côté des sciences, n'a de goût que pour les plaisirs purs, qui sont propres de l'ame. Pour ce qui est des plaisirs du corps, il les dédaigne, s'il n'est point philosophe de nom, mais d'effet. *Glauc.* La chose ne peut être autrement. *Socr.* Un homme de ce caractère est donc tempérant & entièrement exempt d'avarice. Car les raisons qui engagent les autres à courir avec tant d'ardeur après les richesses, n'ont aucun pouvoir sur lui. *Glauc.* Oiii.

Socrate. Pour discerner le naturel philosophe de celui qui ne l'est pas, il est encore bon de faire attention à une chose. *Glauc.* A quoi? *Socr.* A ce qu'il n'ait rien de bas & de rampant; la petitesse étant absolument incompatible avec une ame qui doit embrasser dans ses recherches toutes les choses divines & humaines. *Glauc.* Rien de plus vrai. *Socr.* Mais, pensez-vous qu'une ame élevée, sublime, qui porte la pensée sur tous les tems & sur tous les êtres, regarde la vie de l'homme comme quelque chose de grand? *Glauc.* Cela est impossible. *Socr.* Une ame de cette trempe ne

craindra donc pas la mort. *Glauc.* Non. *Socr.* Ainsi, un naturel bas & timide n'aura jamais le moindre commerce avec la vraie philosophie. *Glauc.* Je ne le crois pas. *Socr.* Mais, quoi ! Un homme modéré dans ses desirs, exempt d'avarice, de bassesse, de fierté, de lâcheté, peut-il être injuste ou d'un commerce difficile ? *Glauc.* Nullement. *Socr.* Lors donc que vous ferez le discernement de l'âme née pour la philosophie, vous prendrez garde si dès les premières années, elle montre de l'équité, de la douceur : ou si elle est farouche & d'un accès difficile. *Glauc.* Oiii. *Socr.* Vous n'oublierez pas, je pense, de faire attention à cet autre point. *Glauc.* Quel est-il ? *Socr.* Si elle a de la facilité ou de la difficulté à apprendre. Pouvez-vous espérer de qui que ce soit, qu'il prenne du goût pour ce qu'il fait avec beaucoup de répugnance & peu de succès ? *Glauc.* J'aurois tort de l'espérer. *Socr.* Mais s'il ne retient rien de ce qu'il apprend, s'il oublie tout, est-il possible qu'il acquière de la science ? *Glauc.* Comment cela pourroit-il être ? *Socr.* Voyant qu'il travaille sans fruit, ne sera-t-il pas forcé à la fin de se haïr lui-même & tout genre d'étude ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.*

Nous ne mettrons donc pas au rang des naturels vraiment philosophes, une ame qui oublie tout. Nous voulons qu'elle soit douée d'une mémoire excellente.

Glauc. Nous avons raison. *Socr.* Mais un caractère grossier, qui n'a ni graces ni culture, n'incline-t-il pas naturellement au désordre? *Glauc.* Oïii. *Socr.* La vérité est-elle amie de l'ordre ou du désordre?

Glauc. Elle est amie de l'ordre. *Socr.* Cherchons donc encore dans le philosophe, un esprit ami des graces, ami de l'ordre, & que sa pente naturelle porte à la contemplation de l'essence des choses.

Glauc. Sans doute. *Socr.* Toutes les qualités dont nous venons de faire le dénombrement, ne se tiennent-elles pas par la main, & ne sont-elles pas absolument nécessaires à une ame qui doit s'élever à la plus parfaite connoissance de l'être? *Glauc.* Elles lui sont absolument nécessaires. *Socr.* Peut-on blâmer par quelque endroit, une profession dont on ne peut se rendre capable, si on n'est doué de mémoire, de pénétration, de grandeur d'ame, d'affabilité; si l'on n'est ami, & pour ainsi dire, allié de la vérité, de la justice, de la force, & de la tempérance? *Glauc.* Momus même n'y trou-

veroit rien à reprendre. *Socr.* C'est donc à de tels naturels perfectionnés par l'éducation & par l'expérience, & à eux seuls que vous confieriez le gouvernement de notre république.

Adimante, prenant ici la parole, me dit : Socrate, personne ne peut vous contester la vérité de ce que vous venez de dire. Mais voici une chose qui arrive d'ordinaire à ceux qui s'entretiennent avec vous. Ils s'imaginent que, faute d'être versés dans l'art d'interroger & de répondre, ils sont conduits peu à peu dans l'erreur, par une suite d'interrogations dont ils ne voyent pas d'abord les conséquences; mais qui, rapprochées les unes des autres, aboutissent à la fin à les faire tomber en contradiction avec eux-mêmes. Et, comme ceux qui ne sçavent pas jouer aux dez, sont tellement embarrassés par les habiles joueurs, qu'ils finissent par ne sçavoir plus quel dez amener; ils croient de même que c'est votre habileté seule à manier non les dez, mais le discours, qui les trompe, & les réduit à ne plus sçavoir que dire; & que dans le vrai, la chose n'est pas pour cela telle, que vous voudriez la leur faire croire. Je ne parle de la sorte, qu'en

conséquence de ce que je viens d'entendre. On pourroit vous objecter qu'à la vérité il est impossible d'éluder chacune de vos questions en particulier ; mais que , si on examine la chose en soi , on voit que ceux qui s'appliquent à la philosophie , non-seulement pendant la jeunesse , pour y renoncer après en avoir pris une légère teinture , mais qui vieillissent dans cette étude , sont pour la plûpart d'un caractère bizarre & incommode , pour ne rien dire de plus fort : & que les plus supportables d'entr'eux , deviennent du moins inutiles à la société , pour avoir embrassé cette même profession à qui vous donnez tant d'éloges.

Adimante , repris-je , croyez-vous que ceux qui parlent de la sorte ne disent pas la vérité ? *Adim.* Je n'en sçais rien. Mais vous me feriez plaisir de me dire votre sentiment. *Socr.* Hé bien ! mon sentiment est qu'ils disent vrai. *Adim.* Si cela est , sur quel fondement avez-vous pu dire tantôt qu'il n'est point de remède aux maux qui désolent les états , jusqu'à ce qu'ils soient gouvernés par ces mêmes philosophes , que vous reconnoissez être des gens inutiles à la société ? *Socr.* Vous me faites-là une demande à laquelle je

ne puis répondre que par une allégorie.

Adim. N'est-ce pas votre coutume d'employer l'allégorie dans vos discours ?

Socr. Soit. Vous me raillez, parce que vous m'avez jetté dans une question embarrassante. Ecoutez donc l'allégorie dont je vais me servir, & vous reconnoîtrez mieux que jamais combien je suis mauvais peintre. Le traitement qu'on fait **aux** sages dans les républiques où ils vivent, a quelque chose de si étrange & de si particulier, que personne n'a jamais éprouvé rien qui en approche; de sorte que je suis obligé de former de plusieurs pièces, qui n'ont ensemble aucun rapport, le tableau qui doit servir à leur justification, & d'imiter les peintres lorsqu'ils nous représentent des hircocerfs, ou d'autres assemblages monstrueux.

Figurez-vous donc le patron d'un ou de plusieurs vaisseaux, tel que je vais vous le peindre; plus grand & plus robuste que tout le reste de l'équipage; mais un peu sourd, ayant la vûe basse, & peu versé dans l'art de la navigation. Les matelots se disputent entr'eux le gouvernail; chacun d'eux prétend être pilote, sans avoir aucune connoissance du pilotage, & sans pouvoir dire sous

quel maître , ni dans quel tems il l'a appris. De plus , ils sont assez extravagans pour dire que ce n'est pas une science qui puisse s'apprendre , & tout prêts à mettre en pièces quiconque oseroit soutenir le contraire. Imaginez-les ensuite à l'entour du patron , l'obédant , le conjurant , le pressant de leur confier le gouvernail. Ceux qui sont exclus tuent ou jettent dans la mer ceux qu'on leur a préférés. Après quoi , ils enyvrent le patron , ou l'assoupissent en lui faisant boire de la mandragore : ils s'emparent du vaisseau , se jettent sur les provisions , boivent & mangent avec excès , laissant aller le vaisseau au gré des vents ; du reste ils regardent comme un homme entendu , un habile marinier , quiconque peut engager le patron à se reposer sur eux de la conduite du vaisseau ; ils méprisent comme inutile celui qui ne sçait pas flatter en cela leurs désirs : ils ignorent d'ailleurs ce que c'est qu'un vrai pilote , & que pour être tel il faut avoir une exacte connoissance des tems , des saisons , du ciel , des astres , des vents , & de tout ce qui appartient à cet art : ils se mettent peu en peine que le vaisseau soit gouverné par un tel pilote , soit que quelques - uns

le veuillent ou non , & croient même qu'il est impossible de joindre la pratique à la science du pilotage. Dans des vaisseaux où se passent de pareilles choses , quelle idée voulez-vous qu'on ait du vrai pilote ? Les matelots , dans la disposition d'esprit où je les suppose , ne le traiteront-ils pas d'homme inutile , de vain discoureur , à qui l'observation des astres a fait tourner la tête ? *Adim.* Cela est vrai.

Socrate. Je ne crois pas qu'il soit besoin de vous montrer que ce tableau est l'image fidele du traitement qu'on fait aux vrais philosophes dans les divers états. Vous comprenez sans doute ma pensée. *Adim.* Oïi. *Socr.* Expliquez donc cette allégorie à ceux qui sont surpris de voir les philosophes traités dans les républiques d'une maniere si peu honorable ; tâchez de leur faire concevoir que ce seroit une merveille bien plus grande s'ils y étoient honorés. *Adim.* Je la leur expliquerai. *Socr.* Ajoûtez-leur qu'ils ont raison de dire que la plus saine partie des philosophes ne rend aucun service à la société : néanmoins , que ce n'est point à eux qu'il faut se prendre de leur inutilité ; mais à ceux qui ne daignent pas les

employer , parce qu'il n'est pas selon l'ordre , ni que le pilote prie l'équipage de lui abandonner la conduite du vaisseau , ni que les sages aillent de porte en porte faire aux riches une semblable priere. Celui qui a osé l'avancer a dit une fausseté. Mais la vérité est , que c'est au malade riche ou pauvre , de recourir au médecin ; à celui qui a besoin des lumieres d'autrui pour se conduire , de faire les premieres démarches ; & non à ceux qui peuvent être de quelque utilité aux autres , de les conjurer de profiter de leurs lumieres. Ainsi , vous ne vous tromperez point en comparant aux matelots dont je viens de parler , les politiques qui sont aujourd'hui à la tête des affaires ; & ceux qu'ils traitent de gens inutiles , de discoureurs oisifs , aux vrais pilotes. *Adim.* Fort bien. *Socr.* Il suit de-là qu'il est mal aisé qu'une profession aussi excellente soit en honneur auprès de ceux qui suivent une route absolument opposée. Mais les plus grandes & les plus fortes calomnies que la philosophie ait à essuyer , lui viennent à l'occasion de ceux qui se disent philosophes sans l'être. C'est eux que les ennemis de la philosophie ont en vûe , lorsqu'ils disent que la plupart de ses sectateurs sont

des hommes pervers , & que les meilleurs d'entr'eux font tout au moins inutiles. Je suis convenu que cette accusation n'étoit que trop bien fondée : n'est-il pas vrai ?

Adim. Oïii. *Socr.* Ne venons-nous pas de voir la raison de l'inutilité des vrais philosophes ? *Adim.* Oïii. *Socr.* Voulez-vous que nous voyions à présent la cause inévitable de la perversité des philosophes supposés , & que nous nous efforcions de montrer , s'il est possible , que ce n'est point sur la philosophie qu'il en faut rejeter la faute ? *Adim.* J'y consens.

Socrate. Commençons par nous rappeler ce qui a donné occasion à cette digression , c'est - à - dire , quelles sont les qualités nécessaires à celui qui doit être un jour un honnête homme , un vrai sage. La première qualité étoit , s'il vous en souvient , l'amour de la vérité , qu'il devoit rechercher en tout & par-tout : la vraie philosophie étant absolument incompatible avec l'esprit de charlatanerie.

Adim. C'est ce que vous disiez. *Socr.* La plupart des hommes ne sont-ils pas sur ce point d'un sentiment bien différent du nôtre ? *Adim.* Assurément. *Socr.* Sera-ce donc , à votre avis , mal défendre la philosophie , que de dire , que celui qui a un

véritable désir d'apprendre , ne s'arrête point aux choses d'ici-bas , dont on ne peut avoir qu'une connoissance incertaine ; mais qu'il est né pour la vérité , qu'il tend vers elle avec une ardeur & des efforts que rien ne peut retenir ni surmonter , jusqu'à ce qu'il soit parvenu à connoître ce qui est , qu'il s'y soit uni par la partie la plus intime de son ame ; que cette union , cet accouplement divin ait fait naître en lui l'intelligence & la vérité ; qu'il ait de l'être une vûe claire & distincte , & qu'il vive d'une véritable vie ; que jusqu'à ce moment son ame sera en proie aux douleurs de l'enfantement ? *Adim.* On ne peut la défendre mieux. *Socr.* Peut-il aimer le mensonge ? N'en a-t-il pas au contraire une horreur infinie ? *Adim.* Il le déteste. *Socr.* Nous ne dirons pas non plus que la vérité puisse mener à sa fuite le cortège des vices. *Adim.* Non sans doute. *Socr.* Mais qu'elle se trouve toujours avec des mœurs saines & réglées ; que la tempérance est sa compagne. *Adim.* Oiii. *Socr.* Qu'est-il besoin de faire une seconde fois l'énumération des belles qualités inséparables du naturel philosophe ? Vous vous souvenez que nous sommes tombés d'accord

Glaucon & moi, que la force, la grandeur d'ame, l'ouverture d'esprit & la mémoire, lui étoient essentielles : qu'alors vous nous avez interrompu pour dire, qu'à la vérité il étoit impossible de ne pas se rendre à nos raisons; mais que, si laissant les discours, on jettoit les yeux sur la conduite de ceux dont nous parlions, on ne pourroit s'empêcher de dire qu'il est visible que les uns sont inutiles, & que les autres, en bien plus grand nombre, sont entièrement méchans : qu'après nous être mis à chercher la cause de cette accusation, nous en sommes venus à examiner pourquoi la plûpart de ceux qui se donnent pour philosophes, sont méchans. Et c'est ce qui nous a obligés à retracer le caractère des vrais philosophes, & à en donner une juste définition. *Adim.* Cela est vrai.

Socr. Il faut à-présent considérer comment un si beau naturel se corrompt & se pervertit, de sorte qu'il n'en échappe que très-peu à la corruption générale; & ce sont ceux qu'on ne traite pas de méchans, mais seulement d'inutiles. Ensuite nous considérerons quel est le caractère de ces faux philosophes, qui s'ingérant d'eux-mêmes dans cette profession sublime,

sublime , & infiniment au-dessus de leur portée , donnent dans mille écarts , & occasionnent le décri universel où se trouve la philosophie. *Adim.* Quelles sont ces causes de corruption ? *Socr.* Je vais vous les développer , si j'en suis capable : d'abord , tout le monde conviendra avec moi qu'il paroît rarement sur la terre de ces naturels heureux qui réunissent en eux toutes les qualités que nous demandons dans un philosophe accompli : qu'en pensez-vous ? *Adim.* Je crois qu'ils sont en très-petit nombre. *Socr.* Or , voyez combien de causes puissantes travaillent à la perte de ce petit nombre. *Adim.* Quelles sont-elles ? *Socr.* Ce qui vous paroîtra de plus étrange , c'est que ces mêmes qualités , qui rendent ces naturels si précieux , corrompent quelquefois l'ame qui les possède , & l'arrachent des bras de la philosophie ; je dis la force , la tempérance , & les autres qualités dont nous avons fait mention. *Adim.* Cela est bien étrange en effet. *Socr.* Outre cela , tout ce qu'on regarde parmi les hommes comme des biens , la beauté , les richesses , la force du corps , les grandes alliances , & tous les autres avantages de cette nature , ne

contribuent pas moins à pervertir l'ame , & à la dégoûter de l'étude de la sagesse. Vous comprenez de quoi je veux parler.

Adim. Oïï; mais je voudrois que vous m'expliquassiez tout ceci plus au long.

Socr. Saïssez bien ce principe général ; & tout ce que je viens de dire , loin de vous paroître étrange , vous paroîtra de la dernière évidence. *Adim.* Quel est ce principe ?

Socr. Chacun sçait que toute semence , toute plante , tout animal qui naît sous un climat peu favorable , qui n'a d'ailleurs ni la nourriture ni la saison qu'il lui faut , exige d'autant plus de culture & de soins , que sa nature est plus forte & plus robuste , parce que le mal est plus contraire à ce qui est bon , qu'à ce qui n'est ni bon ni mauvais.

Adim. Cela est certain. *Socr.* Il est donc vrai dans l'ordre physique , qu'une mauvaise nourriture nuit plus à ce qui est excellent de sa nature , qu'à ce qui n'est que médiocre. *Adim.* Oïï. *Socr.* Nous pouvons également assurer , mon cher Adimante , que dans l'ordre moral , les ames les mieux nées deviennent les plus méchantes par une mauvaise éducation. Croyez-vous en effet que les grands crimes & la malice consommée partent

d'une ame ordinaire , & non plutôt d'un excellent naturel que l'éducation a gâté ? Pour les ames vulgaires , on peut dire qu'elles ne feront jamais ni beaucoup de bien , ni beaucoup de mal. *Adim.* J'en conviens. *Socr.* Par conséquent , de deux choses l'une : si le naturel philosophique est cultivé par les sciences qui lui sont propres , c'est une nécessité qu'il parvienne de degré en degré jusqu'à la plus sublime vertu : si au contraire il est semé , s'il croît dans un sol étranger , il n'est pas de vice dont il ne produise un jour des rejettons , à moins que quelque Dieu ne veille d'une façon spéciale à sa conservation. Pensez-vous , comme la plupart se l'imaginent , que ceux qui perdent la jeunesse , soient ces gens méprisables à qui on donne le nom de sophistes ? Le plus grand mal ne vient pas d'eux. Ceux qui l'attribuent aux sophistes sont eux-mêmes des sophistes bien plus dangereux , qui par leurs maximes savent former , & tourner à leur gré l'esprit des hommes & des femmes , des jeunes & des vieux. *Adim.* En quelle occasion ? *Socr.* Dans les assemblées publiques , au barreau , au théâtre , au camp , ou dans quelque autre lieu où la multitude se ras-

semble ; lorsqu'on y blâme ou qu'on y approuve certaines paroles ou certaines actions , avec un grand fracas , de grands cris , & des battemens de mains , redoublés par les voûtes & les échos du lieu où l'on se trouve. Au milieu de tout ce tumulte , quelle contenance voulez-vous que fasse un jeune homme ? Quelque excellente que soit l'éducation qu'il a reçue en particulier , ne fera-t-elle pas naufrage au milieu de ces flots de louanges & de mépris ? Pourra-t-elle résister au torrent qui l'entraînera ? Ne conformera-t-il pas ses jugemens à ceux de la multitude sur ce qu'elle trouvera beau ou honteux ? Ne s'attachera-t-il pas aux mêmes choses ? Ne s'étudiera-t-il pas à ressembler aux autres ? *Adim.* Mon cher Socrate , comment pourroit-il faire autrement ?

Socr. Je n'ai cependant point encore parlé de la plus violente épreuve à laquelle on met sa vertu. *Adim.* Quelle est-elle ? *Socr.* C'est lorsque les maîtres & les sophistes dont je parle , ne pouvant rien sur son esprit par leurs discours , ajoutent les mauvais traitemens aux paroles. Ne sçavez-vous pas qu'ils punissent par la perte des biens , de la réputation , de la vie même , ceux qui refusent de

se rendre à leurs raisons. *Adim.* Je le fais. *Socr.* Quel sophiste, quelle instruction particulière pourroit tenir contre la force d'une pareille séduction? *Adim.* Il n'en est point. *Socr.* Non sans doute; & ce seroit une folie d'entreprendre d'y résister. Il n'y a point, il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais d'ame vraiment vertueuse, lorsque son éducation sera contrebalancée par de tels maîtres. Ceci doit s'entendre à parler humainement, & en mettant à part toute protection immédiate des dieux. Car, si dans une république gouvernée selon ces maximes, il se trouve quelqu'un qui échappe au naufrage commun, & qui soit honnête homme, on peut assurer, sans crainte de se tromper, qu'il est redevable aux dieux de son salut. *Adim.* Je suis de votre avis. *Socr.* Vous pouvez l'être encore pour ce qui suit. *Adim.* De quoi s'agit-il? *Socr.* C'est que ces docteurs mercénaires, que le vulgaire appelle sophistes, & dont il croit que les leçons sont entièrement opposées à ce qu'il enseigne lui-même, ne font en effet autre chose que répéter à la jeunesse dans leurs écoles les maximes que le peuple suit dans ses assemblées; & c'est là ce qu'ils appellent enseigner la sagesse: c'est con-

me si quelqu'un , après avoir étudié l'instinct & les appétits d'un animal grand & robuste , comment il faut l'approcher & le toucher , ce qui l'irrite & ce qui l'apaise , quels cris il pousse dans les diverses rencontres , & quel ton de voix l'adoucit ou le met en fureur : c'est, dis-je, comme si , après avoir appris tout cela avec le tems & l'expérience , il en formoit un art auquel il donnât le nom de sagesse , & qu'il se proposât d'enseigner , sans avoir d'ailleurs aucune règle sûre pour discerner parmi les inclinations de cet animal celles qui sont honnêtes , bonnes , justes , de celles qui sont honteuses , mauvaises , injustes ; se conformant dans ses jugemens à l'instinct de l'animal ; appelant bien tout ce qui le flatte & lui fait plaisir ; mal , tout ce qui le courrouce , juste & beau , tout ce qui va à contenter les nécessités de la nature , sans y faire d'autre distinction ; parce qu'il ne sçait pas quelle différence essentielle il y a entre ce qui est bon en soi , & ce qui est bon pour la nature ; qu'il ne l'a jamais connue , & qu'il est hors d'état de la faire connoître aux autres. Quel étrange maître , grands dieux , qu'un maître de ce caractère ! *Adim.* Vous avez raison.

Socr. N'est-ce pas là, trait pour trait, l'image de ceux qui font consister la sagesse à connoître ce que désire la multitude assemblée, ce qui lui fait plaisir, soit en fait de peinture, soit en fait de musique, soit en fait de politique? N'est-il pas évident que, si quelqu'un produit dans ces assemblées quelque ouvrage de poésie, ou autre chose semblable; s'il propose quelque règlement concernant l'état, & qu'il s'en rapporte au jugement du public, c'est pour lui une triste & inévitable nécessité de se conformer en tout à ce que la multitude approuvera? Or, avez-vous jamais entendu quelqu'un de ceux qui la composent, prouver autrement que par des raisons ridicules & pitoyables, que ce qu'il estime bon & honnête, est tel en effet? *Adim.* Je n'en ai entendu aucun, & je crois que je n'en entendrai jamais. *Socr.* A toutes ces réflexions joignez encore celle-ci. Est-il possible que la multitude entende volontiers, & regarde comme vrai ce principe: que l'idée du beau est une, & distinguée de cette foule de choses belles qui frappent les sens; que les essences des choses sont simples & indivisibles? *Adim.* Cela n'est pas possible. *Socr.* Il

est par conséquent impossible que le peuple soit philosophe. *Adim.* Oïi. *Socr.* C'est aussi une nécessité qu'il méprise ceux qui s'adonnent à la philosophie. *Adim.* Sans contredit. *Socr.* Et que ces maîtres particuliers, qui sont livrés au peuple, & qui s'appliquent à lui plaire en tout, les méprisent à son exemple. *Adim.* Cela est évident.

Socr. Tout ceci supposé, quel asyle voyez-vous, où le naturel philosophique puisse se retirer, persévérer dans la profession qu'il a embrassée, & parvenir au point de perfection où il aspire? Jugez-en par ce que nous avons dit ci-dessus. Nous sommes convenus que le vrai philosophe devoit avoir reçu de la nature l'ouverture d'esprit, la mémoire, la force, la grandeur d'ame en partage. *Adim.* Il est vrai. *Socr.* Il se distinguera donc entre tous ses égaux, sur-tout si les perfections du corps répondent à celles de l'ame. *Adim.* Sans doute. *Socr.* Ainsi, lorsqu'il sera parvenu à l'âge mûr, ses parens & ses concitoyens s'empresseront de faire usage de ses talens, & de lui confier leurs intérêts particuliers, & ceux de l'état. *Adim.* Il doit s'y attendre. *Socr.* Ils l'accableront de respects & de soumissions, prévoyant de

loin le crédit qu'il aura un jour dans sa patrie , & lui faisant déjà leur cour par avance. *Adim.* Cela arrive d'ordinaire.

Socr. Que voulez-vous qu'il fasse au milieu de tant de flatteurs , sur-tout s'il est né dans un état puissant , s'il est riche , de haute naissance , beau de visage , & d'une taille avantageuse (a) ? Ne se laissera-t-il pas aller aux plus folles espérances , jusqu'à s'imaginer qu'il a assez de talens pour gouverner les Grecs & les Barbares ? Rempli de ces vaines idées , ne sera-t-il pas bouffi d'orgueil & d'arrogance ? La raison ne perdra-t-elle pas tout empire sur lui ? *Adim.* Oiii.

Socrate. Si tandis qu'il est dans cette disposition d'esprit , quelqu'un s'approchant doucement de lui , oseroit lui faire entendre la vérité , & lui dire qu'il est dépourvu de raison , qu'il en a néanmoins grand besoin pour se conduire ; que d'ailleurs la raison ne s'acquiert point , à moins qu'on ne s'affujettisse à suivre ses lumières ; croyez-vous qu'obsédé de tant

(a) Il est clair que Socrate veut désigner ici Alcibiade. Tous les traits lui conviennent. Ce sage qui lui donne des conseils salutaires , c'est Socrate lui-même. On n'a qu'à lire pour s'en convaincre , le premier & le second Alcibiade de Platon.

de maux, il prêtât volontiers l'oreille à de pareils discours ? *Adim.* Il s'en faut bien. *Socr.* Et quand bien même ces vérités si naturelles à l'homme pourroient trouver accès dans l'ame de quelqu'un né avec un esprit bienfait, le réveiller, le changer, & le ramener malgré lui à la philosophie : que pensez-vous que fassent ses amis, persuadés que ce changement va leur faire perdre ses bonnes grâces, & tous les avantages qu'ils se promettoient ? Ne le traverseront-ils pas de tout leur pouvoir ? Discours, actions, ne mettront-ils pas tout en œuvre pour le dissuader, en même-tems qu'ils tourneront tous leurs efforts contre cet importun donneur d'avis, pour le perdre, soit en lui dressant des pièges secrets, soit en le traduisant devant les juges ? *Adim.* Cela ne peut manquer d'arriver. *Socr.* Hé bien ! espérez-vous encore qu'il s'adonne à la philosophie ? *Adim.* Presque plus. *Socr.* Vous voyez donc que j'avois raison de dire, que même les bonnes qualités du caractère philosophique, perverties par une mauvaise éducation, contribuent en quelque sorte à le détourner de l'étude de la sagesse, aussi-bien que les richesses & les autres avantages de la

fortune ? *Adim.* Oui : je reconnois que vous aviez raison.

Socrate. Telle est, mon cher ami, la maniere dont se corrompent & se perdent ces naturels heureux, destinés à la plus excellente de toutes les professions ; naturels qui sont d'ailleurs très-rares, comme nous avons dit. Ce sont ces hommes, ainsi pervertis, qui causent les plus grands maux à la société & aux particuliers ; & qui au contraire leur font les plus grands biens, lorsqu'ils se tournent du bon côté. Un naturel médiocre ne peut apporter aucun changement considérable à la fortune des états, ni à celle des particuliers. *Adim.* Rien n'est plus vrai. *Socr.* Ces mêmes hommes, après avoir abandonné la profession pour laquelle ils étoient nés, après avoir laissé la philosophie déserte & sans culture, menent une vie qui leur est étrangère, & qui n'a rien de solide & de vrai. Cependant la philosophie ainsi délaissée par ses propres enfans, les voit remplacés par des enfans supposés qui la deshonnorent, & lui attirent de la part de ceux dont vous parliez, ces reproches odieux ; que de tous ceux qui la cultivent, les uns ne sont bons à rien, la

plûpart font dignes des plus grands supplices. *Adim.* Ces reproches ne font, il est vrai, que trop ordinaires. *Socr.* Et ils ne font pas sans fondement. Des hommes de néant voyant la place vuide, & éblouis par les noms distingués & les titres qui la décorent, quittent volontiers une profession obscure, où leurs petits talens avoient brillé peut-être avec quelque éclat; & se jettent entre les bras de la philosophie : semblables à ces criminels, échappés de leur prison, qui vont se réfugier dans les temples. Car la philosophie, malgré l'état d'abandon où elle est réduite, conserve encore sur les autres arts, un ascendant, une supériorité, qui attire auprès d'elle ces naturels manqués, ces vils artisans, dont un travail fervile a rendu le corps perclus & contrefait, & dont il a en même-tems dégradé & appesanti l'ame. Cela peut-il être autrement ? *Adim.* Non. *Socr.* A les voir, ne diriez-vous pas un esclave chauve & de petite taille, sorti depuis peu de la forge & des entraves, qui a amassé quelque argent, & qui, après s'être nettoyé au bain, & revêtu d'un habit neuf, va épouser la fille de son maître, que la pauvreté & l'abandon où elle est, rédui-

sont à cette cruelle extrémité ? *Adim.* Cette comparaison est juste. *Socr.* Quels enfans naîtront d'un pareil mariage ? Sans doute des enfans contrefaits & de mauvais naturel. *Adim.* Cela doit être. *Socr.* De même , quelles productions sortiront du commerce de ces ames basses & sans culture avec la philosophie ? Des pensées frivoles , des sophismes , des opinions dépourvues de vérité , de bon sens , & de solidité. *Adim.* Rien autre chose.

Socrate. Il reste pourtant encore , mon cher Adimante , un petit nombre de vrais philosophes , d'esprits élevés , que l'éducation a perfectionnés , qui , retirés dans quelque solitude , doivent leur persévérance dans l'étude de la sagesse , au soin qu'ils ont pris de s'éloigner des corrupteurs ; ou qui , nés dans un petit état avec des sentimens nobles , se consacrent à la philosophie , par le mépris qu'ils font avec raison des charges publiques , & des honneurs médiocres qui pourroient leur revenir de l'exercice de quelque autre profession. D'autres enfin , sont arrêtés par le même frein qui retient notre ami Théagès (b). Tout ce qui

(b) Il y a dans Platon un dialogue qui porte son nom.

peut détourner quelqu'un de la philosophie, semble s'être réuni contre lui : mais ses maladies continuelles qui l'empêchent de se mêler des affaires, l'obligent à philosopher malgré qu'il en ait. Je ne dis rien de mon génie (c) familier. A peine trouvera-t-on dans les siècles passés un seul homme qui ait éprouvé la même chose que moi. Or, parmi ce petit nombre, ceux qui goûtent & qui ont goûté la douceur & le bonheur qu'on trouve dans la possession de la sagesse, convaincus de la folie du reste des hommes, & du désordre introduit dans les

(c) On a beaucoup écrit sur le génie familier de Socrate ; les uns ont soutenu que c'étoit un bon, les autres que c'étoit un mauvais démon. Il me paroît que ce génie n'étoit autre chose que la raison, à la voix de laquelle personne ne fut plus attentif ni plus docile que Socrate. Si on joint à cela la profonde connoissance qu'il avoit du cœur de l'homme, on ne sera pas surpris qu'il prédit avec une espèce de certitude, ce qui devoit arriver à quelques-uns de ceux qu'il voyoit plus familièrement. Peut-être, pour accréditer davantage sa doctrine, n'étoit-il pas fâché que le public & même la plupart de ceux qui l'approchoient, crussent qu'il se passoit en lui quelque chose d'extraordinaire ; mais je doute qu'il en fût lui-même persuadé. Il en parle, en plusieurs endroits de Platon, presque toujours en badinant avec son ironie accoutumée. Il dit ici que les philosophes qui l'avoient précédé, & qui tous s'étoient dit inspirés, ne l'étoient pas ; & par-là il nous donne à juger de ce qu'il pensoit de ses inspirations particulières.

états par ceux qui se mêlent de les gouverner ; voyant d'ailleurs qu'il n'est personne qui voulût les seconder dans les efforts qu'ils feroient pour tirer la justice de l'oppression , de sorte qu'ils n'eussent rien à craindre pour eux-mêmes ; se regardent comme étant au milieu d'une multitude de bêtes féroces, dont ils ne veulent point partager les injustices , & à la rage desquelles ils essayeroient en vain de s'opposer ; sûrs de se rendre inutiles à eux-mêmes & aux autres , & de périr avant que d'avoir pu rendre quelque service à la patrie & à leurs amis. Pleins de ces réflexions , ils se tiennent en repos , uniquement occupés d'eux-mêmes. Et comme un voyageur accueilli d'un violent orage , s'estime heureux de rencontrer un mur pour se mettre à l'abri de la pluie & des vents : de même , voyant que l'injustice règne partout impunément , ils mettent le comble du bonheur à pouvoir conserver dans la retraite, leur cœur exempt d'iniquité & de crimes , passer leurs jours dans l'innocence , & sortir de cette vie avec une conscience tranquille & remplis des plus belles espérances. *Adim.* Ce n'est pas peu pour eux , de sortir de ce monde après avoir

vécu de la sorte. *Socr.* J'en conviens : mais ils n'ont pas rempli ce qu'il y avoit de plus grand dans leur destination , faute de trouver une forme de gouvernement qui leur convînt. Dans une société , conduite selon leurs maximes , ils auroient eu beaucoup de crédit , & se feroient rendus utiles au public & aux particuliers.

Nous avons , ce me semble , suffisamment montré la cause & l'injustice des reproches qu'on fait à la philosophie. Auriez-vous encore quelque difficulté à m'opposer ? *Adim.* Je n'ai plus rien à objecter à ce sujet. Mais , dites-moi : de tous les états d'apréésent , quel est celui qui conviendrait mieux au philosophe ? *Socr.* Aucun : & c'est de quoi je me plains , qu'il n'y ait pas une seule forme de gouvernement , qui convienne au caractère philosophique. Aussi , le voyons-nous s'altérer , se corrompre. Et de même qu'une graine semée dans une terre étrangère , dégénère , & prend la qualité du sol où l'on l'a transportée : ainsi , le naturel philosophique perd la vertu qui lui est propre , & change de nature. Qu'on le transplante dans un gouvernement dont la perfection ré-

ponde à la sienne, alors on verra qu'il renferme véritablement en soi quelque chose de divin ; que tous les autres caractères & les autres professions n'ont rien que d'humain. Vous m'allez demander, sans doute, de quel forme de gouvernement je veux parler. *Adim.* Point du tout. Mais je voudrois sçavoir si la république dont nous avons tracé le plan, est celle que vous avez en vûe, ou si c'en est une autre. *Socr.* C'est elle-même à un point près qui lui manque encore. Nous avons déjà dit, à la vérité, qu'il falloit trouver le moyen de conserver dans notre ville, le même esprit qui vous avoit éclairé & dirigé dans l'établissement des loix. *Adim.* Nous l'avons dit. *Socr.* Mais nous n'avons pas développé ce point suffisamment, parce que vous avez craint que l'explication n'en fût longue & difficile : d'autant plus que ce qui nous reste à dire, n'est point aisé à expliquer. *Adim.* De quoi s'agit-il ? *Socr.* Des mesures qu'il faut prendre pour conserver la philosophie dans notre république : car les grandes entreprises sont hasardeuses, & comme l'on dit, *les belles choses sont difficiles.* *Adim.* Ne vous rebutez pas, développez-nous ce point,

qui manque à votre système pour le rendre complet.

Socrate. Ce ne sera point le défaut de bonne volonté, mais le défaut de pouvoir qui m'en empêchera, si quelque chose m'en empêche. Je vous fais juge de mon empressement à vous satisfaire. Voyez avec quel courage, ou plutôt, avec quelle témérité, j'avance qu'il faut pour cela prendre une méthode toute contraire à celle qu'on suit aujourd'hui dans l'étude de la philosophie. *Adim.* Comment donc? *Socr.* On y applique à présent les enfans de trop bonne heure; encore partage-t-on leur tems entre cette étude, & celle de l'économie & du commerce. Les plus habiles y renoncent, lorsqu'ils sont prêts d'entrer dans ce qu'elle a de plus difficile, je veux dire, la dialectique (*d*). Dans la suite, ils croient faire beaucoup d'assister à des entretiens philosophiques, lorsqu'ils en sont priés; ils s'en font moins une occupation qu'un passe-tems. La vieillesse est-elle venue: à l'exception d'un petit nombre, leur ardeur pour cette science

(*d*) On verra plus bas ce que Socrate entend par la dialectique.

s'éteint bien plus que le soleil d'Héraclite (c), puisqu'elle ne se rallume plus. *Adim.* Et comment faut-il faire ? *Socr.* Tout le contraire. Il faut que les enfans & les jeunes gens s'appliquent à l'étude & à la philosophie d'une manière proportionnée à leur âge : que dans cette saison où le corps croît & se fortifie, on en prenne un soin particulier, afin qu'un jour il puisse mieux seconder l'esprit dans ses travaux philosophiques. Avec le tems, & à mesure que l'esprit se forme & se mûrit, on renforcera le genre d'exercices qui lui est propre. Enfin, lorsque leurs forces usées ne leur permettront plus d'aller à la guerre, ni de s'occuper des affaires d'état, alors on les laissera se livrer tout entiers à la philosophie ; ils ne feront nulle autre chose, si ce n'est en passant. Je parle de ceux qui doivent mener ici bas une vie heureuse, & obtenir après la mort un sort qui réponde à la félicité dont ils auront joui sur la terre.

Adimante. Socrate, on ne peut parler

(c) On peut conclure de ce passage que l'opinion d'Héraclite touchant le soleil, étoit que cet astre s'éteignoit, de quelque manière & par quelque cause que cela arrivât, & qu'il se rallumoit ensuite.

sur ce sujet plus fortement que vous faites. Je crois cependant que la plupart de ceux qui vous écoutent, à commencer par Thrasymaque, vous résisteront avec encore plus de force, & ne se rendront pas à vos raisons. *Socr.* N'allez pas, je vous prie, me mettre mal avec Thrasymaque. Depuis quelque tems, nous sommes bons amis, & jamais nous n'avons été ennemis. Je vous déclare au reste, qu'il n'est pas d'efforts que je ne fasse pour le convaincre lui & les autres. Du moins, ce que je dirai leur servira dans une (f) autre vie, lorsque, recommençant une nouvelle carrière, ils entendront discourir sur ces matieres. *Adim.* Vous parlez d'un tems bien court. *Socr.* Dites plutôt que ce n'est rien en comparaison de la durée totale des siècles. Après tout, il n'est pas surprenant que de pareils discours ne trouvent point de croyance dans la plupart des esprits. On n'a point encore vû s'exécuter ce que nous disons. On n'entend d'ordinaire sur cette matiere, que des discours (g) étu-

(f) Ceci suppose la métempsychose & la réminiscence.

(g) Socrate a ici en vûe le beau parleur Gorgias, & les autres Sophistes.

diés, où l'on a principalement égard à ce que les membres de chaque phrase se répondent dans une juste proportion ; & non des discours naturels & sans art, tels que les nôtres. Mais ce qu'on n'a point vu sur-tout, c'est un homme formé sur le modèle de la vertu, aussi exactement que la foiblesse humaine le permet, & maître absolu de tout dans un état aussi parfait que lui. Qu'en pensez-vous ?

Adim. Je ne le crois pas. *Socr.* On n'a point assisté non plus à des entretiens d'hommes vraiment libres & vertueux, où l'on cherche la vérité avec ardeur par toutes les voies possibles, dans la seule vûe de la connoître : où l'on rejette bien loin tout ce qui sent les vains ornemens & la fausse subtilité ; où l'on ne parle, ni par esprit de contention, ni pour montrer son éloquence, comme on fait au barreau, & dans les conversations particulières. *Adim.* Cela est encore vrai.

Socrate. Ce sont toutes ces raisons qui m'arrêtoient tantôt, & m'empêchoient de m'expliquer librement : cependant la vérité l'a emporté, & j'ai dit qu'il ne falloit point s'attendre à voir sur la terre de société, de gouvernement, ni même

d'homme parfait , à moins qu'une heureuse nécessité ne contraignît bon gré mal gré ce petit nombre de philosophes qu'on n'accuse pas d'être méchans , mais d'être inutiles , à se charger du timon de l'état , & à déferer en ce point aux désirs de leurs concitoyens ; ou que les dieux n'inspirassent un amour sincère pour la vraie philosophie , à ceux qui gouvernent aujourd'hui les monarchies & les autres états , ou à leurs successeurs. Dire que l'une ou l'autre de ces deux choses , ou toutes les deux soient impossibles , c'est avancer un propos dénué de toute vraisemblance. Autrement , nous serions bien dignes de risée , de nous amuser ici à former de vains souhaits. N'est-ce pas ? *Adim.* Oiii. *Socr.* Si donc il est arrivé dans l'espace immense de siècles déjà écoulés , qu'un vrai philosophe se soit trouvé dans le cas de tenir en main le gouvernail de l'état ; si la chose arrive à présent dans quelque contrée barbare , éloignée de ce climat , ou si elle doit arriver un jour ; nous sommes prêts à soutenir qu'il y a eu , qu'il y a ou qu'il y aura une république , telle que la nôtre , lorsque cette Muise (h) y possé-

(h) C'est-à-dire , la Philosophie.

dera la suprême autorité. Il n'y a rien d'impossible & de chimérique dans notre projet. Que l'exécution en soit difficile, nous sommes les premiers à en convenir.

Adim. Je suis de votre avis.

Socrate. Mais le commun des hommes ne pense pas de même, me direz-vous.

Adim. Aurois-je tort de le dire ? *Socr.*

O mon cher Adimante, n'ayez pas si

mauvaise opinion de la multitude. Quelle

que soit la façon de penser du reste des

hommes, au lieu de disputer avec eux,

tâchez de les réconcilier avec la sagesse,

en détruisant les mauvaises impressions

qu'on leur en a donné. Montrez-leur les

philosophes dont vous voulez parler :

définissez, comme nous venons de faire,

leur caractère & celui de leur profession ;

le peur qu'ils ne s'imaginent que vous

leur parlez des philosophes tels qu'ils les

conçoivent. Direz-vous que, quand

même ils les envisageroient sous leur

vrai jour, ils s'en formeront une idée

différente de la vôtre, & qu'ils répon-

ront autrement que vous souhaitez ?

Croyez-vous que des cœurs exempts de

haine & d'envie, s'emporteront contre

vous, & vous voudront du mal, tandis

que vous en userez à leur égard avec

ménagement & avec bonté ? Je prévien
 votre réponse , & je vous déclare qu'un
 caractère si dur & si intraitable , n'est
 pas celui de la multitude , mais d'un très-
 petit nombre de personnes. *Adim.* J'en
 suis persuadé. *Socr.* Hé bien ! foyez éga-
 lement persuadé que ce qui indispose
 tant de gens contre la philosophie , ce
 sont ces faux sages , toujours déchainés
 contre le peuple , qu'ils accablent d'in-
 jures , & dont les discours sont une satire
 perpétuelle du genre humain. Ils sont en
 cela un personnage tout-à-fait méfiant
 à la philosophie. *Adim.* Cela est vrai.
Socr. Car , mon cher Adimante , celui
 qui fait son unique étude de la contem-
 plation de la vérité , n'a pas du tems
 de reste pour abaisser ses regards sur la
 conduite des hommes , pour la censurer ,
 & se remplir contre eux de haine &
 d'aigreur. Son esprit est sans cesse fixé
 sur des objets qui gardent entr'eux un
 ordre constant & immuable ; qui , sans
 jamais se nuire les uns aux autres , con-
 servent toujours les mêmes arrangemens
 & les mêmes rapports. C'est à imiter &
 à exprimer en soi cet ordre invariable ,
 qu'il met toute son application. Est-il
 possible en effet qu'on admire la beauté
 d'un

d'un objet, qu'on aime à s'en entretenir, sans s'efforcer de lui ressembler? *Adim.* Cela ne peut être. *Socr.* Ainsi, le philosophe devient, autant que la foiblesse humaine le permet, un homme divin & réglé dans toutes ses actions, par le commerce qu'il a avec des objets divins, entre lesquels régne un ordre admirable. J'ai mis cette restriction, parce qu'il n'est rien ici bas où on ne trouve quelque chose à reprendre*(i)*. *Adim.* Vous avez raison.

Socrate. Si quelque motif puissant l'obligeoit à ne point borner ses soins à sa propre perfection, mais à faire passer dans le gouvernement & dans les mœurs de ses semblables, l'ordre qu'il a admiré dans l'essence des choses, croyez-vous que ce fût un mauvais maître en ce qui concerne la tempérance, la justice & les autres vertus civiles? *Adim.* Non certes. *Socr.* Mais si le peuple pouvoit sentir une fois la vérité

(i) Socrate a donc reconnu que l'homme est susceptible d'une perfection à laquelle néanmoins il n'atteindra jamais. Bien différent des stoïciens, qui prétendirent depuis que leur sage pouvoit parvenir à l'état d'impeccance, détruite jusqu'aux moindres fibres des passions; & en prévenir les mouvemens même indélébiles prétention folle, démentie par l'expérience, & qui rend la vertu impossible, à force de la vouloir rendre sublime.

de ce que nous difons touchant les philosophes, leur voudroit-il tant de mal; & refuseroit-il de nous croire, quand nous affurons, qu'une république ne fçauroit être heureuse, à moins que le plan n'en soit tracé par ces peintres excellens, sur le divin modèle qu'ils ont sans cesse devant les yeux? *Adim.* Il cessera de leur vouloir du mal, dès qu'il connoîtra la vérité. Mais de quelle maniere s'y prendront ces peintres pour tracer ce plan? *Socr.* Ils regarderont d'abord l'état, & l'ame de chaque citoyen, comme une toile qu'il faut commencer par rendre pure & nette de tout défaut. Ce qui n'est point aisé. Et vous remarquerez qu'il y a cette différence entre les législateurs philosophes & les autres, que les premiers ne voudront point toucher aux mœurs publiques ou particulieres, qu'ils ne les aient reçues pures, ou qu'elles ne soient devenues telles par leurs soins. *Adim.* Ils ont raison en cela. *Socr.* Ils travailleront ensuite sur cette toile, en jettant souvent les yeux, tantôt sur l'essence de la justice, de la beauté, de la tempérance, & des autres vertus, tantôt sur la copie qu'ils en tracent dans le cœur de l'homme; puis, par le mê-

lange & la combinaison des devoirs & des actions humaines , ils formeront d'après ce divin exemplaire , ce tableau de l'homme parfait , qu'Homère appelle une *image* , une *expression de la divinité*. *Adim.* Fort bien. *Socr.* Vous jugez bien qu'il faudra souvent effacer , puis ajouter de nouveaux traits , jusqu'à ce que les mœurs de l'homme approchent le plus qu'il est possible de cet état de perfection , qui les rend agréables aux dieux. *Adim.* Après un travail si exact , il ne peut sortir de leurs mains qu'une peinture parfaite.

Socrate. Que vous en semble maintenant ? Avons-nous suffisamment prouvé à ceux que vous représentiez tantôt marchant en ordre de bataille pour nous attaquer , que le seul qui puisse dessiner le plan d'une république , c'est ce même philosophe auquel ils trouvoient mauvais que nous donnassions les états à gouverner ? Ce qu'ils viennent d'entendre ne contribuera-t-il pas à les adoucir ? *Adim.* Beaucoup , s'ils veulent écouter la raison. *Socr.* Que pourroient-ils encore nous objecter ? Que les philosophes ne sont point amateurs de l'Etre & de la vérité ? *Adim.* Cela seroit absurde. *Socr.* Que leur naturel , tel que nous l'avons dépeint , n'ap-

proche pas de ce qu'il y a de plus excellent ? *Adim.* Non. *Socr.* Ou qu'un semblable naturel, secondé par une heureuse éducation, n'a pas plus de disposition que tout autre à acquérir la vertu & la sagesse ? Leur préféreront-ils ceux que nous avons rejetés ? *Adim.* Ils n'en feront rien. *Socr.* S'effaroucheront-ils encore, quand ils nous entendront dire qu'il n'est point de remède aux maux publics & particuliers, & que le projet d'une République, telle que nous l'avons imaginée, ne se réalisera jamais, jusqu'à ce que les philosophes ne soient maîtres absolus dans la société ? *Adim.* Peut-être s'adouciront-ils. *Socr.* Voulez-vous que nous laissions le *peut-être*, & que nous disions que nous les avons entièrement adoucis & persuadés, de sorte qu'ils conviennent au moins de leur erreur en rougissant ? *Adim.* A la bonne heure. *Socr.* Supposons-les donc pleinement convaincus de cette vérité. A présent, qui peut douter que les enfans des rois & des autres souverains ne puissent naître avec des dispositions naturelles à la philosophie ? *Adim.* Personne.

Socr. Peut-être pourroit-on dire que quand ils apporteroient en naissant les

plus belles dispositions , c'est une nécessité inévitable qu'ils se pervertissent. Nous convenons qu'il leur est difficile de se sauver de la corruption générale ; mais que , dans toute la suite des tems , il arrive que pas un seul ne se sauve , c'est ce que personne n'oseroit dire. *Adim.* Cela est vrai. *Socr.* Or , il suffit qu'il s'en sauve un seul , & qu'il trouve ses sujets disposés à lui obéir , pour exécuter ce qui passe aujourd'hui pour impossible. *Adim.* Un seul suffit. *Socr.* S'il arrive qu'un prince fasse les loix & les réglemens dont nous avons parlé ci-dessus , il n'est pas impossible que ses sujets consentent à s'y soumettre. *Adim.* Non , sans doute. *Socr.* Mais , est-ce une chose étrange & qui répugne , que ce qui nous vient à présent à la pensée , vienne un jour à la pensée de quelqu'autre ? *Adim.* Je ne le crois pas. *Socr.* Nous avons , ce me semble , assez bien démontré tantôt que notre système , une fois supposé possible , étoit très-avantageux. *Adim.* Oiii. *Socr.* Concluons donc que si notre plan de législation peut avoir lieu , il est excellent ; & que si l'exécution en est difficile , du moins elle n'est pas impossible. *Adim.* Cette conclusion est juste.

Socr. Puisqu'après bien des efforts , nous sommes enfin venus à bout de ce que nous prétendions , voyons ce qui suit , c'est-à-dire comment , & à l'aide de quelles sciences nous formerons des hommes capables de maintenir la constitution politique en son entier , & à quel âge il faudra les appliquer à chacune de ces sciences. *Adim.* Dites. *Socr.* En vain ai-je voulu user de finesse pour éviter de parler des mariages , de la procréation des enfans , & du choix des magistrats , sçachant combien cette matiere étoit délicate , & quelle seroit la difficulté de l'exécution , pourvû qu'on exécutât la chose telle qu'elle doit être. Si je n'en avois rien dit alors , je serois obligé d'y revenir à présent. Puisque j'ai traité ce qui regarde les femmes & les enfans , je vais reprendre & traiter à fond ce qui regarde l'article des magistrats. Nous avons dit , s'il vous en souvient , qu'ils devoient témoigner un grand zèle pour le bien public ; que c'étoit à nous d'éprouver ce zèle par les plaisirs , par la douleur ; de sorte que ni les travaux , ni la crainte , ni aucune autre situation critique ne leur fît perdre de vûe cette maxime ; qu'il falloit rejeter celui qui auroit succombé à ces

épreuves , choisir pour magistrat celui qui en seroit sorti aussi pur que l'or qui a passé par le feu , & le combler de distinctions & d'honneurs pendant sa vie & après sa mort *. Nous n'en avons pas dit davantage pour lors , déguisant & passant sous silence tout le reste , dans la crainte de nous engager dans l'embarras où nous sommes à présent. *Adim.* Vous dites vrai : je m'en souviens. *Socr.* Je craignois alors , mon cher ami , de dire ce que j'ai pris enfin le parti de déclarer : maintenant que le pas est franchi , disons qu'il faut faire autant de philosophes , de ceux de nos gardiens qui seront les plus vigilans. *Adim.* Disons-le hardiment.

Socr. Remarquez , je vous prie , combien le nombre en sera petit ; car il arrive rarement que les qualités , qui doivent , selon nous , entrer dans leur caractère , se trouvent rassemblées en un seul ; pour l'ordinaire , elles sont partagées entre plusieurs. *Adim.* Comment l'entendez-vous ? *Socr.* Vous n'ignorez pas que ceux qui ont de la facilité à apprendre & à retenir , & qui sont d'un esprit vif & pénétrant , n'ont pas communément cette noblesse de sentimens , cette grandeur d'ame , qui les engage à vivre d'une ma-

* Livre I
page 192.

niere sage , paisible & solide ; mais que se laissant aller où la vivacité les emporte, ils n'ont en eux rien de stable ni d'assuré.

Adim. Vous avez raison. *Socr.* Qu'au contraire les hommes d'un caractère solide , incapable de changement , sur la foi desquels on peut compter , & qui à la guerre méprisent les plus grands dangers, n'ont pas d'ordinaire beaucoup de disposition pour les sciences ; qu'ils ont l'esprit pesant , peu souple , engourdi , pour ainsi dire ; qu'ils bâillent & s'endorment , dès qu'ils veulent s'appliquer à quelque étude sérieuse. *Adim.* Cela est vrai. *Socr.*

Nous avons dit cependant que nos magistrats devoient avoir l'esprit vif & le caractère ferme ; que sans cela il ne falloit ni prendre tant de soin pour leur donner une éducation parfaite , ni les élever aux honneurs & aux premières dignités. *Adim.* Nous étions bien fondés à le dire. *Socr.* Concevez-vous à présent que de tels caractères doivent être rares ?

Adim. Sans doute.

Socr. Disons donc maintenant ce que nous avons omis tantôt , qu'outre l'épreuve des travaux , des dangers & des plaisirs , par laquelle on les fera passer , il faut les exercer dans un grand nombre

de sciences , afin de voir si leur esprit est capable de porter les plus sublimes connoissances , ou si , comme il arrive aux ames lâches dans les entreprises difficiles , la difficulté leur fera perdre cœur. *Adim.* Il est à propos de les mettre à cette épreuve ; mais quelles sont ces connoissances sublimes dont vous parlez ? *Socr.* Vous vous souvenez sans doute qu'après avoir distingué trois parties dans l'ame , cette distinction nous a servi à expliquer la nature de la justice , de la tempérance , de la force & de la prudence. *Adim.* Si je ne m'en souvenois pas , je ne mériterois pas d'entendre ce qui vous reste à dire. *Socr.* Vous rappelez-vous aussi ce que nous avons dit auparavant ? *Adim.* Quoi ? *Socr.* * Qu'on pouvoit avoir de ces vertus une connoissance plus exacte & plus entiere , mais qu'il falloit faire un trop long circuit pour y parvenir ; que nous pouvions les connoître par une voie qui nous écarteroit moins du chemin que nous avions déjà fait , & vous avez paru vous en contenter ; en conséquence, nous avons traité cette matiere un peu moins exactement , ce me semble , qu'on n'auroit pû faire ; c'est à vous de dire si vous avez été satisfaits. *Adim.* Pour moi ,

* Livre I
pag. 237.

je l'ai été ; & il m'a semblé que les autres l'étoient aussi. *Socr.* Mais , mon cher ami , dans des sujets de cette importance , toute mesure à laquelle il manque quelque chose , n'est pas suffisante ; parce que rien d'imparfait n'est la juste mesure de quoi que ce soit ; cependant il est assez ordinaire à quelques personnes de croire qu'on peut s'arrêter en-deçà du terme , & qu'il n'est pas besoin de pousser plus loin ses recherches. *Adim.* C'est un défaut commun à bien des gens : il a sa source dans la paresse de leur esprit. *Socr.* Mais aussi , s'il est quelque occasion où l'on doive s'en garder , c'est lorsqu'il s'agit de pourvoir au maintien de la société civile & des loix. *Adim.* Sans doute.

Socr. Il faut donc que celui que nous formons fasse ce grand circuit dont il est question , & qu'il s'exerce l'esprit pour le moins autant que le corps ; ou jamais il ne parviendra , comme nous le prétendons , au plus haut degré de cette science sublime , dont il lui appartient plus qu'à tout autre d'être instruit. *Adim.* Quoi donc ? Y a-t-il quelque connoissance plus sublime que celle de la justice , & des autres vertus dont nous avons parlé ?

Socr. Sans doute : j'ajoute qu'à l'égard même de ces vertus , le léger crayon que nous en avons tracé ne lui suffit pas , & qu'il ne doit pas négliger de s'en former le tableau le plus achevé. Ne seroit-il pas ridicule qu'il mît tout en œuvre pour avoir la connoissance la plus pure & la plus exacte de mille autres choses qui sont de peu de conséquence , & qu'il n'apportât pas les plus grands soins à bien connoître les plus importantes ? *Adim.* Cette réflexion est très-sensée ; mais croyez-vous qu'on vous laissera passer outre , sans vous demander quelle est cette science supérieure à toutes les autres , & quel est son objet ? *Socr.* Je ne le crois pas : demandez-le moi donc ; vous en avez cependant entendu parler plus d'une fois : mais , ou vous n'y faites pas réflexion , ou , ce qui me paroît plus vraisemblable , vous ne cherchez qu'à m'embarrasser par de nouvelles questions.

Vous m'avez souvent oïi dire que l'idée (k) du bon étoit l'objet de la plus

(k) Idée & essence sont synonymes dans le langage de Platon. Ainsi , par l'idée du bon , il n'entend pas cette image abstraite & intellectuelle que nous en formons ; mais la nature & l'essence du bon , ou du souverain bien. On verra par la suite de ce sublime morceau , qu'il

faulx des connoissances, que la justice & les autres vertus empruntoient de cette idée leur bonté & leur utilité. Vous sçavez fort bien que c'est à peu près ce que je vais dire : de plus , que nous ne la connoissons qu'imparfaitement , & que si nous ne la connoissons , il ne nous servira de rien de sçavoir tout le reste ; de même que la possession de toute autre chose nous est inutile, sans la possession du bien. Croyez-vous en effet qu'il soit avantageux de posséder quelque chose que ce soit , si elle n'est bonne , ou de connoître tout , à l'exception du beau & du bon ? *Adim.* Non , certes je ne le crois pas. *Socr.* Vous n'ignorez pas sans doute que la plûpart font consister le bien dans la volupté , & d'autres moins grossiers , dans la connoissance. *Adim.* Je le sçais. *Socr.* Vous sçavez aussi , mon cher ami , que ceux qui sont de ce dernier sentiment , sont embarrassés à expliquer ce que c'est que cette connoissance , & qu'à la fin ils sont réduits à dire que c'est la connoissance da

s'agit de Dieu , que la raison humaine ne pouvoit s'élever à une connoissance plus haute & plus pure de la divinité , enfin , que Socrate en fait le terme & le but de toutes les connoissances philosophiques.

bien. *Adim.* Oïïi; & cela est fort plaisant. *Socr.* Sans doute; c'est une chose plaisante de leur part de nous reprocher notre ignorance à l'égard du bien, & de nous en parler ensuite comme si nous le connoissions. Ils disent que c'est la connoissance du bien, comme si nous devions les entendre, lorsqu'ils auront prononcé le mot de *bien*. *Adim.* Cela est très-vrai. *Socr.* Mais ceux qui définissent l'idée du bien par celle de la volupté, sont-ils dans une moindre erreur que les autres? Ne sont-ils pas contraints d'avouer qu'il y a des voluptés mauvaises? *Adim.* Oïïi. *Socr.* Et par conséquent d'avouer que les mêmes choses sont bonnes & mauvaises? *Adim.* Oïïi.

Socr. Il est donc évident que cette matière est sujette à un grand nombre de difficultés considérables. *Adim.* J'en conviens. *Socr.* Est-il moins évident qu'au sujet du beau & de l'honnête, bien des gens s'en tiendront aux simples apparences destituées de la réalité, dans leurs opinions, dans leurs actions & leurs possessions; mais que lorsqu'il s'agit du bien, les apparences ne satisfont personne, qu'on cherche quelque chose de réel, & qu'on se met peu en peine des

opinions & des préjugés d'autrui ? *Adim.* Cela est certain. *Socr.* Or ce bien , dont toute ame poursuit la jouissance , en vûe duquel elle fait tout , qu'elle ne connoît que par conjecture , toujours dans l'incertitude , & dans l'impuissance de définir au juste ce que c'est , ou du moins de suivre dans la pratique un jugement sûr & inébranlable à cet égard , comme elle fait à l'égard des autres choses ; ce qui la prive des avantages qu'elle pourroit retirer de tout le reste : ce bien si grand & si précieux , convient-il que la plus saine partie de l'état , celle à qui nous devons tout confier , ne le connoisse pas mieux que le commun des hommes ? *Adim.* Point du tout. *Socr.* Je pense en effet que c'est peu pour un magistrat que la possession de ce qui est beau & juste , s'il ignore en quoi il est bon ; supposé qu'on puisse connoître le beau , le juste , sans connoître le bon ; car je m'imagine que sans cela il est impossible d'avoir une connoissance exacte de quelque autre chose que ce soit. *Adim.* Vous avez raison. *Socr.* Notre République sera donc bien gouvernée , si elle a pour chef un homme qui joigne la connoissance du bien à celle du beau & du juste ? *Adim.* La

chose doit être ainsi. Mais vous, Socrate, en quoi faites-vous consister le bien ? dans la science, dans la volupté, ou dans quelque autre chose ? *Socr.* Vous êtes charmant : je vois depuis long-tems que vous ne voulez pas vous en tenir à ce qu'en ont dit les autres. *Adim.* C'est qu'il ne me paroît pas raisonnable, mon cher Socrate, qu'un homme comme vous, qui a réfléchi toute sa vie sur cette matière, puisse dire quel a été le sentiment des autres, & ne puisse pas dire le sien. *Soc.* Fort bien : mais vous paroît-il plus raisonnable qu'un homme parle de ce qu'il ne sçait pas, comme s'il le sçavoit ? *Adim.* Non ; mais il peut proposer comme une conjecture ce qu'il croit probable. *Socr.* Hé quoi ! ne sentez-vous pas le ridicule de tous ces systèmes, qui ne sont fondés sur aucun principe certain ? Les meilleurs ne sont-ils pas pleins d'obscurité ? Leurs inventeurs, qui peut-être ont trouvé la vérité, mais qui ne peuvent en rendre raison, ne ressemblent-ils pas aux aveugles, qui, sans le sçavoir, suivent le droit chemin ? *Adim.* Oiii. *Socr.* Voulez-vous donc entendre de moi un système informe, obscur & mal digéré, tandis que d'autres

vous en offrent de clairs & de magnifiques ?

Au nom des Dieux, Socrate, reprit Glaucon, n'en demeurez pas là, comme si vous étiez déjà arrivé au terme : nous ferons contens, si vous nous expliquez la nature du bien, comme vous avez expliqué celle de la justice, de la tempérance, & des autres vertus. *Socr.* Je n'en demanderois pas davantage moi-même ; mais je crains bien que cela ne passe mes forces, & qu'en tâchant de vous satisfaire, je ne m'y prenne assez mal, pour m'attirer des railleries de votre part. Quoi qu'il en soit, mes chers amis, laissons pour cette fois la recherche du bien tel qu'il est en lui-même : cette recherche nous meneroit trop loin ; & j'aurois peine à vous expliquer sa nature telle que je la conçois, en suivant la route que nous avons prise. Je veux vous entretenir, si vous le trouvez bon, d'une production du bien, qui lui est tout-à-fait semblable ; sinon passons à d'autres choses. *Glauc.* Non ; parlez-nous du fils ; vous nous entretiendrez une autre fois du pere : c'est une dette que nous réclamerons en son tems. *Socr.* Je voudrois

bien pouvoir un jour m'en acquitter, & que vous fussiez vous-mêmes en état de la recevoir, au lieu du simple fruit (1) de la dette, tel que vous le recevez aujourd'hui : recevez donc ce fruit, cette production du bien ; prenez garde cependant que je ne vous trompe sans le vouloir, en vous payant en fausse monnaie. *Glauc.* Nous y prendrons garde le plus que nous pourrons ; ainsi expliquez-vous avec confiance.

Socrate. Je ne le ferai qu'après vous avoir rappelé ce que nous avons dit plus haut dans cet entretien, & en plusieurs autres rencontres, & vous en avoir fait convenir. *Glauc.* De quoi s'agit-il ? *Socr.* Qu'il y a plusieurs choses belles, plusieurs choses bonnes ; que tous les jours nous le disons & nous l'assurons de chaque chose en particulier. *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* De plus, qu'il y a un beau, un bon idéal, c'est-à-dire, que nous comprenons toutes ces beautés & ces bontés particulières, sous une idée simple & unique du beau, du bon, & ainsi du reste : que

(1) Il y a dans le Grec une équivoque agréable sur le mot *Τέκος*, qui signifie également un enfant, une production, & l'intérêt, le fruit d'une dette.

nous difons des chofes belles ou bonnes , qu'elles tombent fous les fens & ne fe voyent pas des yeux de l'efprit : des idées du beau & du bon , qu'elles font l'objet de l'entendement & non des fens.

Glauc. J'en tombe d'accord. *Socr.* Par quel fens appercevons-nous les objets vifibles ? *Glauc.* Par la vûe. *Socr.* Nous faififfons les fons par l'oïïe , & par les autres fens , toutes les autres chofes fenfibles ; n'eft-ce pas ? *Glauc.* Sans doute.

Socr. Avez-vous remarqué combien l'ouvrier de nos fens a fait plus de dépense pour l'organe de la vûe , que pour ceux des autres fens ? *Glauc.* Non. *Socr.* Hé bien ! remarquez-le donc. L'oïïe & la voix ont-elles befoin d'une troifieme chofe , l'une pour entendre , l'autre pour être entendue ; de forte que , fi cette chofe vient à manquer , l'oïïe n'entendra point , la voix ne fera point entendue ? *Glauc.*

Nullement. *Socr.* Je crois que la plûpart des autres fens , pour ne pas dire tous , n'ont aucun befoin de rien de femblable.

Pourriez-vous en nommer un feul ? *Glauc.*

Non. *Socr.* Mais à l'égard de la vûe , concevez-vous qu'elle ne peut appercevoir l'objet vifible fans le fecours d'une troifieme chofe ? *Glauc.* Que voulez-vous

dire. ? *Socr.* Je veux dire qu'encore que les yeux soient bien disposés , qu'on les applique à leur usage , & que l'objet soit coloré : cependant , s'il n'intervient une troisieme chose , destinée à produire cet effet , les yeux ne verront rien , & les couleurs seront invisibles. *Glauc.* Quelle est cette chose ? *Socr.* C'est ce que vous appelez la lumiere. *Glauc.* Vous avez raison.

33 *Socrate.* Le sens de la vûe a donc un grand avantage sur les autres , & le lien qui l'unit aux objets visibles , est d'un très-grand prix ; à moins qu'on ne dise que la lumiere est quelque chose de méprisable. *Glauc.* Il s'en faut de beaucoup qu'elle le soit. *Socr.* De tous les dieux qui sont au ciel , quel est celui dont la lumiere dispose mieux les yeux à voir , & les objets à être vûs ? *Glauc.* Selon moi , comme selon vous & tout le monde , c'est le soleil. *Socr.* Voyez si le rapport de la vûe à ce dieu , n'est pas tel que je vais dire. *Glauc.* Comment ? *Socr.* La vûe , non plus que la partie où elle se forme , & qu'on appelle l'œil , n'est pas le soleil. *Glauc.* Non. *Socr.* Mais de tous les organes de nos sens , l'œil est , je crois , celui qui ressemble davantage à

cet astre. *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* La faculté qu'il a de voir, n'est-ce pas du soleil qu'il l'emprunte, & qu'elle découle, pour ainsi dire, jusqu'à lui ? *Glauc.* Oiii. *Socr.* De même le soleil, quoiqu'il ne soit pas la vûe, n'en est-il pas le principe, & de plus, l'objet ? *Glauc.* Cela est vrai.

Socrate. Sçachez donc que, quand je parlois de la production du bien, j'avois en vûe le soleil. Le fils a une parfaite analogie avec son pere. L'un est dans le lieu visible par rapport à la vûe & aux objets qu'elle apperçoit, ce que l'autre est dans le lieu idéal, par rapport à l'intelligence & aux êtres intelligibles (*m*).

(*m*) Tout ce morceau jusqu'à la fin du Livre, est un des plus beaux & des plus importants qu'on puisse lire dans Platon. Le système des deux mondes, l'un visible, l'autre idéal, renferme la clef de toute sa métaphysique. Il est bon de l'exposer ici en peu de mots. Dieu ou l'idée du bon, a fait deux mondes, l'un sur le modèle de l'autre. Le premier contient les essences, qui sont unes chacune en son espèce, immuables, & de plus les exemplaires de tout ce qui existe dans le second. Les êtres matériels, selon Platon, ne sont pas de vrais êtres, parce qu'étant sujets à la génération & à la corruption, ils naissent, croissent, s'altèrent & périssent. Le nom d'être ne convient proprement qu'aux idées ou essences. Il y en a de deux sortes : Les unes pures, & dont le concept est sans aucun mélange d'image. Telles sont l'idée du bon, du juste, du beau, &c. Les autres mixtes, & dans le concept desquelles il entre nécessairement une image, comme l'idée ou l'essence du triangle, du cercle, &c.

Glauc. Comment ? Je vous prie de m'expliquer votre pensée. *Socr.* Vous sçavez que , lorsqu'on tourne les yeux vers des objets qui ne sont pas éclairés par le soleil , mais par les astres de la nuit , on a peine à les discerner , qu'on est presque aveugle , & que la vûe n'est pas nette. *Gl.* La chose est ainti. *Socr.* Mais que , quand on regarde des objets éclairés par le soleil , on les voit distinctement , & que la vûe est très-nette. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Comprenez que la même chose se passe à l'égard de l'ame. Quand elle fixe ses regards sur des objets éclairés par la vérité & par l'être , elles les voit clairement , les connoît , & en a ce qu'on appelle l'*intelligence*. Mais lorsqu'elle

Il y a aussi deux sortes d'êtres matériels : les corps , & les images ou les ombres de ces corps. A ces quatre espèces différentes d'objets , répondent quatre espèces de connoissances. Platon appelle *intelligence* *νόησις* , la connoissance des idées pures : *connaissance raisonnée* *διανόια* , celle des idées mixtes : *foi* *πίστις* , la connoissance des corps & de tout ce qui appartient aux corps ; enfin , *conjecture* *εἰσάκη* , la connoissance des images ou des ombres des corps. Les deux premières sortes de connoissances sont comprises sous le nom de *science* , les deux dernières sous celui d'*opinion*. Ceci sert à faire entendre ce qu'on a lû à la fin du Livre cinquième touchant la différence du philosophe , c'est-à-dire , de l'amateur de la sagesse ou de la science , & du *philodoxe* , c'est-à-dire , de l'amateur de l'opinion.

jette les yeux sur des objets enveloppés de ténébres, c'est-à-dire, sur ce qui naît & périt, sa vûe s'émouffe & s'obscurcit, elle n'a que des doutes & des opinions qui changent à toute heure : en un mot, elle paroît tout-à-fait destituée d'intelligence. *Glauc.* Cela est comme vous dites. *Socr.* Tenez donc pour certain que ce qui répand sur ce que nous connoissons, la lumière de la vérité, ce qui donne à l'ame la faculté de connoître, c'est l'idée du bien ; & qu'elle est le principe de la science & du vrai connu par l'intelligence. Quelque belles que soient la science & la vérité, vous pouvez assurer sans crainte de vous tromper, que l'idée du bien les surpasse en beauté. Et comme dans le lieu visible, on peut dire que la lumière & la vûe ont quelques traits de ressemblance avec le soleil, mais qu'il est faux de dire qu'elles sont le soleil : de même, dans le lieu intelligible, on peut regarder la science & la vérité comme des images du bien ; mais on auroit tort de prendre l'une ou l'autre pour le bien même, dont la nature est d'un prix infiniment plus relevé. *Glauc.* Sa beauté doit être au-dessus de toute expression, puisqu'étant la source de la science & de

la vérité , il est plus beau qu'elles. Vous n'avez garde par conséquent de dire que ce soit la volupté. *Socr.* A Dieu ne plaise. Mais , considérez encore plus son image de cette manière. *Glauc.* Comment ? *Socr.* Vous pensez sans doute comme moi , que le soleil ne rend pas seulement visibles les choses d'ici bas , mais qu'il leur donne encore la naissance , l'accroissement , & la nourriture , sans être lui-même rien de tout cela. *Glauc.* Comment le feroit-il ? *Socr.* Pensez aussi que les êtres intelligibles ne tiennent pas seulement du bien leur intelligibilité , mais encore leur être & leur essence ; quoique le bien lui-même ne soit point essence (*n*) , mais quelque chose bien au-delà de l'essence en dignité & en puissance.

Grand Apollon , s'écria Glaucon en riant , quelle exagération ! c'est vous , repris - je , qui en êtes cause. Pourquoi m'obligez-vous à dire ma pensée sur ce sujet ? *Glauc.* N'en demeurez pas là , je vous prie ; mais achevez la comparaison

(*n*) L'essence du bien ou du bon , c'est-à-dire Dieu , n'est point essence à la façon des autres essences ; puisque , dans le sentiment de Platon , les autres essences tiennent leur être de celle-là , qui ne doit son être qu'à la nécessité de sa nature.

du bien avec le soleil , s'il y manque encore quelque chose. *Socr.* Vraiment sans doute , il y manque encore bien des choses. *Glauc.* Encore un coup , je vous conjure de ne rien omettre. *Socr.* Je ferai tous mes efforts pour cela. Mais cela n'empêchera pas que bien des traits de ressemblance ne m'échappent malgré moi. *Glauc.* Je n'en veux point davantage. *Socr.* Imaginez - vous donc que ce sont deux rois , l'un du monde & des êtres intelligibles ; l'autre , du monde visible : je ne dis pas *du ciel* , de peur que vous ne croyiez qu'à l'occasion de ce mot , je veux faire une équivoque (o). Vous avez par conséquent deux espèces d'être , les uns visibles , les autres intelligibles. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Ainsi , supposant que je vous ai donné une ligne coupée en deux parties égales , coupez encore en deux également chaque partie , c'est-à-dire , l'espèce visible , & l'espèce

(o) C'est que le mot *ciel* peut se prendre & se prendre effectivement en deux sens dans Platon , tantôt pour le ciel physique , tantôt pour le lieu idéal ; comme lorsqu'il dit , qu'il y a au ciel un exemplaire parfait de sa république. Ce lieu idéal n'est point quelque chose d'imaginaire : c'est l'immensité même de Dieu ; & il y a apparence que Platon l'entendoit ainsi.

intelligible : & vous aurez d'une part l'évidence , de l'autre , l'obscurité. Une des sections de l'espèce visible vous donnera les images. J'entends par-là , premièrement , les ombres : ensuite , les phantômes représentés dans les eaux & sur la surface des corps dentés , polis & transparens. Vous comprenez ma pensée.

Glauc. Oiii. *Socr.* L'autre section vous donnera les objets que ces images représentent ; je veux dire , les animaux , les plantes , & tous les ouvrages de la nature & de l'art. *Glauc.* Je conçois cela. *Socr.* Seriez-vous d'avis que , considérant ces choses du côté de la vérité ou de la fausseté , on fit cette proportion : les apparences sont aux choses qu'elles représentent , ce que les objets qu'on ne connoît que par l'opinion , sont à ceux dont on peut avoir une véritable intelligence ? *Glauc.* J'y consens.

Socrate. Voyons à présent comment il faut diviser l'espèce intelligible. *Glauc.* Comment ? *Socr.* De sorte qu'une partie de cette division renferme les images intellectuelles , qui obligent l'ame , lorsqu'elle s'en sert , de procéder dans ses recherches en partant de certaines sup-

positions, non pour remonter au principe, mais pour descendre aux conclusions les plus éloignées : & que l'autre partie nous donne les idées pures, au moyen desquelles l'ame, sans le secours d'aucune image, partant d'une supposition, remonte par le raisonnement jusqu'à un principe indépendant de toute supposition. *Glauc.* Je ne comprends pas bien ce que vous venez de dire. *Socr.* Vous le comprendrez tout à l'heure : tout ceci s'éclaircira par la suite. Vous n'ignorez pas, je pense, que les géomètres & les arithméticiens supposent deux sortes de nombres, l'un pair, l'autre impair, différentes figures, trois espèces d'angles, & ainsi du reste, conformément à leur méthode : que, regardant ensuite ces suppositions comme autant de principes certains & évidens, dont ils ne daignent rendre raison ni à eux-mêmes, ni aux autres, ils partent de ces hypothèses, & par une chaîne non interrompue, descendent de proposition en proposition, jusqu'à celle qu'ils avoient dessein de démontrer. *Glauc.* Je sçais cela. *Socr.* Vous sçavez aussi qu'ils se servent pour cela de figures visibles, & qu'ils y appli-

quent leurs raisonnemens ; quoique ce ne soit point à elles qu'ils pensent , mais à d'autres figures représentées par celles-ci. Par exemple , ce n'est ni le quarré , ni sa diagonale , telle qu'elle est sur le papier , qu'ils ont en vûe ; mais le quarré , tel qu'il est en lui-même avec sa diagonale. J'en dis autant des autres figures , soit plates , soit en relief , qui font une ombre , & qui se peignent dans les eaux. Les géomètres les employent comme autant d'images qui leur servent à connoître les vraies figures , qu'on ne peut saisir que par la pensée. *Glauc.* Vous dites vrai. *Socr.* Voilà la premiere classe des espèces intelligibles. L'ame , pour parvenir à les connoître , est contrainte de se servir de suppositions , non pour aller jusqu'à un premier principe , parce qu'elle ne peut remonter au-delà des suppositions qu'elle a faites ; mais , employant les images terrestres & sensibles , qu'elle ne connoît que par l'opinion , & supposant qu'elles sont claires & évidentes pour elle , elle s'en aide dans la connoissance des vraies figures. *Glauc.* Je conçois que la méthode , dont vous parlez , est celle de la géo-

métrie & des autres sciences de cette nature.

Socrate. Concevez à présent ce que j'entends par la seconde classe d'espèces intelligibles. Ce sont celles que l'ame saisit immédiatement par la voie du raisonnement, en faisant quelques hypothèses qu'elle ne regarde pas comme des principes, mais comme de simples suppositions, qui lui servent de degrés & de points d'appui, pour s'élever jusqu'à un premier principe indépendant de toute supposition. Elle saisit ce principe, & s'attachant à toutes les conclusions qui en dépendent, elle descend de-là jusqu'à la dernière conclusion, sans s'étayer de rien de sensible, & s'appuyant toujours sur les idées pures, par lesquelles sa démonstration commence, procède & se termine. *Glauc.* Je comprends un peu; mais point encore suffisamment. Cette matière me paroît fort abstraite. Il me semble néanmoins que votre but est de prouver, que la connoissance qu'on acquiert des êtres purement intelligibles par la dialectique, est plus claire que celle qu'on acquiert par le moyen des arts, auxquels certaines suppositions servent

de principes. Il est vrai que ceux qui suivent la méthode de ces arts, sont obligés de se servir du raisonnement, & non des sens pour parvenir à connoître ce qu'ils cherchent : mais comme leurs raisonnemens portent sur des suppositions, & ne remontent point jusqu'à un principe, vous jugez qu'ils n'ont point cette intelligence pure des objets de leur étude, qu'ils auroient si leurs démonstrations étoient appuyées sur un principe. Vous appelez, ce me semble, connoissance (p) raisonnée, celle qu'on acquiert au moyen de la géométrie, & des autres arts sem-

(p) Je n'ai pu imaginer d'autre expression pour rendre ce que Platon entend par *διαία*, c'est-à-dire, une connoissance, dont la certitude porte sur la seule évidence du raisonnement, & non outre cela sur l'évidence du principe, qui sert de base au raisonnement. C'est la différence que Platon met entre la certitude géométrique, & la certitude de la dialectique, ou de la métaphysique. Toutes les démonstrations des Géomètres sont fondées sur certaines suppositions ou demandes qu'il faut leur passer : par exemple, ils demandent qu'on leur permette de considérer le point sans étendue, la ligne sans largeur, la surface sans profondeur. Mais ils ne démontrent pas que la chose puisse être ainsi : ils se mocqueroient même de quiconque leur demanderoit raison de ces suppositions. Au lieu qu'il n'est point de bon raisonnement métaphysique, qui ne remonte à un premier principe évident par lui-même, & qu'on ne peut regarder comme une supposition qu'on accorde, mais comme un axiome dont tout le monde est forcé de convenir.

blables , & vous lui donnez le milieu entre l'opinion & la pure intelligence. *Socr.* Vous avez fort bien compris ma pensée. Appliquez maintenant à ces quatre classes d'objets sensibles & intelligibles , quatre différentes affections de l'ame. Mettez au plus haut degré la pure intelligence , au second la connoissance raisonnée , au troisieme la foi (q) , au quatrieme , la conjecture : & donnez à chacune de ces manieres de connoître , plus ou moins d'évidence , selon que leurs objets participent plus ou moins à la vérité. *Glauc.* J'entends. Je suis d'accord de ce que vous dites , & je les range chacune selon l'ordre assigné.

(q) La foi est la connoissance que nous avons des choses , par le témoignage des sens ou par celui des hommes ; & quoiqu'en certains cas , cette connoissance ait un degré de certitude , aussi grand qu'aucune autre ; elle a cependant toujours quelque obscurité , parce qu'elle ne nous instruit que de l'existence des choses & non de leur essence.





LIVRE SEPTIEME.

SOCRATE. Représentez-vous à présent l'état de la nature humaine par rapport à la science & à l'ignorance, d'après le tableau allégorique que j'en vais faire. Imaginez un antre souterrain, ayant dans toute sa longueur une ouverture qui donne une libre entrée à la lumière ; & , dans cet antre , des hommes enchaînés depuis l'enfance , de sorte qu'ils ne puissent changer de place , ni tourner la tête à cause des chaînes qui leur assujettissent les jambes & le cou ; mais seulement voir les objets qu'ils ont en face. Derrière eux , à une certaine distance & une certaine hauteur , est un feu , dont la lueur éclaire la caverne , & entre ce feu & ces captifs , est un chemin escarpé. Le long de ce chemin , imaginez un mur semblable à ces cloisons que les charlatans mettent entre eux & les spectateurs , pour leur dérober le jeu & les ressorts secrets des curiosités qu'ils leur montrent. *Glauc.* Je me représente tout cela. *Socr.* Figurez-vous des hommes qui passent

le long de ce mur , portant des meubles de toute espèce , des figures d'hommes & d'animaux faites de bois ou de pierre , de maniere que tout cela paroisse au-dessus du mur. Parmi ceux qui les portent , les uns s'entretiendront ensemble , les autres passeront sans rien dire. *Glauc.* Voilà un tableau bien singulier , & des prisonniers d'une étrange sorte !

Socrate. Ils nous ressemblent de point en point. Et d'abord , croyez-vous qu'ils verront autre chose d'eux-mêmes & de ceux qui sont à leurs côtés , que les ombres qui vont se peindre vis-à-vis d'eux dans le fond de la caverne ? *Glauc.* Que pourroient-ils voir de plus , puisque depuis leur naissance , ils sont contraints de tenir toujours la tête immobile ? *Socr.* Voyent-ils aussi autre chose que les ombres des objets qui passent derrière eux ? *Glauc.* Non. *Socr.* S'ils pouvoient converser ensemble , ne conviendroient-ils pas entr'eux de donner aux ombres qu'ils voyent les noms des choses mêmes ? *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Et s'il y avoit au fond de leur prison un écho qui répétât les paroles des passans , ne s'imagineroient-ils pas que ces sons sont formés par les ombres qu'ils ont devant

les yeux ? *Glauc.* Oïii. *Socr.* Ils ne croiroient pas non plus qu'il y eût autre chose de réel , que les ombres de ces meubles de toute espèce. *Glauc.* Sans doute.

Socrate. Voyez maintenant ce qui doit naturellement leur arriver , lorsqu'on les délivrera de leurs fers & qu'on les guérira de leur ignorance. Qu'on détache un de ces captifs ; qu'on le force sur le champ de se lever , de tourner la tête , de marcher , & de regarder fixement la lueur du feu : il ne fera tout cela qu'avec des peines infinies , la lumière lui bleffera les yeux , & l'éblouissement qu'elle lui causera l'empêchera de discerner les objets dont il voyoit auparavant les ombres. Que croyez-vous qu'il répondit à celui qui lui diroit que jusqu'alors il n'a vû que des phantômes ; qu'à présent il a devant les yeux des objets plus réels & plus approchans de la vérité ? Si on lui montrait ensuite au doigt les choses à mesure qu'elles se présenteroient , & qu'on l'obligeât à force de questions à dire ce que c'est ; ne le jetteroit-on pas dans l'embarras , & ne se persuaderoit-il pas que ce qu'il voyoit auparavant étoit plus réel que ce qu'on lui montre ?

Glauc. Sans comparaison. *Socr.* Et si on le contraignoit de regarder le feu dont j'ai parlé, n'auroit-il pas mal aux yeux ? N'en détourneroit-il point ses regards pour les porter sur ces ombres qu'il fixe sans effort ? Ne jugeroit-il pas qu'elles ont quelque chose de plus net & de plus distinct, que tout ce qu'on lui fait voir ? *Glauc.* Assurément. *Socr.* De-là, si on le traînoit de force par un sentier rude & escarpé, sans le relâcher, jusqu'à ce qu'il pût voir la lumière du soleil, quel supplice pour lui d'être traîné de la sorte ! Dans quelle fureur il entreroit ! Et lorsqu'il seroit arrivé au grand jour, les yeux tout éblouis de son éclat, pourroit-il rien voir de cette foule d'objets que le commun des hommes prend pour des êtres réels ? *Glauc.* Il ne le pourroit pas d'abord ? *Socr.* Il lui faudroit du tems, sans doute, pour s'y accoutumer. Ce qu'il discerneroit plus aisément, ce seroit en premier lieu les ombres, ensuite les images des hommes, & des autres objets, peintes dans les eaux ; enfin, les objets mêmes. De-là, il porteroit ses regards vers le ciel, dont il soutiendrait plus facilement la vue de nuit à la lueur de la lune & des étoiles, qu'en plein

jour à la lumière du soleil. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* A la fin , il seroit en état non-seulement de voir l'image du soleil , soit dans les eaux , soit quelque autre part hors de sa place ; mais de le fixer , de le contempler en lui-même dans son véritable lieu. *Glauc.* Oiii. *Socr.* Raisonnant après cela sur la nature de cet astre , il comprendroit que c'est lui qui règle les saisons & le cours des années , qui gouverne tout dans le monde visible , & qui est en quelque sorte la cause de tout ce que nous voyons. *Glauc.* Il est évident qu'il en viendrait par degrés jusqu'à faire ces réflexions.

Socrate. S'il venoit alors à se rappeler sa première demeure , l'idée qu'on y a de la sagesse , & ses compagnons d'esclavage , ne se féliciteroit-il pas de son changement , & n'auroit-il pas compassion de leur malheur ? *Glauc.* Assurément. *Socr.* Croyez-vous qu'il fût encore jaloux des honneurs , des louanges & des récompenses qu'on y donnoit à celui qui faisoit le plus promptement les ombres à leur passage , qui se rappelloit le plus sûrement celles qui alloient devant , après ou ensemble , & qui sur ce qu'il voyoit étoit le plus habile à conjecturer

ce qui devoit fuivre : ou qu'il portât envie à la condition de ceux qui dans cette prison étoient les plus puissans & les plus honorés ? Ne préféreroit-il pas , comme Achille chez Homere , de passer sa vie au service d'un pauvre laboureur , & de tout souffrir , plutôt que de reprendre son premier état & sa premiere façon de penser ? *Glauc.* Je ne doute pas qu'il ne fût disposé à souffrir tout , plutôt que de vivre de la sorte. *Socr.* Faites encore attention à ceci. S'il retournoit de nouveau dans sa prison pour y reprendre son ancienne place ; dans ce passage subit du grand jour à l'obscurité , ne se trouveroit-il pas comme plongé dans les plus épaisses ténébres ? *Glauc.* Oïïi vraiment. *Socr.* Et si , tandis qu'il ne distingue encore rien , que ses yeux ne sont pas bien remis , ce qui ne pourroit arriver qu'après un assez long-tems , il lui falloit entrer en dispute avec les autres prisonniers sur la nature de ces ombres ; n'appreteroit-il point à rire aux autres , qui diroient de lui qu'en passant à la région supérieure , il a perdu la vûe ; ajoûtant que ce seroit une folie à eux de vouloir sortir du lieu où ils sont , & que si quelqu'un s'avisoit de vouloir les en

tirer & les conduire en haut, il faudroit s'en faïr & le faire mourir ? *Glauc.* Ils ne manqueroient pas de le tuer.

Socrate. Maintenant, mon cher Glaucon, appliquez cette image toute entiere à ce qui a été dit ci-dessus. L'autre fouterrain, c'est ce monde visible : le feu qui l'éclaire, c'est la lumiere du soleil : ce passage à une région supérieure & à la contemplation des objets qui y sont, c'est l'élévation de l'ame jusqu'à l'espace intelligible. Voilà du moins quelle est ma pensée, puisque vous voulez la sçavoir. Dieu sçait si elle est vraie. Quant à moi, la chose me paroît telle que je vais dire. Dans le lieu le plus élevé du monde intellectuel, est l'idée du bien qu'on n'apperçoit qu'avec beaucoup de peine & d'effort ; mais qu'on ne peut connoître, sans conclure qu'elle est la cause premiere de tout ce qu'il y a de beau & de bon dans l'univers ; que dans ce monde visible, elle produit la lumiere & l'astre qui y préside ; que dans le monde idéal, elle-même engendre la vérité & l'intelligence ; qu'il faut par conséquent la connoître, si on veut se conduire sagement dans l'administration des affaires, tant publi-

ques que particulieres. *Glauc.* Je suis de votre avis autant que je puis comprendre votre pensée. *Socr.* Soyez encore de mon avis touchant ce que j'ajoute ; qu'il n'y a pas lieu de s'étonner que ceux qui sont parvenus à cette sublime contemplation , dédaignent de prendre part aux affaires humaines , & que leurs ames aspirent sans cesse à fixer leur demeure dans ce lieu élevé. La chose doit être ainsi , si elle est conforme à la peinture allégorique que j'en ai tracée. *Glauc.* Cela doit être.

Socrate. Est-il surprenant encore qu'un homme passant de cette contemplation divine à celle des misérables objets qui nous occupent , soit déconcerté , qu'il paroisse digne de risée , tandis qu'il est encore comme enseveli dans une nuit profonde , & qu'avant qu'il ait pu se familiariser avec les ténèbres qui l'environnent , on le contraint de disputer au barreau ou ailleurs sur des ombres & des phantômes de justice , & d'expliquer la maniere dont il les conçoit devant des personnes qui n'ont jamais vu la justice même ? *Glauc.* Je ne vois en cela rien de surprenant. *Socr.* Un homme sensé feroit réflexion que la vûe peut être troublée

en deux manieres, & par deux causes opposées, par le passage de la lumiere à l'obscurité, ou par celui de l'obscurité à la lumiere : & appliquant aux yeux de l'ame ce qui arrive aux yeux du corps, lorsqu'il la verroit troublée & embarrassée à discerner certains objets ; au lieu de rire sans raison de son embarras, il examineroit s'il lui vient de ce qu'elle passe d'un état plus lumineux aux ténèbres de l'ignorance, ou si passant de l'ignorance à une lumiere plus pure, elle est éblouie de son trop grand éclat. Dans ce second cas, il la féliciteroit de son heureux changement ; dans le premier, il plaindroit son sort ; & s'il vouloit rire à ses dépens, ses railleries seroient moins ridicules, que si elles tomboient sur l'ame qui vient du lieu élevé, où habite la vraie lumiere. *Glauc.* Ce que vous dites est très-raisonnable.

Socrate. Mais si tout ceci est vrai, il ne faut pas croire que la science s'apprenne de la maniere dont certaines gens promettent de l'enseigner. Ils se vantent de pouvoir la faire entrer dans une ame où elle n'est point, à peu près comme on rendroit la vûe à des yeux éteints. *Glauc.* Ils le disent hautement. *Socr.* Mais le

discours présent nous fait voir , que chacun a dans son ame la faculté d'apprendre avec un organe destiné à cela : que tout le secret consiste à tourner cet organe avec l'ame toute entiere , de la vûe de ce qui naît vers la contemplation de ce qui est , jusqu'à ce qu'il puisse fixer ses regards sur le plus lumineux des êtres , c'est-à-dire , selon nous , sur le bien ; de même que, si l'œil n'avoit pas de mouvement particulier , il faudroit de nécessité que tout le corps tournât avec lui dans le passage des ténèbres à la lumiere ; n'est-ce pas ? *Glauc.* Oiii. *Socr.* Dans cette évolution qu'on fait faire à l'ame , tout l'art consiste donc à la tourner de la maniere la plus aisée & la plus utile pour elle. Il ne s'agit pas de lui donner la faculté de voir ; elle l'a déjà : mais son organe est mal tourné , il ne regarde point où il faudroit ; c'est ce qu'il faut corriger. *Glauc.* Il paroît qu'il n'y a pas d'autre secret.

Socr. Il en est à peu près de la plupart des qualités de l'ame comme de celles du corps. Quand on ne les a pas reçues de la nature , on les acquiert par l'éducation & la culture ; mais à l'égard de la faculté de penser , comme elle est

d'une nature plus excellente, & en quelque sorte plus divine, jamais elle ne perd sa vertu; elle devient seulement utile ou inutile, avantageuse ou nuisible, selon les objets vers lesquels on la tourne. N'avez-vous point encore remarqué jusqu'où va la sagacité de ces hommes à qui on donne le nom d'habiles scélérats? Avec quelle pénétration leur petite ame discerne tout ce qui fait l'objet de son attention? Sa vue n'est ni foible ni éteinte; mais ils la contraignent de servir d'instrument à leur malice, de sorte qu'ils sont d'autant plus mal-faisans, qu'ils sont plus subtils & plus clairvoyans. *Glauc.* Cette remarque est juste. *Socr.* Si dès l'enfance on avoit coupé ces penchans criminels, qui, comme autant de poids, entraînent leur ame vers les plaisirs sensuels & grossiers, la forçant de regarder toujours en bas; & qu'après l'avoir dégagée de ces poids, on eût tourné son œil vers des objets plus solides & plus réels, elle les auroit vus & pénétrés avec la même subtilité. *Glauc.* Il y a apparence. *Socr.* N'est-ce pas une conséquence vraisemblable, ou plutôt nécessaire, de tout ce que nous avons dit, que ni ceux qui n'ont reçu aucune éducation, & qui

n'ont aucune connoissance de la vérité ; ne sont propres au gouvernement des états , ni ceux qu'on a laissé passer toute leur vie dans l'étude & la méditation ; les uns , parce qu'ils n'ont dans toute leur conduite aucun but fixe , auquel ils doivent rapporter tout ce qu'ils font en qualité de personnes publiques ou privées ; les autres , parce qu'ils ne consentiront jamais à se charger d'un pareil fardeau , s'imaginant être transportés dès leur vivant dans les isles fortunées ? *Glauc.* Vous avez raison.

Socr. C'est donc à nous , qui fondons une république , d'obliger les naturels excellens de s'appliquer à la plus sublime de toutes les sciences , de contempler le bien en lui-même , & de s'élever jusqu'à lui par ce chemin escarpé dont nous avons parlé ; mais après qu'ils y seront parvenus , & qu'ils l'aient contemplé pendant un certain tems , gardons-nous de leur permettre ce qu'on leur permet aujourd'hui. *Glauc.* Quoi ? *Socr.* D'y fixer leur demeure , de refuser de descendre de nouveau vers ces malheureux captifs , & de prendre part à leurs travaux , à leurs honneurs même , quel que soit le cas qu'on doive en faire. *Glauc.* Et pour-

quoï leur faire tort ? Pourquoi les condamner à une vie misérable , tandis qu'ils peuvent jouir d'une condition plus heureuse ? *Socr.* Vous oubliez encore une fois , mon cher ami , que le législateur ne doit point se proposer pour but la félicité d'un certain ordre de citoyens , à l'exclusion des autres , mais la félicité publique ; que dans cette vûe il doit unir tous les citoyens d'intérêts , les engageant par les voies de persuasion & d'autorité à se faire part les uns aux autres des avantages qu'ils sont en état de rendre au public ; qu'en formant avec soin des hommes utiles à la société , il ne prétend pas leur laisser la liberté de faire de leurs talens tel usage qu'il leur plaira , mais se servir d'eux pour assurer le lien de la société. *Glauc.* Vous dites vrai : je l'avois oublié.

Socr. Au reste , observez , mon cher Glaucon , que nous ne ferons aucun tort aux philosophes qui se seront formés sous nos auspices , & que nous aurons de bonnes raisons à leur alléguer , pour les obliger à se charger de la garde & de la conduite des autres. Dans toute autre République , leur dirons-nous , les philosophes peuvent sans injustice se souf-

traire à l'embarras des affaires ; parce qu'ils ne sont redevables qu'à eux-mêmes de leur sagesse , & que le gouvernement ne contribue en rien à les former. Or , il est juste que ce qui ne doit qu'à soi sa naissance & son accroissement , ne soit tenu à aucune reconnoissance envers quiconque ce soit. Pour vous , nous vous avons formés & élevés avec un soin particulier , pour être dans notre République comme dans celle des abeilles , nos chefs & nos rois : dans ce dessein , nous vous avons donné une éducation plus parfaite , qui vous rendit plus capables qu'aucun autre d'allier l'étude de la sagesse au maniement des affaires. Descendez donc tour à tour dans la demeure de vos concitoyens ; accoutumez vos yeux aux ténèbres qui y régneront ; lorsque vous vous ferez familiarisés avec elles , vous jugerez infiniment mieux que les autres de la nature des choses qu'on y voit ; vous discernerez mieux qu'eux les phantômes du beau , du juste & du bon , parce que vous avez vû ailleurs l'essence du beau , du juste & du bon. Ainsi , pour votre bonheur , autant que pour le bonheur public , notre état sera gouverné en réalité , & non en songe , comme le sont la

plûpart des autres états , par des hommes qui se battent pour des ombres vaines , & qui se disputent avec acharnement l'autorité , qu'ils regardent comme un grand bien : mais la vérité est que dans toute société , où ceux qui doivent commander , ne font paroître aucun empressement pour leur élévation , c'est une nécessité qu'elle soit bien gouvernée , & que la concorde y règne ; au lieu que , par-tout où on brigue le commandement , le contraire ne peut manquer d'arriver. *Glauc.* Cela est vrai.

Socr. Nos élèves résisteront-ils à la force de ces raisons ? Refuseront-ils de porter tour à tour le poids du gouvernement , pour passer ensuite ensemble la plus grande partie de leur vie dans une région plus pure ? *Glauc.* Il est impossible qu'ils le refusent ; car ils sont justes , & nos demandes le sont aussi : mais chacun d'eux , au contraire de ce qui se pratique ailleurs , se chargera du commandement , comme d'un joug pesant & indispensable. *Socr.* Telle est , mon cher ami , la nature des choses. Si vous pouvez trouver , pour ceux qui doivent commander , une condition qu'ils préfèrent à celle-là , vous pourrez aussi trouver une

République bien gouvernée : dans cette République seule commanderont ceux qui sont vraiment riches , non en or , mais en sagesse & en vertu , les seules richesses des vrais heureux ; mais partout où des hommes pauvres , & qui n'ont en eux-mêmes nul fonds , nulle ressource pour vivre heureux , aspireront au commandement , croyant rencontrer là le bonheur dont ils sont affamés , l'administration sera toujours mauvaise. On s'y contestera , on s'y arrachera des mains l'autorité ; & cette guerre domestique & intestine perdra enfin l'état avec ses chefs.

Glauc. Rien de plus vrai. *Socr.* Or connoissez-vous une autre condition qui inspire du mépris pour les dignités & les charges publiques , que celle du vrai philosophe ? *Glauc.* Je n'en connois point d'autre. *Socr.* De plus , il faut confier l'autorité à ceux qui ne sont pas jaloux de la posséder ; autrement , la rivalité fera naître des disputes entr'eux. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Qui forcerez-vous donc d'accepter le commandement , si ce n'est ceux qui , mieux instruits que personne dans la science de gouverner , ont une autre vie & d'autres honneurs qu'ils préfèrent à ceux que la vie civile leur

offre ? *Glauc.* Je ne m'adresserai point à d'autres.

Socr. Voulez-vous à présent examiner ensemble de quelle maniere nous formerons des hommes de ce caractère , & comment nous les ferons passer des ténèbres à la lumière , comme on dit que quelques-uns ont passé des enfers au séjour des Dieux ? *Glauc.* Faut-il demander si je le veux ? *Socr.* Il ne s'agit point ici d'un de ces jeux d'enfant (a) où on jette une tuile pour sçavoir de quel côté elle tournera , mais d'un mouvement par lequel l'ame , quittant ce jour ténébreux qui l'environne , s'élève jusqu'à l'être par la vraie route qui y conduit ; c'est cette route que nous appellons la véritable philosophie. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Ainsi il est à propos de voir quelles sont les sciences propres à produire cet effet. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Hé bien , mon

(a) Voici ce que c'est que ce jeu appelé en Grec *ostracinda*. Les enfans traçoient sur la terre une ligne , & se rangeoient en deux bandes , les uns en deçà , les autres au-delà de cette ligne. Ensuite un d'entr'eux jettoit en l'air une tuile , dont un côté étoit blanc , l'autre noir , en disant *jour* ou *nuit*. La partie qui avoit deviné poursuivoit l'autre , & se divertissoit aux dépens de celui qui se laissoit prendre. Voyez *Pollux* , Livre IX. chap. 7.

cher Glaucon , quelle est la science qui élève l'ame de ce qui naît vers ce qui est ? Je fais en même tems réflexion à une autre chose. N'avons-nous pas dit qu'il falloit que nos philosophes s'exercassent dans la jeunesse au métier des armes ? *Glauc.* Oïii. *Socr.* Il faut donc que la science que nous cherchons , outre ce premier & principal avantage , en ait encore un autre. *Glauc.* Lequel ? *Socr.* Celui de n'être point inutile à des gens de guerre. *Glauc.* Sans doute ; il le faut , si cela est possible. *Socr.* Nous les élevions ci-dessus dans la musique & dans la gymnastique : n'est-ce pas ? *Glauc.* Oïii. *Socr.* Mais la gymnastique a pour objet ce qui est sujet à la génération & à la corruption , son but étant d'examiner ce qui peut augmenter ou diminuer les forces du corps. *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* Elle n'est donc pas la science que nous cherchons. *Glauc.* Non.

Socr. Seroit-ce la musique telle que nous l'avons expliquée plus haut ? *Glauc.* Mais , s'il vous en souvient , elle répondoit à la gymnastique , quoique dans un genre opposé ; elle se proposoit de donner des mœurs à nos guerriers , de régler les accords de leur ame par l'harmonie ,
de

de modérer ses mouvemens par le nombre, & non d'augmenter ses connoissances. Les discours, soit vrais, soit fabuleux, tendoient à la même fin; mais je n'ai point vû qu'elle renfermât aucune des sciences que vous cherchez, je veux dire de celles qui sont propres à élever l'ame à la connoissance du bien. *Socr.* Vous me rappelez exactement ce que nous avons dit : la musique en effet ne contenoit rien de semblable. Mais, mon cher Glaucon, quelle est donc cette science? Ce ne sont point les arts mécaniques; ils sont trop bas & trop vils pour cela. *Glauc.* Sans contredit : cependant, la musique, la gymnastique & les arts mis à part, quelle autre science peut-il rester encore? *Socr.* Si nous n'en trouvons point hors de-là, prenons quelque-une de ces sciences universelles. *Glauc.* Quoi, par exemple? *Socr.* Celle qui est si commune, dont tous les arts & toutes les autres sciences font usage, & qu'il est nécessaire d'apprendre des premières. *Glauc.* Quelle est-elle? *Socr.* Celle qui apprend à connoître ce que c'est qu'un, deux, trois, & que j'appelle en général la science des nombres & du calcul : n'est-il pas vrai qu'aucun art, aucune

science ne peut s'en passer ? *Glauc.* J'en conviens. *Socr.* Ni l'art militaire par conséquent. *Glauc.* Elle lui est absolument nécessaire.

Socr. En vérité , Palamede dans les tragédies nous représente quelquefois Agamemnon comme un plaisant général. N'avez-vous pas observé qu'il se vante d'avoir inventé les nombres , d'avoir donné le plan du camp devant Troye , & d'avoir fait le dénombrement des vaisseaux & de tout le reste , comme s'il eût été impossible avant lui de compter tout cela , & qu'Agamemnon ne sçût pas même combien il avoit de pieds , puisqu'à l'en croire , il ne sçavoit pas compter ? quelle idée voulez-vous qu'on ait d'un pareil général ? *Glauc.* Une idée très-désavantageuse , si la chose étoit vraie. *Socr.* Est-il , à votre avis , une science plus nécessaire au guerrier , que celle des nombres & du calcul ? *Glauc.* Elle lui est indispensable , s'il veut entendre quelque chose à l'ordonnance d'une armée , ou plutôt s'il veut être homme. *Socr.* Vous vient-il à l'esprit la même pensée qu'à moi au sujet de cette science ? *Glauc.* Quelle pensée ? *Socr.* Il me semble qu'elle a l'avantage que nous nous proposons , celui d'élever

l'ame à la simple intelligence , & de l'ame-
ner à la contemplation de ce qui est ;
mais que personne ne sçait s'en servir
comme il faut. *Glauc.* Comment l'en-
tendez-vous ?

Socr. Je vais tâcher de vous expliquer
ce que je pense. Examinez avec moi la
maniere dont je distingue les choses que
je crois propres à élever l'ame , de celles
qui ne le sont pas. Accordez ou niez , se-
lon que vous le jugerez à propos ; nous
verrons mieux par-là , si la chose est telle
que je l'imagine. *Glauc.* Dites. *Socr.*
Voyez s'il n'est pas vrai que parmi les
choses sensibles , les unes n'invitent nulle-
ment l'entendement à y porter son atten-
tion , parce que les sens en sont juges
compétens ; tandis que les autres l'obli-
gent à réfléchir , à cause du jugement
confus qu'en portent les sens. *Glauc.*
Vous parlez sans doute des objets apper-
çûs dans le lointain , ou qui ne sont que
dessinés. *Socr.* Vous n'avez pas bien com-
pris ce que je veux dire. *Glauc.* De
quoi voulez-vous donc parler ? *Socr.* Par
les objets qui n'invitent pas l'ame à la
réflexion , j'entends ceux qui n'excitent
point en même tems deux sensations con-
traires ; & j'appelle objets qui l'invitent

à réfléchir , ceux qui font naître deux sensations opposées, lorsque le rapport des sens ne dit pas plutôt que c'est telle chose , que telle autre chose opposée , soit que l'objet frappe les sens de près ou de loin ; & pour vous faire mieux comprendre ma pensée , voilà trois doigts ; le petit , le suivant , & celui du milieu. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Concevez que je les suppose vûs de près , & faites avec moi cette observation à leur égard. *Glauc.* Quelle observation ? *Socr.* Chacun d'eux nous paroît également un doigt ; peu importe à cet égard qu'on le voye au milieu , ou à l'extrémité , blanc ou noir , gros ou menu , & ainsi du reste. Rien de tout cela n'oblige l'ame à demander à l'entendement ce que c'est qu'un doigt ; car jamais la vûe n'a témoigné en même tems qu'un doigt fût autre chose qu'un doigt. *Glauc.* Non , sans doute. *Socr.* J'ai donc raison de dire qu'en ce cas rien n'excite ni ne réveille l'entendement. *Glauc.* Oiii.

Socrate. Mais quoi ! la vûe juge-t-elle comme il faut de la grandeur ou de la petitesse de ces doigts ? Lui est-il indifférent , pour en bien juger , que l'un d'eux soit au milieu ou à l'extrémité ? J'en dis autant de la grosseur & de la finesse , de

la mollesse & de la dureté à l'égard du toucher : en général , le rapport des sens sur tous ces points est-il bien exact ? N'est-ce pas là plutôt ce que fait chacun d'eux ? D'abord , le sens destiné à juger de ce qui est dur , prononce aussi sur ce qui est mou , & rapporte à l'ame que le corps qui l'affecte est en même tems dur & mou. *Glauc.* Cela est ainsi. *Socr.* N'est-il pas nécessaire alors que l'ame soit embarrassée à l'occasion de ce rapport du sens , qui lui dit que la même chose est dure & molle ? La sensation de la pesanteur & de la légèreté n'oblige-t-elle point aussi l'ame à des recherches sur la nature de la pesanteur & de la légèreté , lorsque les sens lui rapportent que le corps pesant est léger , & le corps léger , pesant ? *Glauc.* De pareils rapports doivent sembler bien étranges à l'ame , & demandent un sérieux examen de sa part. *Socr.* Ce n'est donc pas sans raison que l'ame , appelant alors à son secours l'entendement & la réflexion , tâche d'examiner si chacun de ces rapports roule sur une seule chose ou sur deux. *Glauc.* Non sans doute. *Socr.* Et si elle juge que ce sont deux choses , chacune d'elles lui paroîtra une , & distinguée de l'autre.

Glauc. Oïii. *Socr.* Si donc chacune d'elles lui paroît une , & l'une & l'autre deux , elle les concevra toutes deux à part ; car si elle les concevoit comme n'étant pas séparées , ce ne feroit plus le concept de deux choses , mais d'une seule. *Glauc.* Fort bien.

Socr. La vûe , disons-nous , apperçoit la grandeur & la petitesse , non comme deux choses séparées , mais comme étant confondues ensemble : n'est - ce pas ?

Glauc. Oïii. *Socr.* Et pour développer cette sensation confuse , l'entendement faisant le contraire de la vûe , est contraint de considérer la grandeur & la petitesse , non plus confondues , mais distinguées (b) l'une de l'autre. *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* Ainsi , voilà ce qui nous fait naître la pensée de nous deman-

(b) Comme il n'y a point de grandeur ni de petitesse absolue , le même corps paroît en même tems grand à l'égard de tel corps , & petit à l'égard de tel autre. Cependant la vûe ne représente pas séparément la grandeur & la petitesse de ce corps : mais elle représente une quantité déterminée , qui change de dénomination , & s'appelle grande ou petite par comparaison avec d'autres quantités déterminées. C'est la même chose touchant la pesanteur & la légèreté , la mollesse & la dureté , ces qualités n'étant que relatives. Or , ce rapport confus des sens conduit naturellement l'ame à rechercher la nature de la grandeur , de la petitesse , &c.

der à nous - mêmes ce que c'est que grandeur & petitesse. *Glauc.* Oiii. *Socr.* C'est aussi pour cela que dans chaque objet sensible, nous avons distingué quelque chose de visible, & quelque chose d'intelligible. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Voilà ce que je voulois vous faire entendre, lorsque je disois que parmi les objets sensibles, les uns excitoient l'ame à la réflexion, désignant par là ceux qui produisent à la fois deux sensations contraires; les autres ne l'invitoient point à réfléchir, parce qu'ils ne faisoient naître qu'une sensation. *Glauc.* Je comprends à présent, & je pense comme vous.

Socrate. En laquelle de ces deux classes rangez-vous le nombre & l'unité? *Glauc.* Je n'en sçais rien. *Socr.* Jugez-en par ce que nous venons de dire. Si nous connoissons suffisamment l'unité par la vûe ou par quelque autre sens, elle ne mene pas à la contemplation de l'essence, comme nous disions tout à l'heure du doigt. Mais, si la vûe nous offre toujours dans l'unité quelque contradiction, de sorte qu'elle ne nous paroît pas plutôt une unité, qu'un assemblage d'unités; il est alors besoin d'un juge qui décide; l'ame embarrassée, & réveillant en elle

l'entendement , est contrainte de faire des recherches , & de se demander à elle-même ce que c'est que l'unité. Dans ce cas , la connoissance de l'unité est une de celles qui élèvent l'ame , & la tournent du côté de la contemplation de l'être. *Glauc.* Mais la vûe de l'unité cause en nous l'effet dont vous parlez. Car nous voyons en même - tems la même chose comme une , & comme infinie en nombre (c). *Socr.* Ce qui arrive à l'unité , ne doit-il pas aussi arriver à tout nombre quel qu'il soit ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Or , l'arithmétique & la science du calcul ont pour objet les nombres. *Glauc.* Oïï. *Socr.* Elles conduisent par conséquent l'une &

(c) Il est certain que dans les objets tels qu'ils se présentent à nos sens ; (car je ne prétends pas examiner ici si la matiere est composée ou non de monades proprement dites ;) il est dis-je certain que dans le monde visible , il n'y a rien qui soit vraiment un ; parce que ce qui est un est indivisible , simple , sans aucune composition. On dit bien un homme , un animal , un arbre ; mais ces unités sont des tous composés , l'homme , de deux substances ; le corps , de parties. La vûe nous présente donc à la fois le même objet comme un , en tant qu'il fait un tout ; & comme multiple , en tant que ce tout résulte d'un assemblage de parties. Voilà pourquoi l'unité en général est divisible ou indivisible , selon la nature des choses auxquelles on l'applique. On divise un pied , une heure en moitiés , en tiers , en quarts , &c. mais on ne divise pas de même une pensée , une ame , un être spirituel quelconque.

l'autre à la connoissance de la vérité.

Glauc. Parfaitement bien.

Socr. Voilà donc déjà une des sciences que nous cherchons. Elle est nécessaire au guerrier pour bien disposer une armée ; au philosophe , pour sortir de l'existence des choses , & passer jusqu'à leur essence ; sans quoi , il ne parviendra jamais à bien raisonner. *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* Mais celui à qui nous confions la garde de notre république , est tout à la fois guerrier & philosophe. Oiii. *Socr.* Faisons donc une loi à ceux qui sont destinés chez nous à remplir les premières places , de s'appliquer à la science du calcul , de l'étudier , non pas superficiellement , mais jusqu'à ce que par la plus pure lumière de l'esprit ils en soient venus à connoître la nature & les propriétés des nombres : ni pour la faire servir comme les marchands & les commerçans aux ventes & aux achats ; mais pour l'appliquer aux usages de la guerre , & pour faciliter à l'ame le passage de la génération à la vérité & à l'essence. *Glauc.* Vous dites très-bien.

Socrate. Je ne puis m'empêcher d'admirer combien cette science du calcul est belle en soi ; combien elle est utile au dessein que nous nous proposons ; lors-

qu'on l'étudie pour elle-même, & non pour la dégrader en l'appliquant au négoce. *Glauc.* Qu'admirez-vous donc si fort en elle ? *Socr.* La vertu qu'elle a d'élever l'ame, ainsi que nous venons de dire, en l'obligeant à raisonner sur les nombres tels qu'ils sont en eux-mêmes, de sorte qu'elle ne puisse souffrir qu'on lui donne pour de vrais nombres, des quantités visibles ou palpables. Vous sçavez sans doute ce que font ceux qui sont versés dans cette science. Si vous essayez en leur présence de diviser l'unité par la pensée, ils se moquent de vous, & ne vous écoutent pas : mais, si vous la divisez, ils la multiplient, craignant toujours que l'unité ne paroisse point ce qu'elle est, c'est-à-dire, une ; mais un assemblage de parties (*d*). *Glauc.* Vous

(*d*) Ce qu'on appelle *fraction* en arithmétique n'est point partie de l'unité métaphysique, qui est simple & indivisible, mais de l'unité physique, qui est divisible à l'infini. Ainsi, il n'est pas surprenant que les Arithméticiens se moquent de ceux qui veulent diviser l'unité métaphysique, ni qu'ils lui rendent par la multiplication ce qu'on lui veut ôter par la division. En effet, l'unité, soit qu'on la divise ou qu'on la multiplie par elle-même, demeure toujours unité. Elle n'est point diminuée par la division, ni augmentée par la multiplication. Lors donc qu'on la considère comme fractionnaire, elle n'est plus unité proprement dite. Par exemple, le pied considéré en tant qu'il contient douze pouces, n'est point une unité ;

avez raison. *Socr.* Et si on leur demandoit : de quels nombres parlez-vous ? Où sont ces unités telles que vous les supposez , parfaitement égales entr'elles , sans qu'il y ait la moindre différence , & qui ne sont point composées de parties ? Mon cher Glaucon , que croyez-vous qu'ils répondissent ? *Glauc.* Je crois qu'ils répondroient qu'ils parlent de ces nombres qui ne tombent pas sous les

mais un nombre composé de douze unités représentées chacune par le pouce , qui est la douzième partie du pied. Il en est ainsi du pouce à l'égard de la ligne , & de la ligne à l'égard du point. Cette distinction de l'unité physique & de l'unité métaphysique , sert à résoudre un problème d'arithmétique , dont peu de gens ont trouvé la vraie solution. Voici le problème : Un écu multiplié par un écu donne un écu : trois livres multipliées par trois livres , donnent neuf livres : soixante sols multipliés par soixante sols , donnent cent quatre-vingt livres. Comment se peut-il faire que ces trois produits soient si inégaux , leurs racines étant les mêmes ? Le voici. Dans le premier cas , l'écu est considéré comme unité , qui multipliée par elle-même , donne l'unité , c'est-à-dire un écu. Dans le second cas , ce n'est plus l'écu qui est l'unité ; c'est la livre. Or , trois unités multipliées par trois unités , donnent neuf unités , c'est-à-dire neuf livres. Dans le troisième , le sol devient l'unité. Or , soixante unités multipliées par soixante unités , donnent trois mille six cents unités , c'est-à-dire trois mille six cents sols ou cent quatre-vingt livres ; d'où l'on voit que les résultats doivent changer dans les opérations arithmétiques , lorsque l'unité y change de nature. On voit encore qu'on a eù tort de supposer plus haut que les racines de ces produits inégaux fussent les mêmes. Elles le sont , il est vrai , prises en soi & quant à la valeur intrinsèque ; mais elles ne le sont pas relativement au calcul.

sens , & qu'on ne peut saisir autrement que par la pensée. *Socr.* Ainsi , vous voyez , mon cher ami , que nous ne pouvons absolument nous passer de cette science , puisque nous jugeons qu'elle oblige l'ame à se servir de l'entendement pour connoître la vérité. *Glauc.* Il est certain qu'elle est merveilleusement propre à produire cet effet. *Socr.* Avez-vous aussi observé que ceux qui ont l'esprit de combinaison , ont beaucoup d'ouverture pour la plûpart des sciences ; & que même les esprits pesans , lorsqu'ils se sont exercés & rompus au calcul , en retirent au moins cet avantage , d'acquérir plus de facilité & de pénétration pour tout le reste ? *Glauc.* La chose est ainsi. *Socr.* Au reste , il vous seroit difficile de trouver beaucoup de sciences qui coûtent plus à apprendre & à approfondir que celle - ci. *Glauc.* Je le crois. *Socr.* Ainsi , par toutes ces raisons , nous ne devons pas la négliger. Mais il y faut appliquer de bonne heure ceux qui seront nés avec un excellent naturel. *Glauc.* J'y consens.

Socrate. Mettons - la donc à part , & voyons si la science , qui tient à celle-ci , nous convient ou non. *Glauc.* Quelle

est-elle ? Ne feroit-ce point la géométrie ?
Socr. Elle - même. *Glauc.* Il est évident qu'elle nous convient , du moins en tant qu'elle a rapport aux opérations de la guerre. Car toutes choses égales, un géomètre s'entendra mieux qu'un autre à asséoir un camp , à prendre des places , à resserrer ou à étendre une armée , & à lui faire faire toutes les évolutions qui sont d'usage dans une action , ou dans une marche. *Socr.* A vous dire le vrai , il n'est pas besoin pour cela de beaucoup de géométrie & de calcul. Il faut voir si la plus grande & la plus profonde partie de cette science tend à rendre plus facile à l'esprit la contemplation de l'idée du bien. Et cet effet , disons-nous , est propre des sciences , qui obligent l'ame à se tourner vers le lieu où est cet être le plus heureux de tous les êtres , que l'ame doit s'efforcer de connoître en toute maniere. *Glauc.* Vous avez raison. *Socr.* Si donc la géométrie porte l'ame à contempler l'essence des choses , elle nous convient : si elle s'arrête à leur existence , elle ne nous convient pas. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Or , aucun de ceux qui ont la moindre teinture de géométrie , ne nous contestera que le but

de cette science est directement contraire aux discours que tiennent ceux qui la traitent. *Glauc.* Comment cela ? *Socr.* Le langage qu'ils employent est fort plaisant, quoiqu'ils ne puissent s'empêcher d'en user. Ils ne parlent que de *quarrer* de *prolonger*, d'*ajouter*, & ainsi du reste, comme s'ils faisoient quelque chose, & que toutes leurs démonstrations tendissent à la pratique ; tandis qu'en effet cette science se termine à la pure spéculation (e). *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* Convenez encore d'une chose. *Glauc.* De quoi ? *Socr.* Que c'est à la spéculation de ce qui est toujours, & non à celle de ce qui naît & périt dans le tems. *Glauc.* Je n'ai pas de peine à en convenir. Car la géométrie a pour objet la connoissance de ce qui est toujours. *Socr.* Par conséquent, elle attire l'ame vers la

(e) Quoi qu'en dise Platon, il n'est pas vrai que la géométrie se termine, ou doive se terminer à la pure spéculation. Ce n'est pas l'idée qu'en eurent les Egyptiens, ses premiers inventeurs. Tout le monde sçait que ce qui lui donna naissance, fut la nécessité de retrouver les limites des champs confondues par les inondations du Nil. Elle tend donc à la pratique, & à la perfection de presque tous les arts, dont elle est la base. Comme spéculative, elle ne sert qu'au particulier qui la cultive. Comme pratique, elle est utile au corps de la société.

vérité ; elle forme en elle l'esprit philosophique , en l'obligeant à porter en haut ses regards , qu'elle fixe mal - à - propos sur les choses d'ici bas. *Glauc.* Rien n'est plus certain. *Socr.* Nous ordonnerons donc très - expressément aux citoyens de la plus belle république qui fût jamais , de ne point négliger l'étude de la géométrie : d'autant plus , qu'outre cet avantage principal , elle en a encore d'autres qui ne sont pas à mépriser. *Glauc.* Quels sont-ils ? *Socr.* D'abord , ceux dont vous avez parlé , & qui regardent la guerre. De plus , elle donne à l'esprit de l'ouverture pour les autres sciences ; nous voyons qu'il y a à cet égard une différence du tout au tout , entre celui qui est versé dans la géométrie & celui qui ne l'est point. *Glauc.* La différence est très-grande en effet. *Socr.* Nous ferons donc apprendre encore cette science à nos jeunes élèves. *Glauc.* Je le veux bien.

Socrate. Mettrons - nous l'astronomie pour la troisième ? Que vous en semble ? *Glauc.* J'en suis fort d'avis : d'autant plus qu'il n'est pas moins nécessaire au guerrier , qu'au laboureur & au Pilote , d'avoir une exacte connoissance des saisons , des mois & des années. *Socr.* Vous êtes

plaisant. Il semble que vous craigniez que le vulgaire ne vous reproche de faire entrer des sciences inutiles dans votre plan d'éducation. Les sciences dont nous parlons, ont un avantage considérable, mais dont peu de gens conviendront : c'est de purifier, de ranimer l'organe de l'ame, éteint & aveuglé par les autres occupations de la vie : organe néanmoins dont la conservation nous importe mille fois plus que celle des yeux du corps ; puisque c'est par lui seul qu'on apperçoit la vérité. Ceux qui pensent comme nous sur ce point, applaudiront à votre choix. Mais ne vous attendez pas au suffrage de ceux qui n'ont jamais fait ces réflexions, & qui ne voyent dans ces sciences d'autre utilité, que celles qui frappent leurs sens. Or, voyez à présent pour qui vous parlez. N'est-il pas vrai que ce n'est ni pour les uns ni pour les autres, mais pour vous-même que vous vous entretenez avec moi ; quoique vous soyiez dans la disposition de ne point envier aux autres l'utilité qu'ils pourront retirer de cette conversation ? *Glauc.* Il est vrai que c'est principalement pour moi que je vous interroge & que je répons.

Socrate. Si cela est, revenons sur nos

pas. Nous n'avons pas pris la science qui suit immédiatement la géométrie. *Glauc.* Comment avons-nous donc fait ? *Socr.* Après la surface, nous avons pris le solide même circulairement, avant que de prendre le solide en lui-même. L'ordre exigeoit qu'après ce qui est composé de deux dimensions, nous prissions les solides qui en ont trois, c'est-à-dire, le cube & tout ce qui a de la profondeur. *Glauc.* Cela est vrai. Mais il me semble, Socrate, qu'on n'a encore fait en ce genre, aucune découverte (f). *Socr.* Cela vient de deux causes. La première est qu'aucune République ne fait assez de cas de ces découvertes, & qu'on y travaille faiblement parce qu'elles sont pénibles. La seconde est que ceux qui s'y appliquent auroient besoin d'un guide, sans lequel leurs recherches seront inutiles. Or il est difficile d'en trouver un bon ;

(f) Du tems de Socrate, la géométrie n'alloit point au-delà de la mesure des surfaces. On peut juger par l'ouvrage d'Euclide de l'état où elle étoit alors. Voilà pourquoi Socrate distingue ici la science des surfaces de celle des solides. Platon trouva, dit-on, le premier la duplication du cube, problème proposé par Apollon Delphien, qui demanda qu'on doublât son autel dont la forme étoit cubique. Mais on doit à Archimède les plus belles découvertes touchant la stéréométrie.

& quand on en trouveroit un , dans l'état présent des choses , ceux qui s'occupent de ces recherches , ont trop de présomption pour vouloir lui soumettre leurs lumières. Mais si une République entière présidoit à leur travail , & qu'elle en fît quelque estime , ils se prêteroiient à ses vûes , & par des efforts constans & redoublés ils ne tarderoient pas à découvrir la vérité : puisqu'aujourd'hui même , malgré le mépris qu'on fait de cette science , & quoique le petit nombre de ceux qui travaillent à l'enrichir , ignorent de quelle utilité feront leurs découvertes ; néanmoins la force de ses charmes triomphe de tous les obstacles , & chaque jour elle fait de nouveaux progrès. Je ne suis point surpris au reste qu'elle ait tant de pouvoir sur les esprits. *Glauc.* Je conviens qu'il n'est point d'étude plus attrayante que celle-là. Mais expliquez - moi , je vous prie , ce que vous venez de dire. Vous mettiez d'abord la géométrie ou la science des surfaces. *Socr.* Oïï. *Glauc.* Et immédiatement après vous avez mis l'astronomie. Ensuite vous êtes revenu sur vos pas. *Socr.* C'est qu'en voulant trop me hâter , je recule au lieu d'avancer. Je devois

près la géométrie parler de la formation des solides : mais voyant qu'on n'a encore rien découvert sur cette matière, je l'ai laissée à côté pour passer à l'astronomie, c'est-à-dire aux solides mis en mouvement. *Glauc.* C'est bien dit. *Socr.* Mettons donc l'astronomie à la quatrième place ; regardant comme découverte la science que nous omettons, parce qu'elle se fera infailliblement, si tout un état prend à tâche d'y travailler. *Glauc.* Il y a bien de l'apparence. Mais comme vous m'avez reproché d'affecter de faire l'éloge de l'astronomie, je vais la louer d'une manière conforme à vos idées. Car il est, ce me semble, évident pour tout le monde, qu'elle oblige l'âme à regarder en haut, & à passer des choses de la terre à la contemplation de celles du ciel. *Socr.* Cela est donc évident pour tout autre que pour moi ? Car je n'en juge pas tout-à-fait de même. *Glauc.* Comment en jugez-vous ? *Socr.* Je pense que de la manière dont l'étudient ceux qui s'appliquent à la philosophie, elle fait regarder en bas. *Glauc.* Que voulez-vous dire.

Socr. Il me paroît que vous vous formez une idée singulière de ce que j'ap-

pelle la connoissance des choses d'en haut. Vous croyez sans doute que si quelqu'un apprenoit quelque chose en considérant de bas en haut les peintures d'un plafond, il regarderoit des yeux de l'ame & non de ceux du corps. Peut-être avez-vous raison & me trompai-je grossièrement. Pour moi je ne puis reconnoître d'autre science qui fasse regarder l'ame en haut, que celle qui a pour objet ce qui est, & ce qu'on ne voit pas. Et tandis que quelqu'un s'occupe de quelque chose de sensible, soit qu'il regarde en l'air la bouche béante, soit qu'il baïsse la tête & ferme les yeux ; je ne dirai jamais qu'il apprend quelque chose, parce que rien de sensible n'est l'objet de la science ; ni que son ame regarde en haut, mais en bas, quand il seroit couché à la renverse sur terre ou sur mer. *Glauc.* Vous avez raison de me reprendre : je n'ai que ce que je mérite. Mais dites-moi ce que vous blâmez dans la maniere dont on étudie aujourd'hui l'astronomie, & quel changement il faudroit y faire pour la rendre utile à notre dessein. *Socr.* Le voici. Qu'on admire à la bonne heure la beauté & l'ordre des astres dont le Ciel est

né : mais comme après tout ce sont
 es objets sensibles , je veux qu'on les
 mette fort au dessous des astres (g)
 éritables & des rapports que gardent
 ntr'elles la vîtesse & la lenteur réelle ,
 n donnant le mouvement à ces astres
 z au monde idéal , selon le vrai nombre
 z toutes les vraies figures. Or toutes
 es choses échappent à la vue , & ne
 peuvent se saisir que par l'entendement
 z la pensée : croyez-vous le contraire ?
Glauc. Nullement.

Socr. Je veux donc que le spectacle
 ue nous offre le Ciel physique , nous
 erve en qualité d'exemplaire à mieux
 onnoître les astres intelligibles ; &
 qu'on fasse en les voyant ce que feroit
 in habile Géometre à l'aspect de figures
 plates ou en relief travaillées par Dédale ,
 ou peintes de la main d'un excellent ar-
 tiste. En les considérant , il ne pourroit
 empêcher de les regarder comme des

(g) Ces astres véritables , ces astres intelligibles , sont ,
 selon Platon , les idées qui ont dirigé Dieu dans la for-
 mation des astres que nous voyons. Ainsi , la vûe des
 astres placés au ciel doit nous élever à la contemplation
 des idées qui en sont les archétypes & les modèles. Delà ,
 il est aisé de passer à la connoissance du souverain bien ,
 auteur de tout ce qui existe dans les deux mondes , le
 visible & l'intelligible.

chefs-d'œuvres de l'art : mais il croiroit en même tems que ce feroit une chose ridicule de les étudier avec attention , dans l'espérance d'y découvrir la vérité touchant le rapport d'égalité , celui du tout à sa moitié , ou quelque'autre rapport que ce soit. *Glauc.* Auroit-il tort de trouver cela ridicule ? *Socr.* Le véritable astronome n'aura-t-il pas la même pensée en jettant les yeux sur les révolutions célestes ? Il croira sans doute que l'ouvrier du ciel a donné à son ouvrage toute la beauté dont il étoit capable ; mais n'êtes vous pas persuadé qu'il prendra pour une extravagance de s'imaginer que les rapports du jour à la nuit , des jours au mois , des mois aux années , des révolutions des astres comparées entr'elles & avec celle du soleil , soient toujours les mêmes , & qu'ils ne changent jamais , quoique ces astres soient matériels & visibles ; & de chercher en toute manière à découvrir le vrai en tout cela ? *Glauc.* A présent que je vous entends , la chose me semble ainsi. *Socr.* Nous nous servirons donc des astres dans l'étude de l'astronomie , comme on se sert en géométrie des figures tracées sur le papier ; sans nous arrêter à ce qu

se passe dans le ciel , si nous voulons devenir de vrais astronomes , & tirer quelque utilité de la partie intelligente de notre ame , qui sans cela nous sera inutile. *Glauc.* Vous rendez par-là l'étude de l'astronomie beaucoup plus difficile qu'elle ne l'est aujourd'hui. *Socr.* Je pense que nous prescrivons la même méthode à l'égard des autres sciences. Autrement , de quel avantage feroient nos Loix ? Mais pourriez-vous me rapeller encore quelque science qui serve à notre dessein ? *Glauc.* Il ne m'en vient maintenant aucune à l'esprit.

Socrate. Cependant le mouvement seul , à ce qu'il me semble , nous en fournit plusieurs espèces. Un sçavant pourroit peut-être les nommer toutes. Pour nous , nous ne nommerons que les deux que nous connoissons. *Glauc.* Quelles sont ces deux espèces ? *Socr.* L'astronomie est la première : l'autre est celle qui lui répond. *Glauc.* Quelle est cette autre ? *Socr.* Il paroît que le mouvement harmonique enchante les oreilles , comme le mouvement des astres enchante les yeux. Ces deux sciences , l'astronomie & la musique , sont sœurs , disent les Pythagoriciens , & nous après eux : n'est-ce

pas ? *Glauc.* Oïii. *Socrate.* Comme ils ont extrêmement approfondi cette matière, nous profiterons de ce qu'ils en ont dit, ainsi que de leurs autres découvertes en quelque genre que ce soit, en observant néanmoins avec soin notre maxime. *Glauc.* Quelle maxime ? *Socr.* De veiller à ce qu'ils ne donnent point à nos élèves des leçons imparfaites, qui n'aboutiroient pas au terme où doivent aboutir toutes nos connoissances, comme nous le disions tout à l'heure au sujet de l'astronomie. Ne sçavez-vous pas que la musique aujourd'hui n'est pas mieux traitée que sa sœur ? On borne cette science à la mesure des tons & des accords sensibles : travail aussi inutile que celui des astronomes dont j'ai parlé. *Glauc.* Il est vrai que rien n'est plus plaisant. Nos musiciens parlent sans cesse de cadences ; ils approchent l'oreille, comme pour surprendre les sons au passage : les uns disent qu'ils entendent un son mi-toyen entre deux tons, & que ce son est le plus petit intervalle qui les sépare : les autres soutiennent au contraire que ces deux tons sont parfaitement semblables ; les uns & les autres préfèrent le jugement de l'oreille à celui de l'esprit.

Socr. Tor

Socr. Vous parlez de ces braves musiciens, qui font souffrir les cordes, qui les mettent à la question & les tourmentent au moyen des chevilles. Je pourrois pousser plus loin cette allégorie, faire mention des coups d'archet qu'ils leurs donnent, & des accusations dont ils les chargent sur leur obstination à refuser certains sons ou à en donner qu'on ne leur demande pas. Mais je la laisse, & je déclare que ce n'est point d'eux que je veux parler, mais de ceux dont nous avons dit qu'il falloit faire choix pour enseigner l'harmonie à nos élèves. Ceux-ci font la même chose que les astronomes. Ils cherchent de quels nombres résultent les accords qui frappent l'oreille : mais ils n'ont jamais mis en problème, l'examiner quels sont les nombres harmoniques, & ceux qui ne le sont pas ; ni d'où vient entr'eux cette différence.

Glauc. Cette recherche est vraiment futile. *Socr.* Elle conduit à la découverte du beau & du bon ; si l'on s'y prend d'une autre manière, elle ne servira de rien. *Glauc.* Je le crois.

Socrate. Je pense en effet que si la méthode que nous avons prescrite pour l'étude des sciences, va jusqu'à faire con-

pas ? *Glauc.* Oïii. *Socrate.* Comme ils ont extrêmement approfondi cette matière , nous profiterons de ce qu'ils en ont dit , ainsi que de leurs autres découvertes en quelque genre que ce soit en observant néanmoins avec soin notre maxime. *Glauc.* Quelle maxime ? *Socr.* De veiller à ce qu'ils ne donnent point à nos élèves des leçons imparfaites , qui n'aboutiroient pas au terme où doivent aboutir toutes nos connoissances , comme nous le disions tout à l'heure au sujet de l'astronomie. Ne sçavez - vous pas que la musique aujourd'hui n'est pas mieux traitée que sa sœur ? On borne cette science à la mesure des tons & des accords sensibles : travail aussi inutile que celui des astronomes dont j'ai parlé. *Glauc.* Il est vrai que rien n'est plus plaisant. Nos musiciens parlent sans cesse de cadences ; ils approchent l'oreille , comme pour surprendre les sons au passage : les uns disent qu'ils entendent un son mi-toyen entre deux tons , & que ce son est le plus petit intervalle qui les sépare les autres soutiennent au contraire que ces deux tons sont parfaitement semblables ; les uns & les autres préfèrent le jugement de l'oreille à celui de l'esprit.

Soc.

Socr. Vous parlez de ces braves musiciens , qui font souffrir les cordes , qui les mettent à la question & les tourmentent au moyen des chevilles. Je pourrois pousser plus loin cette allégorie , faire mention des coups d'archet qu'ils leurs donnent , & des accusations dont ils les chargent sur leur obstination à refuser certains sons ou à en donner qu'on ne leur demande pas. Mais je la laisse , & je déclare que ce n'est point d'eux que je veux parler , mais de ceux dont nous avons dit qu'il falloit faire choix pour enseigner l'harmonie à nos élèves. Ceux-ci font la même chose que les astronomes. Ils cherchent de quels nombres résultent les accords qui frappent l'oreille : mais ils n'ont jamais mis en problème , d'examiner quels sont les nombres harmoniques , & ceux qui ne le sont pas ; ni d'où vient entr'eux cette différence.

Glauc. Cette recherche est vraiment sublime.

Socr. Elle conduit à la découverte du beau & du bon ; si l'on s'y prend d'une autre manière , elle ne servira de rien.

Glauc. Je le crois.

Socrate. Je pense en effet que si la méthode que nous avons prescrite pour l'étude des sciences , va jusqu'à faire con-

Enfin on sort de ce lieu souterrain pour s'élever jusqu'aux lieux qu'éclaire le soleil ; & parce que les yeux foibles & ébloüis ne peuvent se porter d'abord ni sur les animaux , ni sur les plantes , ni sur le soleil , on a recours à leurs images peintes dans les eaux. Ici l'ame a également recours à des phantômes, mais à des phantômes divins , aux ombres des êtres véritables , & non aux ombres de ce qui n'est que l'image de l'être , à des ombres formées par une lumière dont le soleil lui-même n'est qu'une foible représentation. L'étude des sciences dont nous avons parlé , produit cet admirable effet. Elle élève la partie la plus noble de l'ame jusqu'à la contemplation du plus excellent de tous les êtres ; de même que dans l'autre cas l'œil , la partie du corps la plus brillante , contemple le plus lumineux des astres placés dans ce monde matériel & visible.

Glaucon. Je tombe d'accord de ce que vous dites. Cependant , sous un certain jour , la chose me paroît difficile à croire : sous un autre jour , elle me paroît difficile à rejeter. Mais comme ce n'est pas la seule fois que nous parlerons de ce sujet , & que nous y reviendrons souvent dans la

fuite ; supposons que cela est ainsi : ve-
 nons à la loi même , & expliquons-la
 avec autant de soin que nous avons ex-
 pliqué le préambule. Dites-nous donc
 en quoi consiste la dialectique , en com-
 bien d'espèces elle se divise , & par quels
 chemins on y parvient. Car il y a appa-
 rence que le terme où ces chemins about-
 tissent , est le repos de l'ame & la fin de
 son voyage. *Socr.* Vous ne pourriez point
 me suivre jusques-là , mon cher Glaucon :
 car pour moi , la bonne volonté ne me
 manqueroit pas ; ce ne seroit plus l'image
 du bien que je vous ferois voir , mais le
 bien lui-même ; du moins c'est ma pensée.
 Au reste , que ce soit le bien lui-même
 ou non , je ne prétens pas le garantir ;
 ce que je puis assurer , c'est que ce doit-
 être quelque chose de fort approchant :
 n'est-ce pas ? *Glauc.* Oiii. *Socr.* Et que
 la dialectique seule peut le découvrir à
 un esprit exercé dans les sciences qui
 servent de préparation à celle - là ; la
 chose étant impossible par toute autre
 voye. *Glauc.* Nous pouvons encore l'as-
 sûrer. *Socr.* Au moins il est un point que
 personne ne nous contestera ; c'est que
 cette méthode est la seule qui essaye de

faisir d'une vüe générale la nature & l'essence de chaque chose : car d'abord tous les arts , sans exception , assujettis aux opinions & aux caprices des hommes , s'occupent de générations & de compositions , ou s'appliquent à la culture & à l'entretien des ouvrages de la nature & de l'art. Quant à la géométrie & aux autres sciences de cette nature , qui , selon nous , atteignent en partie ce qui est ; nous voyons que la connoissance qu'elles ont de l'être ressemble à celle d'un songe : qu'il leur sera toujours impossible de le voir de cette vüe claire qui distingue la veille du songe , tandis qu'elles se serviront de suppositions dont elles ne peuvent rendre raison & auxquelles elles n'osent toucher. Quel moyen en effet de donner le nom de science à des démonstrations fondées sur des principes qu'on ne conçoit pas évidemment , & sur lesquels néanmoins portent les conclusions & les propositions intermédiaires ? *Glauc.* Il n'y a pas moyen.

Socrate. Il n'y a donc que la méthode dialectique qui marche par la voie de la science , parce qu'elle n'emploie les hypothèses , que pour remonter à un prin-

cipe qui lui sert de base ; parce qu'elle tire peu à peu l'œil de l'ame du sale borbier où il est plongé , qu'elle l'élève en haut avec le secours & par le ministère des arts dont nous avons parlé. Nous les avons appelés plusieurs fois du nom de *science* , pour nous conformer à l'usage : mais il faut leur donner un autre nom , qui tienne le milieu entre l'obscurité de l'opinion & l'évidence de la science : nous nous sommes servis plus haut de celui de *connoissance raisonnée*. Mais nous avons , ce me semble , des choses trop importantes à examiner , pour nous arrêter à une dispute de noms. *Glauc.* Vous avez raison. *Socr.* Mon avis est donc que nous continuions d'appeller *science* la première & la plus parfaite manière de connoître ; *connoissance raisonnée* , la seconde ; *foi* , la troisième ; *conjecture* , la quatrième ; comprenant les deux dernières sous le nom d'*opinion* , & les deux premières sous celui d'*intelligence* : de sorte que ce qui naît soit l'objet de l'opinion & ce qui est celui de l'intelligence , & que l'intelligence soit à l'opinion , la science à la foi , la connoissance raisonnée à la conjecture , ce que l'essence est à la

génération (k). Laissons pour le présent ; mon cher Glaucon , l'examen des raisons qui fondent cette analogie , ainsi que la maniere de diviser en deux espèces le genre d'objets qui tombe sous l'opinion , & celui qui appartient à l'intelligence , pour ne pas nous jeter dans des discussions plus longues que toutes celles dont nous sommes sortis. *Glauc.* Faites tout ce qu'il vous plaira , je tâcherai de vous suivre autant que je pourrai.

Socrate. N'appellez vous pas dialecticien celui qui connoît la raison de l'essence de chaque chose ? Et ne dites-vous pas d'un homme qu'il n'a pas l'intelligence d'une chose , lorsqu'il ne peut en rendre raison ni à lui-même , ni aux autres ? *Glauc.* Comment pourrois-je ne le pas dire ? *Socr.* Raisonnons de la même maniere à l'égard du bien. Ne direz-vous pas d'un homme qui ne peut séparer par l'entendement l'idée du bien de toutes les autres , ni en donner une définition

(k) Voyez la note du Livre VI. pag. 140. Il est important de retenir que dans ce Livre & dans les précédens , Platon entend par *génération* toutes les choses sensibles , tout ce qui naît & périt. J'ai déjà expliqué ce qu'il entend par l'*essence*.

précise , ni après avoir parcouru de rang en rang les différentes classes d'idées , comme une armée rangée en bataille , reconnoître celle-ci entre toutes les autres , non par une simple opinion , mais par une science certaine , & procéder dans cet examen avec une raison sûre & incapable de broncher ; encore un coup , ne direz-vous pas de lui qu'il ne connoît ni le bien par essence , ni aucun autre bien : que s'il faisoit quelque phantôme de bien , ce n'est point par la science , mais par l'opinion qu'il le faisoit ; que sa vie se passe dans un profond sommeil accompagné de songes & de rêveries , & qu'avant que de se réveiller , il descendra aux enfers pour y dormir d'un sommeil parfait ? *Glauc.* Oiii certes , je le dirai. *Socr.* Mais si vous vous trouviez un jour chargé en effet de l'éducation de ces mêmes élèves , que vous formez ici par maniere de discours ; vous ne les mettriez pas sans doute à la tête de votre république , avec un plein pouvoir de disposer des plus grandes affaires , s'ils ne pouvoient rendre raison de rien. *Glauc.* Non assurément. *Socr.* Vous leur prescrirez donc un plan d'éducation propre à les rendre très-habiles dans la science

d'interroger & de répondre. *Glauc.* Aide de vos conseils, je le leur prescrirai. *Socr.* Ainsi vous jugez que la dialectique est pour ainsi parler, le faite & le comble des autres sciences, qu'il n'en est aucune qu'on doive placer au dessus d'elle qu'elles trouvent toutes en elle leur fin & leur perfection. *Glauc.* Oiii.

Socrate. Il vous reste par conséquent à régler qui sont ceux à qui nous ferons part de ces sciences, & de quelle manière nous nous y prendrons. *Glauc.* Cela est évident. *Socr.* Vous rappelez-vous quel étoit le caractère de ceux que nous avons choisis pour gouverner ? *Glauc.* Oiii. *Socr.* Persuadez-vous donc bien que ce sont des hommes de cette trempe que nous devons choisir ; qu'il faut préférer ceux qui sont les plus fermes, les plus vaillans, & , s'il se peut, les plus beaux. Mais la hauteur & la noblesse des sentimens ne suffit pas ; il est encore nécessaire qu'ils aient des talens convenables à l'éducation que nous voulons leur donner ? *Glauc.* Quels sont ces talens ? *Socr.* De la disposition pour les sciences, & de la facilité à apprendre ; car l'ame s'effraye & se dégoûte bien plus vite de l'étude des sciences abstraites, que des exercices du

corps , parce que la peine n'est que pour elle seule , & que le corps ne la partage point. *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* Il faut de plus qu'ils ayent de la mémoire , qu'ils aiment le travail , & toute espèce de travail , sans distinction ; autrement , comment croyez-vous qu'ils consentent à allier ensemble tant d'exercices du corps , tant de réflexions & de travaux de l'esprit ? *Glauc.* Jamais ils n'y consentiront , s'ils ne sont nés avec le plus heureux naturel.

Socr. La faute que l'on fait aujourd'hui , & l'opprobre qui en rejaillit sur la philosophie , viennent , comme nous avons dit plus haut , de ce qu'on n'a point assez d'égard à la dignité de cette science : elle n'est point faite pour des esprits faux & bâtards , mais pour des âmes franches & vraies. *Glauc.* Comment l'entendez-vous ? *Socr.* D'abord , ceux qui veulent s'y appliquer doivent être à l'abri de tout reproche en ce qui concerne l'amour du travail. Il ne faut pas qu'ils soient en partie laborieux , en partie indolens ; ce qui arrive , lorsqu'un jeune homme , rempli d'ardeur pour le gymnase , pour la chasse , pour tous les exercices du corps , n'a d'ailleurs aucun goût pour

tout ce qui s'appelle étude, recherches, conversations sçavantes, & qu'il craint le travail en ces sortes de rencontres : j'en dis autant de celui qui est d'un caractère opposé. *Glauc.* Rien n'est plus vrai. *Socr.* Ne mettrons-nous pas encore au rang des naturels imparfaits par rapport à l'étude de la vérité, les ames qui, détestant le mensonge volontaire, & ne pouvant le souffrir sans répugnance dans elles-mêmes, ni sans indignation dans les autres, n'ont pas la même horreur pour le mensonge involontaire, ne se déplaisent pas à leurs propres yeux, lorsqu'elles sont convaincues d'ignorance, & s'y veautrent avec la même complaisance qu'un pourceau dans la fange ? *Glauc.* Oïï, sans doute. *Socr.* Il ne faut pas apporter une moindre attention à discerner les naturels francs d'avec les naturels bâtards, à l'égard de la tempérance, de la force, de la grandeur d'ame, & des autres vertus. Faute de sçavoir les distinguer, les particuliers & les états commettent leurs intérêts, ceux-ci à des magistrats, ceux-là à des amis faux & imparfaits. *Glauc.* Cela n'est que trop ordinaire.

Socr. Prenons donc les plus justes me-

fures pour faire un bon choix ; parce que ,
 si nous n'appliquons à des études , & à
 des exercices de cette importance , que
 des sujets auxquels il ne manque rien ,
 ni du côté du corps , ni du côté
 de l'ame , la justice n'aura nul repro-
 che à nous faire ; notre république
 & nos loix se maintiendront : mais , si
 nous y présentons des sujets indignes , le
 contraire arrivera , & nous couvrirons la
 philosophie d'un ridicule encore plus hu-
 miliant. *Glauc.* Ce seroit une tache hon-
 teuse pour nous. *Socr.* Sans doute ; mais
 je ne m'apperois pas que j'apprête moi-
 même ici à rire à mes dépens. *Glauc.*
 En quoi donc ? *Socr.* J'oublie que tout
 ceci n'est qu'un projet , & je parle avec
 autant de véhémence que si la chose s'exé-
 cutoit sous nos yeux. Ce qui m'a si fort
 échauffé , c'est qu'en parlant j'ai jetté les
 yeux sur la philosophie ; & la voyant
 traitée avec le dernier mépris , je n'ai pû
 m'empêcher d'en témoigner mon chagrin
 & mon indignation contre ceux qui l'ou-
 tragent. *Glauc.* Votre auditeur ne trouve
 pas que vous ayiez dit rien de trop fort.
Socr. L'orateur n'en juge pas de même.
 Quoi qu'il en soit , n'oublions pas que
 notre premier choix tomboit sur des

vieillards , & qu'ici un pareil choix ne feroit pas de faison ; car il n'en faut pas croire Solon , lorsqu'il dit qu'un *vieillard peut apprendre beaucoup de choses*. Il est encore moins en état d'apprendre que de courir ; tous les grands travaux sont pour la jeunesse. *Glauc*. Cela est certain.

Socr. Nous leur proposerons donc , dès l'âge le plus tendre , l'étude de l'arithmétique , de la géométrie , & des autres sciences qui servent de préparation à la dialectique ; mais , en les leur enseignant , il faut bannir tout ce qui pourroit sentir la gêne & la contrainte. *Glauc*. Pour quelle raison ? *Socr*. Parce qu'un esprit libre ne doit rien apprendre par contrainte. Que les exercices du corps soient forcés ou volontaires , le corps n'en tire pas pour cela moins d'avantage ; mais les leçons qu'on fait entrer de force dans l'ame , n'y demeurent pas. *Glauc*. Cela est vrai. *Socr*. Ne gênez donc pas l'esprit des enfans dans les leçons que vous leur donnerez : faites plutôt en sorte qu'ils s'instruisent en jouant ; par-là vous ferez plus à portée de connoître les talens d'un chacun. *Glauc*. Ce que vous dites me paroît très-sensé. *Socr*. Vous souvient-il aussi de ce que nous disions plus haut ,

qu'il falloit mener les enfans à la guerre sur des chevaux, les rendre spectateurs du combat, les approcher même de la mêlée, lorsqu'on le pourra sans danger, & leur faire goûter du sang, comme on fait aux jeunes chiens de meute? *Glauc.* Je m'en souviens. *Socr.* Vous mettrez à part ceux qui auront montré plus de patience dans les travaux, plus de courage dans les dangers, & plus d'ardeur pour les sciences. *Glauc.* A quel âge? *Socr.* Lorsqu'ils auront fini leur cours d'exercices gymnastiques; car, pendant tout ce tems, qui sera de deux ou trois ans, il leur est impossible de faire autre chose, rien n'étant plus ennemi des sciences, que la fatigue & le sommeil: d'ailleurs, les travaux du corps sont une épreuve à laquelle il est très-important de les mettre. *Glauc.* Je le pense aussi.

Socr. Après ce tems, lorsqu'ils auront atteint l'âge de vingt ans, vous accorderez à ceux que vous aurez choisis quelques distinctions honorables, & vous leur proposerez en gros les sciences qu'ils auront étudiées en détail dans l'enfance, afin qu'ils s'accoutument à voir d'un coup d'œil les rapports que les sciences ont entr'elles, & à connoître la nature de ce

qui est. *Glauc.* Cette méthode d'apprendre est la seule qui puisse affermir en eux les connoissances qu'ils auront acquises.

Socr. C'est aussi le moyen le plus sûr de distinguer l'esprit dialecticien de tout autre esprit ; car celui qui peut rassembler dans un seul point de vûe les objets les plus éloignés , est né pour la dialectique ; les autres n'y sont pas propres.

Glauc. Je suis du même sentiment. *Socr.* Après avoir remarqué avec soin les meilleurs esprits , vous ferez un second choix de ceux qui , jusqu'à l'âge de trente ans , auront montré plus de constance & de fermeté , soit dans l'étude des sciences , soit dans les travaux de la guerre , soit dans les autres épreuves prescrites par les loix : vous les éleverez à de plus grands honneurs ; & vous observerez , en les appliquant à la dialectique , ceux qui , sans s'aider de leurs yeux , ni des autres sens , pourront sur les pas de la vérité s'élever jusqu'à la connoissance de l'être ; & c'est ici , mon cher Glaucon , qu'il faut apporter les plus grandes précautions. *Glauc.* Pourquoi ? *Socr.* Avez-vous fait attention au grand mal qui régné de nos jours dans la dialectique ? *Glauc.* Quel mal ? *Socr.* Elle est pleine

de dérèglement & de désordre. *Glauc.* Cela est vrai.

Socr. Croyez-vous qu'il y ait en ce désordre rien de surprenant, & n'excusez-vous pas ceux qui s'y laissent aller ? *Glauc.* Par où sont-ils excusables ? *Socr.* Il leur arrive la même chose qu'à un enfant supposé, qui élevé dans le sein d'une famille noble, opulente, au milieu du faste & des flatteurs, s'apercevrait, étant devenu grand, que ceux qui se disent ses parens ne le sont pas, sans pouvoir découvrir ceux qui le sont véritablement. Me diriez-vous bien quels seroient ses sentimens à l'égard de ses flatteurs & de ses parens prétendus, avant qu'il eût connoissance de sa supposition, & après qu'il en seroit instruit ? Ou voulez-vous sçavoir là-dessus ma pensée ? *Glauc.* Je le veux bien. *Socr.* Je m'imagine qu'il auroit d'abord plus de respect pour son pere, sa mere, & les autres qu'il regarderoit comme ses proches, que pour ses flatteurs ; qu'il auroit plus d'empressement à les secourir, s'il les voyoit dans l'indigence ; qu'il seroit moins disposé à les maltraiter de paroles ou d'action ; en un mot, que dans les choses essentielles il leur obéiroit plutôt

qu'à ses flatteurs , pendant tout le tems qu'il ignoreroit son état. *Glauc.* Il y a apparence. *Socr.* Mais , qu'à peine il auroit connu la vérité , qu'aussi-tôt son respect & ses attentions diminueroient à l'égard de ses parens , & augmenteroient pour ses flatteurs ; qu'il s'abandonneroit à ceux-ci avec moins de réserve qu'auparavant , suivant en tout leurs conseils , & vivant avec eux publiquement dans la plus grande familiarité ; tandis qu'il ne s'embarasseroit nullement de ce pere & de ces parens supposés , à moins qu'il ne fût d'un naturel très-doux & très-moderé. *Glauc.* La chose ne manqueroit pas d'arriver comme vous dites ; mais comment appliquer ce tableau au désordre dont vous vous plaignez ?

Socr. Le voici. Dès l'enfance , ne nous élève-t-on pas dans des principes de justice & d'honnêteté , que nous honorons , à qui nous obéissons comme à nos parens ? *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* N'est-il pas aussi des maximes opposées à celles-là ? maximes qui ne tendent qu'au plaisir , qui obsèdent notre ame comme autant de flatteurs , qui nous sollicitent vivement , mais qui ne nous persuadent pas , du moins ceux d'entre nous

qui sont les plus sages , & qui conservent toujours pour les maximes dans lesquelles on les a élevés le même respect & la même soumission. *Glauc.* Cela est encore vrai. *Socr.* Maintenant , si on vient demander à quelqu'un qui est dans cette disposition d'esprit ce que c'est que l'honnête ; & si après qu'il a répondu conformément à ce qu'il a appris de la bouche du Législateur , on réfute sa réponse , on le confond à plusieurs reprises , & on le réduit à douter s'il y a rien qui soit honnête en soi plutôt que deshonnête : si on en fait autant à l'égard du juste , du bon , & des autres choses qu'il révérerait le plus ; quel parti croyez-vous qu'il prenne au sujet du respect & de la soumission qu'il doit leur rendre ? *Glauc.* C'est une nécessité qu'il les honore & leur obéisse moins que devant. *Socr.* Mais , lorsqu'il en sera venu à n'avoir plus le même respect pour ces maximes , & à ne plus reconnoître les rapports intimes qu'elles ont avec lui , & qu'il lui sera d'ailleurs impossible de découvrir le vrai par lui-même ; se peut-il faire qu'il embrasse d'autres maximes que celles qui le flattent ? *Glauc.* Non. *Socr.* Il devien-

dra donc rebelle aux loix , de soumis qu'il leur étoit auparavant. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Ainsi, vous voyez que ceux qui s'appliquent à la dialectique de la manière que je viens de dire , doivent tomber dans cet inconvénient ; & qu'après tout ils méritent qu'on leur pardonne. *Glauc.* Et de plus qu'on les plaigne.

Socrate. Or , afin de ne pas exposer nos élèves au même inconvénient ; lorsqu'ils seront parvenus à l'âge de trente ans , vous les appliquerez sérieusement à cette science , avec toutes les précautions nécessaires. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* N'est-ce pas d'abord une excellente précaution de les en écarter tandis qu'ils sont jeunes ? vous n'ignorez pas sans doute que les jeunes gens , lorsqu'ils ont pris les premières leçons de la dialectique , s'en servent comme d'un amusement , & se font un jeu de contredire sans cesse. A l'exemple de ceux qui les ont confondus dans la dispute , ils confondent les autres à leur tour ; & semblables à de jeunes mâtons , ils se plaignent à quereller , & à déchirer avec leurs sophismes tous ceux qui les appro-

chent (1). *Glauc.* Vous les peignez au naturel. *Socr.* Après tant de disputes où ils ont été tantôt vainqueurs , tantôt vaincus ; ils finissent d'ordinaire par ne rien croire de ce qu'ils croyoient auparavant. Par-là , ils donnent occasion aux autres de les décrier eux & la profession de philosophe. *Glauc.* Rien n'est plus vrai. *Socr.* Dans un âge plus mûr on ne donnera point dans cette manie. On imitera

(1) Ce désordre n'est encote que trop ordinaire de nos jours. La raison en est , que l'esprit des enfans & même de la plupart des jeunes gens , n'est ni assez fort ni assez solide pour porter le poids de certaines connoissances abstraites & relevées, dont la parfaite intelligence suppose, outre la vivacité & la pénétration de l'esprit , beaucoup de jugement & de maturité. A cet âge, on ne conçoit les choses qu'imparfaitement , on ne remonte point jusqu'aux principes , on n'embrasse pas sous une vûe générale l'ordre & la suite des vérités , qui se tiennent toutes par une chaîne , qu'on ne peut renouer , si l'on en rompt un seul anneau. Les difficultés effrayent , & frappent l'esprit , souvent beaucoup plus que les réponses , quoique très-solides. On ne connoît bien ni la nature des preuves , ni la véritable maniere de les attaquer. On s'imagine qu'il faut répondre directement à toutes les objections que l'esprit peut former sur quelque vérité , & qu'une thèse est fautive , dès qu'elle est sujette à des difficultés insolubles , qui prouvent seulement que notre esprit envisage rarement un objet sous toutes les faces possibles , & que nous connoissons une partie d'une chose , tandis que nous ignorons l'autre partie. Delà , l'obscurité des idées , la précipitation dans les jugemens , la fausseté dans les raisonnemens ; delà , par conséquent , la fureur de disputer , & souvent , après avoir long-tems disputé pour & contre , le danger de finir par ne rien croire.

plutôt ceux qui s'entretiennent dans le dessein de découvrir le vrai , que ceux qui contredisent pour s'amuser & se divertir. On se fera ainsi une réputation d'homme sage & modéré , & on mettra sa profession dans un degré d'estime où elle n'étoit point auparavant. *Glauc.* Très-bien.

Socr. C'étoit encore par maniere de précaution que nous disions plus haut , qu'il ne falloit admettre aux disputes philosophiques que des esprits graves & solides ; au lieu d'y admettre , comme on fait de nos jours , le premier venu , qui n'a souvent aucun talent pour cela.

Glauc. Vous avez raison. *Socr.* Sera-ce assez de donner à la dialectique le double du tems qu'on aura donné à la gymnastique ; de sorte néanmoins qu'on s'y applique sans relâche pendant tout ce tems-là , & qu'on ne fasse autre chose que de se cultiver l'esprit , comme on s'est auparavant exercé le corps ? *Glauc.* Combien d'années ? quatre ou six ? *Socr.* Mettez-en cinq. Après quoi , vous les ferez descendre de nouveau dans la caverne , les obligeant de passer par les emplois militaires & les autres fonctions propres de leur âge : afin qu'ils ne cèdent à per-

bonne en expérience. En toutes ces circonstances, vous observerez s'ils demeurent fermes, quoiqu'ils soient tirés & sollicités de tous côtés, ou s'ils se laissent ébranler le moins du monde. *Glauc.* Combien de tems y resteront-ils? *Socr.* Quinze ans. Il fera tems alors de conduire au terme ceux qui à cinquante ans seront sortis purs de ces épreuves, & se seront distingués dans les sciences & dans toute leur conduite; de les contraindre à diriger l'œil de l'âme vers l'Etre qui éclaire toutes choses, à contempler l'essence du bien & à s'en servir après comme d'un modèle pour régler leurs mœurs, celles de l'état & de chaque citoyen; s'occupant presque toujours de l'étude de la philosophie, mais se chargeant tour-à-tour du fardeau de l'autorité & de l'administration des affaires dans la seule vûe du bien public, & dans la persuasion que c'est moins une place d'honneur, qu'un devoir onéreux & indispensable. Après en avoir instruit d'autres, & laissé des successeurs dignes de les remplacer, ils passeront de cette vie dans les isles fortunées. L'état leur érigera de magnifiques tombeaux; & si l'oracle d'Apollon le trouve bon, on

leur fera des sacrifices comme à des génies tutélaires ; ou du moins comme à des âmes bienheureuses & divines.

Glaucon. Socrate , vous venez de nous donner en sculpteur habile le modèle d'un magistrat accompli. *Socr.* Appliquez aussi ceci aux femmes , mon cher Glaucon. Ne croyez pas que j'aie parlé plutôt pour les hommes , que pour celles des femmes qui seront nées avec un naturel capable d'une si excellente éducation. *Glauc.* Cela doit être , puisque dans notre système il faut que tout soit commun entre les deux sexes. *Socr.* Hé bien ! m'accordez vous à présent que tout ce qui a été dit de notre république & de son gouvernement , n'est pas un simple souhait. L'exécution en est difficile sans doute mais elle est possible, & elle ne l'est que de la manière qu'on a expliquée : c'est-à-dire , lorsqu'on verra à la tête des états un ou plusieurs philosophes , qui regardant d'un œil de mépris les honneurs qu'on brigue aujourd'hui , persuadés qu'ils sont bas & de nul prix , n'estimant que le devoir , & les honneurs qui en sont la récompense , mettant la justice au-dessus de tout pour l'importance & la nécessité , soumis en tout à ses lois, & s'appliquant

pliquant à la faire fleurir , prendront de bonnes mesures pour la réforme du gouvernement. *Glauc.* Quelles mesures ? *Socr.* Ils relégueront à la campagne tous les habitans de leur ville qui seront au-dessus de dix ans (*m*) ; & se chargeant de l'éducation de leurs enfans , ils les élèveront conformément à leurs mœurs & à leurs principes , les mêmes que nous avons exposés ci-dessus ; ils les préserveront ainsi des mauvaises habitudes que prennent aujourd'hui ceux qui sont élevés dans le sein de leur famille. Par ce moyen , ils établiront dans leur ville en peu de tems , & sans peine , la forme de gouvernement dont nous avons parlé ,

(*m*) Il est étonnant que le texte de Platon aussi clair en cet endroit que nulle part ailleurs , n'ait été entendu d'aucun des trois traducteurs que j'ai sous les yeux. Voici le texte : ὅσοι μὲν αἱ πρεσβύτεροι τυγχάνωσι δεκετῶν ἐν τῇ πόλει πάντας ἐκτέμψουσιν εἰς τὰς ἀγροὺς. Ficin traduit : *Omnes quicumque in urbe decem annos impleverint , in agros transmittent* : Il ne s'agit pas de ceux qui ont passé dix ans dans la ville ; mais de ceux dont l'âge est au-dessus de dix ans. De Serres traduit : *Quicumque in civitate fuerint provectiores atate , eos decimabunt , &c.* Enfin , la Pillonniere traduit ainsi : *Je serois du sentiment que les magistrats ne fussent en charge dans la capitale que dix ans ; on les relégueroit dans les provinces ensuite.* Ce n'est pas la première fois que l'occasion se présente de relever ces trois traducteurs par des notes critiques semblables à celle-ci ; j'espère que le lecteur me pardonnera aisément de les avoir omises.

& la rendront heureuse , elle & ses habitans. *Glauc.* Sans contredit. Je crois, Socrate , que vous avez trouvé la maniere dont notre projet s'exécutera , supposé qu'il s'exécute un jour. *Socr.* Finissons - là notre discours au sujet de cette république , & de l'homme qui lui ressemble. Il n'est pas mal aisé de juger quel il doit être selon nos principes. *Glauc.* Non sans doute ; & , comme vous dites , cette matiere est désormais épuisée.



LIVRE HUITIEME.

SOCRATE. C'est donc une chose reconnue entre nous , mon cher Glaucon , que dans une république bien gouvernée tout doit être commun , les femmes , les enfans , l'éducation , les exercices propres de la paix & de la guerre ; & qu'il faut lui donner pour chefs des hommes consommés dans la philosophie & dans la science des armes. *Glauc.* Oiii. *Socr.* Nous sommes convenus aussi , que les soldats ayant leurs chefs à leur tête , logeront dans des maisons telles que nous avons dit , communes à tous ,

& où personne n'aura rien en propre. Outre le logement , vous vous rappelez peut-être ce que nous avons réglé touchant leurs possessions. *Glauc.* Oïïi. Je me souviens que nous n'avons pas jugé à propos qu'aucun d'eux eût la propriété de quoi que ce soit , comme les guerriers d'aujourd'hui : mais que, se regardant comme autant d'athlètes destinés à combattre & à veiller pour le bien public , ils devoient pourvoir à leur sûreté & à celle de leurs concitoyens , & recevoir des autres pour prix de leurs services , ce qui leur étoit nécessaire chaque année pour leur nourriture. *Socr.* Vous dites bien. Mais , puisque nous avons mis fin à cet article , rappellons-nous l'endroit où nous en étions , lorsque nous sommes entrés dans cette longue digression , & reprenons la suite de notre entretien.

Glauc. Il est aisé de le faire. Vous teniez alors au sujet de la république , les mêmes discours à peu-pres que tout-à-l'heure. Vous disiez qu'une république , pour être parfaite , devoit ressembler à celle dont vous aviez tracé le plan ; que l'homme de bien étoit celui qui se conduisoit par les mêmes principes ; quoi-

* Livre IV.
vers la fin.

qu'il vous fût possible de donner de l'un & de l'autre un tableau encore plus achevé. * Mais , ajoutiez-vous , si cette forme de gouvernement est bonne , toutes les autres sont défectueuses. Autant qu'il m'en souvient, vous en comptiez quatre espèces, dont il étoit à propos de faire mention , & d'examiner les défauts , en les comparant aux défauts des particuliers dont le caractère répondoit (a) à chacune de ces espèces : afin qu'après les avoir considérés avec soin , & nous être assurés du caractère de l'homme de bien & du méchant , nous fussions en état de juger si le premier est le plus heureux , & le second le plus malheureux des hommes, ou si la chose est autrement. Et dans le moment que je vous priois de me nommer ces quatre sortes de gouvernemens , Adimante & Polemarque ont pris la parole , & vous ont engagé dans la digression qui vous a conduit ici. *Socr.* Votre mémoire est très-fidelle.

Glauc. Faites donc comme les Athlètes : donnez-moi encore la même prise , & répondez à la même question , ce que

(a) Le Grec porte *ἀνθρώπων διψήμους* : il est évident qu'il faut lire *ὁμοίων σιμίων* , le sens l'exige.

vous aviez deſſein d'y répondre alors. *Socr.* Si je puis. *Glauc.* D'abord je deſire ſçavoir de vous quelles ſont ces quatre eſpèces de gouvernemens. *Socr.* Je n'aurai pas de peine à vous ſatisfaire : elles ſont très-connues toutes quatre. La première eſpèce de gouvernement , & la plus vantée , eſt celui de Crête & de Lacédémone. La ſeconde quel'on met auſſi au ſecond rang , eſt l'oligarchie , gouvernement ſujet à un grand nombre de maux. La troiſième , différente de la ſeconde , & moins eſtimée , eſt la démocratie. La tyrannie enfin , qui ne reſſemble à aucun des trois autres gouvernemens , eſt la quatrième & la plus grande maladie d'un état. Pourriez-vous me nommer quelque gouvernement , qui ait une forme propre & diſtinguée de celles-ci ? car les dynaſties , les principautés vénales & les autres gouvernemens rentrent dans ceux dont j'ai parlé. On en trouve de cette ſorte pour le moins autant chez les Barbares que chez les Grecs. *Glauc.* Il y en a en effet , d'étranges & en grand nombre. *Socr.* Vous ſçauvez à préſent qu'il y a de néceſſité autant de caractères d'hommes que d'eſpèces de gouvernemens. Cröyez-vous que les ſo-

ciétés se forment des chênes & des rochers , & non pas des mœurs de chacun des membres qui les composent, lorsque le concours unanime de leurs sentimens entraîne après soi tout le reste ? *Glauc.* Les sociétés ne peuvent se former d'ailleurs.

Socrate. Ainsi , puisqu'il y a cinq espèces de gouvernemens , il doit y avoir cinq caractères de l'ame qui leur répondent. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* nous avons déjà traité du caractère qui répond à l'aristocratie , & que nous disons avec raison être bon & juste. *Glauc.* Oïi. *Socr.* Il nous faut parcourir à présent les caractères vicieux , c'est-à-dire , l'intrigant & l'ambitieux , formé sur le modèle du gouvernement de Lacédémone ; ensuite l'oligarchique , le démocratique & le tyrannique. Quand nous aurons reconnu quel est le plus méchant de ces caractères, nous l'opposerons au plus juste ; & comparant la justice pure avec l'injustice aussi sans mélange , nous finirons par voir jusqu'à quel point l'une & l'autre nous rendent heureux ou malheureux , & s'il faut s'attacher à l'injustice suivant le conseil de Thrasymaque , ou nous rendre à la force des raisons qui nous pressent d'embrasser

le parti de la justice. *Glauc.* Il faut faire comme vous dites. *Socr.* Comme nous avons déjà commencé par examiner les mœurs de l'état, avant que de passer à celles des particuliers, parce que nous avons cru que cette méthode seroit plus lumineuse; n'est-il point à propos que nous continuions de la suivre: & qu'après avoir considéré d'abord le gouvernement ambitieux, (car je ne sçais quel autre nom lui donner, si ce n'est peut-être celui de *timocratie* ou de *timarchie*;) nous passions ensuite à la considération de l'homme qui lui ressemble? Nous ferons la même chose à l'égard de l'oligarchie & de l'homme oligarchique. De là, après avoir jetté les yeux sur la démocratie, nous porterons nos regards sur l'homme démocratique. Enfin, nous viendrons au gouvernement tyrannique: nous en examinerons la constitution; après quoi nous verrons le caractère tyrannique, & nous tâcherons de prononcer avec connoissance de cause sur la question que nous avons entrepris de résoudre. *Glauc.* On ne peut procéder avec plus d'ordre dans cet examen & ce jugement.

Socr. Essayons d'abord d'expliquer de quelle maniere se pourra faire le passage de l'aristocratie à la timocratie. N'est-il pas vrai, en général, que les changemens qui arrivent dans tout gouvernement politique, ont leur source dans la partie qui gouverne, lorsqu'il s'élève en elle quelque sédition; & que, quelque petite qu'on suppose cette partie, tandis qu'elle sera d'accord avec elle-même, il est impossible qu'il se fasse dans l'état aucune innovation? *Glauc.* C'est une chose certaine. *Socr.* Mais, comment notre république changera-t-elle de face? Par où la discorde se glissant dans l'ordre des guerriers, & celui des magistrats, armera-t-elle chacun de ces corps contre l'autre & contre lui-même? Voulez-vous qu'à l'imitation d'Homere, nous conjurons les Muses de nous expliquer l'origine de la sédition, & que, supposant qu'elles badinent & s'amusent avec nous comme avec des enfans, nous les fassions parler sur un ton tragique & sublime, comme si c'étoit sérieusement? *Glauc.* Comment? *Socr.* A peu-près ainsi.

» Il est difficile que la constitution d'une
 » ne république telle que la vôtre, s'al-

» tère : mais comme tout ce qui naît est
 » sujet à la corruption , ce système de
 » gouvernement , tout excellent qu'il est ,
 » ne se maintiendra pas toujours : il se
 » démentira , & voici comment. Il y a
 » non seulement par rapport aux plantes
 » qui naissent dans le sein de la terre ,
 » mais encore à l'égard des animaux qui
 » vivent sur sa surface , un tems de fer-
 » tilité & un tems de stérilité tant pour
 » les ames que pour les corps. Ce tems
 » est marqué par les intersections des or-
 » bites des différens cercles ; des orbites
 » qui s'achevent dans un plus court espa-
 » ce pour les animaux dont la vie est plus
 » courte , de celles qui s'achevent après
 » un plus long tems pour ceux dont la
 » vie est plus longue. Vos magistrats ,
 » tout habiles qu'ils sont , ne pourront
 » connoître ni par les sens , ni par le rai-
 » sonnement , l'instant favorable ou con-
 » traire à la propagation de votre espé-
 » ce. Cet instant leur échappera , & un
 » jour viendra où ils donneront des en-
 » fans à l'état , lorsqu'il n'en faudra pas
 » donner. Pour les générations divines ,
 » la révolution est comprise dans un nom-
 » bre parfait. Quant aux hommes , le

» nombre qui préside à leurs générations
 » heureuses ou malheureuses , est un nom-
 » bre géométrique (*b*) dont il est inutile
 » de vous expliquer le mystère , parce
 » qu'il est au-dessus de votre portée. L'ef-
 » fet de cette ignorance dans vos magif-
 » trats , fera de faire contracter à con-
 » tre-tems par leurs sujets des mariages ,
 » d'où naîtront, sous de funestes auspices,
 » des enfans d'un mauvais naturel. Leurs
 » peres choisiront, à la vérité, les meilleurs
 » d'entr'eux pour les remplacer ; mais ,
 » comme ils seront indignes de leur suc-
 » céder dans les premières places , ils n'y
 » feront pas plutôt élevés , qu'ils com-
 » menceront par nous négliger en faisant
 » de la musique moins de cas qu'il ne
 » convient. Ils négligeront pareillement

(*b*) Ici est le fameux nombre de Platon , que je n'ai point traduit , parce que je ne l'entends pas. Je crois même qu'il est inutile de vouloir se rompre la tête à l'expliquer , personne n'ayant pu le faire avec succès jusqu'à présent. Il y a grande apparence que Platon n'auroit pas parlé d'une manière si obscure , s'il avoit su quelque raison physique de cette prétendue amélioration ou détérioration de l'espèce humaine. Peut-être , dit Ficin , y a-t-il dans ce passage plus de difficulté que de solidité. Le ton sur lequel Socrate fait parler les Muses, nous autorise à croire qu'il badine ici avec elles , & qu'il a voulu couvrir sous cette enveloppe mystérieuse , l'ignorance où il étoit des causes qui font dépérir les établissemens humains.

» la gymnastique : d'où il arrivera que
 » l'éducation de vos jeunes gens fera
 » beaucoup moins parfaite. Ainsi, les ma-
 » gistrats qui seront choisis parmi eux ,
 » n'apporteront point assez de précaution
 » au discernement des races d'or , d'ar-
 » gent , d'airain & de fer , dont parle
 » Hésiode , & qui se trouvent chez vous.
 » Le fer venant donc à se mêler avec
 » l'argent , & l'airain avec l'or , il résulte-
 » ra de ce mélange un défaut de conve-
 » nance , de régularité & d'harmonie :
 » défaut qui , quelque part qu'il se trou-
 » ve , engendre toujours la guerre & l'i-
 » nimitié. » Telle est nécessairement l'o-
 » rigine de la sédition en tous les lieux où
 elle se forme. *Gl.* Nous dirons sans dou-
 te que les Muses ne se trompent point.
Socr. Comment les Muses pourroient-
 elles se tromper ? *Glauc.* Hé bien ! que
 disent-elles ensuite ?

Socrate. » La sédition une fois for-
 » mée , les deux races de fer & d'airain
 » pousseront les uns à s'enrichir , à pos-
 » séder des terres , des maisons , de l'or
 » & de l'argent ; tandis que d'autre part
 » les races d'or & d'argent , riches de
 » leur fonds , & ne manquant de rien ,

» porteront les autres à la vertu & au
 » maintien de la constitution primitive.
 » Après bien des efforts & des combats
 » réciproques , les gens de guerre &
 » les magistrats s'accorderont à faire
 » entr'eux le partage des terres & des
 » maisons : ils traiteront en sujets &
 » en esclaves le reste des citoyens ,
 » qu'ils regardoient auparavant comme
 » des hommes libres , comme leurs
 » amis & leurs nourriciers ; & au lieu
 » d'en être les gardiens , ils les contrain-
 » dront de faire la guerre , & de pour-
 » voir à la sûreté commune ». *Glaucon.*
 Il me paroît que cette révolution n'aura
 point d'autre cause. *Socr.* Ainsi ce gou-
 vernement tiendra le milieu entre l'aristocratie & l'oligarchie. *Glaucon.* Oiii.

Socr. Le changement se fera donc de
 la manière que j'ai expliquée ; mais quelle
 sera la forme de ce nouveau gouverne-
 ment ? N'est-il pas évident qu'il retiendra
 quelque chose de l'ancien ; qu'il prendra
 aussi quelque chose de l'oligarchique ,
 puisqu'il tient de l'un & de l'autre ; enfin ,
 qu'il aura quelque chose de propre & de
 distinctif ? *Glaucon.* Sans doute. *Socr.* Il
 conservera de l'aristocratie le respect pour

les magistrats , l'aversion des gens de guerre pour l'agriculture , les arts mécaniques & les autres professions lucratives , la coutume de prendre les repas en commun , & le soin de cultiver les exercices gymnastiques & militaires. *Glauc.* Oiii. *Socr.* Ce qu'il aura de propre fera de craindre d'élever des sages aux premières dignités , parce qu'il ne se formera plus dans son sein des hommes d'une vertu simple & pure , mais mêlée de vices ; de choisir plutôt , pour commander , des esprits bouillans , d'une valeur peu éclairée , plus portés à la guerre qu'à la paix ; de faire un grand cas des stratagèmes & des ruses de guerre , & d'avoir toujours les armes à la main. *Glauc.* Oiii. *Socr.* Les habitans seront avides de richesses , comme dans les états oligarchiques. Adorateurs farouches de l'or & de l'argent , ils le confieront aux ténèbres , & le tiendront renfermé dans le trésor de l'épargne & dans leurs coffres. Eux-mêmes , retranchés dans l'enceinte de leurs maisons , comme dans autant de nids , ils prodigueront les dépenses pour leurs femmes , & pour tous ceux qu'ils admettront à leurs plaisirs secrets. *Glauc.* Cela est très-vrai. *Socr.* Ils seront donc

avares de leur bien , parce qu'ils estiment les richesses , & qu'ils les acquièrent fourdement ; & en même tems prodigues du bien d'autrui par le désir qu'ils ont de satisfaire leurs passions. Livrés en secret à tous les plaisirs , ils se cachent de la loi , comme un jeune débauché se cache de son pere ; la contrainte les retiendra dans le devoir plus que la persuasion , parce qu'ils ont négligé la véritable Muse , celle qui préside à la dialectique & à la philosophie , & qu'ils ont préféré la gymnastique à la musique (c). *Glauc.* Le portrait que vous faites est celui d'un gouvernement mêlé de bien & de mal.

(c) Ce portrait des mœurs de Sparte ne ressemble guères à ceux qu'on en fait en tant d'écrits modernes , où on la représente comme un modele de vertu. On se fonde assez mal-à-propos sur l'autorité de Plutarque , plus connu de nos auteurs que Platon , à cause de la Traduction d'Amiot. Cependant Platon étoit mieux instruit que lui ; il écrivoit ce qu'il voyoit. Ce qu'il dit de l'ambition des Lacédémoniens , est conforme à l'histoire qui les accuse d'avoir attenté plusieurs fois à la liberté des Grecs. Leur avarice étoit passée en proverbe. On disoit communément , qu'on voyoit les traces de l'argent qui entroit à Sparte ; mais non de celui qui en sortoit. Quant à l'hypocrisie & aux débauches secretes , ce devoit être l'effet naturel de cette éducation dure , où la force avoit plus de part que la persuasion. On sçait d'ailleurs , sur le témoignage de Platon dans ses loix , que le vice grossier tant reproché aux Grecs , régnoit en Crète & dans Lacédémone , plus qu'en nul autre endroit de la Grèce.

Socr. Il est très - ressemblant. Comme on y met le courage avant tout le reste , il y a un vice dominant qui s'y fait remarquer par-dessus tout ; c'est l'ambition & la brigue. *Glauc.* Il est vrai.

Socr. Telle est l'origine , & telles sont les mœurs de ce gouvernement. Je n'en ai pas fait une exacte peinture , mais seulement un léger crayon , parce que cela suffit à notre dessein , qui est de connoître l'homme juste & le scélérat ; & que d'ailleurs nous nous jetterions dans un détail infini , si nous voulions décrire avec la dernière exactitude chaque gouvernement & chaque caractère. *Glauc.* Vous avez raison. *Socr.* Quel est l'homme qui répond à ce gouvernement ? Comment se forme-t-il , & quel est son caractère ? Je m'imagine , reprit Adimante , qu'il doit ressembler à peu près à Glaucon , pour ce qui est de l'ambition. Cela peut être , lui dis-je ; mais il me paroît qu'il en diffère par plusieurs autres endroits. *Adim.* Par où , s'il vous plaît. *Socr.* Il doit être plus arrogant & moins poli. Il aimera peut-être les lettres & les conversations sçavantes ; mais il n'aura aucun talent pour la parole. Dur & brutal envers ses esclaves , sans toutefois les mé-

priser, comme font ceux qui ont reçu une excellente éducation, il sera doux avec ses égaux, souple & rampant devant ses maîtres. Il voudra s'élever aux honneurs & aux dignités, non par l'éloquence, ni par aucun des talens de l'esprit, mais par les vertus guerrières & politiques; il sera passionné pour la chasse & les exercices du gymnase. *Adim.* Voilà au naturel les mœurs des citoyens de cet état. *Socr.* Pendant sa jeunesse, il n'aura que du mépris pour les richesses; mais son attachement pour elles croîtra avec l'âge, parce que son caractère le porte à l'avarice, & que sa vertu, destituée de son fidèle gardien, n'est ni pure ni désintéressée. *Adim.* Quel est ce gardien? *Socr.* La raison tempérée par la musique; elle seule peut conserver la vertu dans un cœur qui la possède. *Adim.* Vous dites bien. *Socr.* Tel est le jeune homme ambitieux, image du gouvernement timocratique. *Adim.* Fort bien.

Socrate. Voici à présent de quelle manière il se forme. Il aura pour pere un homme de bien, citoyen d'un état mal gouverné, qui fuit les honneurs, les dignités, la magistrature, & tous les embarras que les charges traînent après

elles, qui préfère son repos à son élévation. *Adim.* Quelle est la cause qui donne naissance au caractère de ce jeune homme? *Socr.* Ce sont les discours de sa mere, qu'il entend à toute heure se plaindre que son mari n'a aucune charge dans l'état; qu'elle en est moins considérée des autres femmes; qu'il n'a point assez d'empressement pour augmenter son bien; qu'il aime mieux souffrir quelque dommage, que d'avoir un procès ou un démêlé avec qui que ce soit; qu'elle s'apperçoit tous les jours, que tout occupé de lui-même, il n'a pour elle que de l'indifférence. Cette mere, outrée d'une pareille conduite, répète sans cesse à son fils que son pere est un lâche, un homme mou & indolent, & cent autres choses de cette nature que les femmes ont coûtume de dire de leurs maris en ces sortes de rencontres. *Adim.* Il est vrai qu'alors elles font mille plaintes qui sont tout-à-fait dans leur caractère. *Socr.* Sçavez-vous bien que les domestiques, sur-tout ceux qui paroissent les plus affectionnés à leur maître, tiennent souvent le même langage à ses enfans. Lorsqu'ils voyent, par exemple, qu'un pere ne poursuit pas le payement de quelque dette, ou la réparation de quelque injure; ne manquez

pas, disent-ils à son fils, lorsque vous serez grand, de faire valoir vos droits contre ces fortes de personnes, & foyez plus homme que votre pere. Sort-il de la maison? Il entend de tous côtés les mêmes discours; il voit qu'on méprise, qu'on traite d'imbecilles ceux des citoyens qui ne s'occupent que de ce qui les regarde, tandis qu'on honore, qu'on vante les gens d'intrigue qui se mêlent de tout. Ce jeune homme, témoin de tout cela, à qui son pere tient d'autre part un langage tout différent, & qui voit que la conduite de son pere à cet égard est opposée à celle des autres, se sent à la fois tiré de deux côtés; par son pere qui cultive & qui fortifie la partie raisonnable de son ame, & par les autres qui enflamment son courage & ses desirs. Comme son naturel n'est point mauvais de foi, qu'il est seulement sollicité au mal par les méchans qu'il fréquente, il prend le milieu entre les deux partis extrêmes qu'on lui propose; il laisse prendre tout empire sur son ame, à cette partie de lui-même où réside le courage, l'esprit de brigue, & qui tient le milieu entre la raison & les passions; il devient un homme ambitieux, plein de sentimens hautains & de grands projets. *Adim.* Il me paroît que

ous avez très-bien expliqué l'origine & la naissance de ce caractère. *Socr.* Nous voyons donc la seconde espèce d'homme & de gouvernement. *Adim.* Oïii.

Socr. Ainsi passons, comme dit Eschyle, à un autre homme comparé à un autre état; & pour garder le même ordre, commençons par l'état. *Adim.* J'y consens. *Socr.* Le gouvernement qui vient près, est je crois, l'oligarchie. *Adim.* Qu'entendez-vous par oligarchie? *Socr.* J'entens une forme de gouvernement où le cens décide de la condition de chaque citoyen, où les riches par conséquent ont le commandement auquel les pauvres n'ont aucune part. *Adim.* Je comprends. *Socr.* Ne dirons-nous pas d'abord comment la timarchie se change en oligarchie? *Adim.* Oïii. *Socr.* Il n'est personne, quelque peu clairvoyant qu'il soit, qui ne voie comment se fait le passage de l'une à l'autre. *Adim.* Comment se fait-il? *Socr.* Ces richesses accumulées dans les coffres des particuliers, perdent à la fin la timarchie. Le luxe y occasionne tous les jours de nouvelles dépenses pour les citoyens. Eux & leurs femmes font violence aux loix pour les plier à leurs inclinations. *Adim.* Cela doit

être. *Socr.* Ensuite l'exemple des uns excitant la jalousie des autres, & les portant à les imiter, en peu de tems la contagion devient universelle. *Adim.* Cela doit être encore. *Socr.* Pour soutenir ces dépenses, on se livre de plus en plus à la passion d'amasser; plus le crédit de richesses augmente, plus celui de la vertu diminue. L'or & la vertu ne sont-ils pas en effet, comme deux poids mis dans une balance, dont l'un ne peut monter que l'autre ne baisse? *Adim.* Oiii. *Socr.* Par conséquent, la vertu & les gens de bien sont moins estimés dans un état, proportion qu'on y estime davantage les riches & les richesses. *Adim.* Cela est évident. *Socr.* Mais on recherche ce qu'on estime, & on néglige ce qu'on méprise. *Adim.* Sans doute. *Socr.* Ainsi, dans l'oligarchie, les citoyens, d'ambitieux & d'intriguans qu'ils étoient, finissent par être avares & intéressés. Tous leurs éloges, toute leur admiration est pour les riches; les charges ne sont que pour eux: c'est assez d'être pauvre pour être méprisé. *Adim.* Sans contredit.

Socrate. Alors on fixe par des loix les bornes du gouvernement oligarchique, & ces bornes sont la quantité des re-

venus. Le plus ou le moins de personnes aisées détermine le nombre des magistrats ; parce qu'il est défendu d'aspirer aux charges à ceux dont le bien ne monte pas au taux marqué par la loi. Les riches eux-mêmes font passer ces réglemens par la voie de la force & des armes ; ou le peuple les prévient par la crainte où il est de quelque violence de leur part. N'est-ce pas ainsi que les choses se passent ? *Adim.* Oiii. *Socr.* Voilà donc à peu près comment cette forme de gouvernement s'établit. *Adim.* Oiii ; mais quelles sont ses mœurs , & les défauts que nous lui reprochons ? *Socr.* Le premier & l'essentiel est la constitution même de cet état. Prenez garde en effet. Si dans le choix des pilotes on avoit uniquement égard au cens , & qu'on exclût du gouvernail le pauvre malgré sa grande expérience ; qu'arriveroit-il ? *Adim.* que les vaisseaux feroient très-mal gouvernés. *Socr.* N'en feroit-il pas de même à l'égard de tout autre gouvernement quel qu'il soit ? *Adim.* Je le pense. *Socr.* Faut-il en excepter celui d'une république ; ou doit-on l'y comprendre aussi ? *Adim.* Sans doute : d'autant plus que c'est de toutes les administrations la plus difficile

& la plus importante. *Socr.* L'oligarchie est donc sujette à ce défaut capital. *Adim.* Il me semble ainsi.

Socrate. Mais quoi ? cet autre défaut est-il moins considérable ? *Adim.* Quel défaut ? *Socr.* C'est que cet état par sa nature n'est point un ; mais qu'il renferme nécessairement deux états , l'un de riches , l'autre de pauvres , qui habitent dans la même ville , & qui travaillent sans cesse à se détruire les uns les autres. *Adim.* Non certes , il n'est pas moins considérable que le premier. *Socr.* Ce n'est pas non plus un avantage pour ce gouvernement , que l'impuissance où l'on s'y trouve de faire la guerre ; parce qu'on y est forcé , ou bien d'armer la multitude , & d'avoir par conséquent plus à craindre d'elle que de l'ennemi ; ou de ne pas s'en servir , & de se présenter au combat avec une armée vraiment oligarchique (d). Outre cela , les riches refusent par avarice de fournir aux frais de la guerre. *Adim.* Il s'en faut bien que ce soit un avantage. *Socr.* Approuvez

(d) C'est-à-dire , composée des seuls riches , & par conséquent très-peu nombreuse.

vous encore cette multiplicité d'emplois que nous avons tant blâmée ci-dessus , & qui est si ordinaire dans l'oligarchie , où tant de citoyens sont à la fois laboureurs , guerriers , commerçans ? *Adim.* Je ne l'approuve nullement.

Socrate. Voyez si le plus grand vice de cette constitution n'est pas celui que je vais dire. *Adim.* Quel vice ? *Socr.* La liberté qu'on y laisse à chacun de se défaire de son bien , ou d'acquérir celui d'autrui ; & à celui qui a vendu son bien , de demeurer dans l'état sans y avoir aucun emploi , ni d'artisan , ni de commerçant , ni de soldat , ni d'autre titre enfin que celui de pauvre & d'indigent ? *Adim.* Vous avez raison. *Socr.* On ne songe pas à empêcher ce désordre dans les gouvernemens oligarchiques. Car si on le prévenoit , les uns n'y posséderoient pas des richesses immenses , tandis que les autres sont réduits à la dernière misère. *Adim.* Cela est vrai. *Socr.* Faites encore attention à ceci. Lorsque cet homme autrefois riche s'est ruiné par de folles dépenses , quel avantage le public en a-t-il retiré ? Il passoit pour le chef de l'état ; mais en effet il n'en étoit ni le chef , ni le ministre ; il n'y avoit d'autre emploi

que celui de dépenser son bien. *Adim.* Ce n'étoit qu'un prodigue & rien de plus. *Socr.* Voulez-vous que nous disions de cet homme qu'il est dans l'état, ce qu'un frêlon est dans une ruche; un mâle qui le mine & le consume? *Adim.* Je le veux bien, Socrate. *Socr.* Mais il y a cette différence, mon cher Adimante, que Dieu a fait naître sans aiguillon tous les frêlons ailés; au lieu que parmi ces frêlons à deux pieds, s'il y en a qui n'ont pas d'aiguillons, d'autres en récompense en ont de très-piquans. Ceux qui n'en ont pas vivent & meurent dans l'indigence. Du nombre de ceux qui en ont, sont tous ceux qu'on appelle malfaiteurs. *Adim.* Rien de plus vrai. *Socr.* Il est donc manifeste que dans toute société où vous verrez des pauvres, il y a des filoux cachés, des coupeurs de bourse, des sacrilèges & des fripons de toute espèce. *Adim.* On n'en sçauroit douter. *Socr.* Mais dans les gouvernemens oligarchiques, n'y a-t-il pas beaucoup de pauvres? *Adim.* Presque tous les citoyens le sont, à l'exception des chefs. *Socr.* Ne sommes-nous point par conséquent autorisés à croire qu'il s'y trouve beaucoup de scélérats armés d'aiguillons, que les magistrats contiennent

tiennent dans le devoir par la vigilance & par la force? *Adim.* Oiii. *Socr.* Mais si on nous demande qui les y a fait naître, ne dirons-nous pas que c'est l'ignorance, la mauvaise éducation & le vice intérieur du gouvernement? *Adim.* Sans doute.

Socrate. Telle est donc la constitution de cet état : tels sont ses défauts, peut-être en a-t-il encore davantage. *Adim.* Peut-être. *Socr.* Ainsi, nous avons achevé la peinture de ce gouvernement qu'on nomme *oligarchie*, où le cens élève aux différens degrés de la magistrature. Passons à présent à l'homme oligarchique. Voyons comment il se forme & quel est son caractère. *Adim.* J'y consens. *Socr.* Le changement de l'ambitieux en celui dont nous parlons, ne se fait-il pas de cette manière? *Adim.* De quelle manière? *Socr.* L'ambitieux a un fils qui veut d'abord imiter son pere & marcher sur ses traces; mais ensuite voyant que son pere s'est brisé contre l'état, comme un vaisseau contre un écueil; qu'après avoir prodigué ses biens & sa personne, soit à la tête des armées ou dans l'administration de quelque autre grande charge, il est traîné devant les juges,

calomnié par des imposteurs , condamné à la mort , à l'exil , à la perte de son honneur ou de ses biens : *Adim.* Cela est très-ordinaire. *Socr.* Voyant , dis - je , fondre sur son pere tant de malheurs qu'il partage avec lui , dépouillé de son patrimoine , & craignant pour sa propre vie , il précipite cette ambition & ces grands sentimens du trône qu'il leur avoit élevé dans son ame ; humilié de l'état d'indigence où il se trouve , il ne songe plus qu'à amasser du bien ; & par un travail assidu & des épargnes fardides il vient à bout de s'enrichir. Après cela ne croyez - vous pas que sur ce même trône dont il a chassé l'ambition , il fera monter l'esprit d'avarice & de convoitise , qu'il l'établira son grand Roi (d) qu'il lui mettra le diadème , le collier & lui ceindra le cimenterre ? *Adim.* Je le crois. *Socr.* Plaçant ensuite au bas du trône , d'un côté la raison , de l'autre le courage , enchaînés comme de vils esclaves , il oblige l'une à ne réfléchir , à ne penser qu'aux moyens d'accumuler de nouveaux trésors , & force l'autre à n'a-

(d) Cette expression fait allusion au roi de Perse que les Grecs appelloient *le grand Roi*.

mirer , à n'honorer que les richesses & les riches , à mettre toute sa gloire dans la possession des biens de fortune & dans le talent d'en amasser. *Adim.* Il n'est point de passage plus rapide ni plus violent que celui-là , de l'ambition à l'avarice dans un jeune homme. *Socr.* N'est-ce pas-là le caractère oligarchique ? *Adim.* Du moins le changement d'homme à homme est le même que celui de gouvernement à gouvernement.

Socrate. Voyons encore si les mœurs se ressemblent de part & d'autre. *Adim.* Je le veux bien. *Socr.* N'a-t-il pas d'abord avec l'oligarchie ce premier trait de ressemblance , de placer les richesses avant tout le reste ? *Adim.* Sans contredit. *Socr.* Il lui ressemble de plus par l'esprit d'épargne & par l'industrie ; il n'accorde à la nature que la satisfaction de ses desirs nécessaires , il retranche toute autre dépense , & captive tous les autres desirs , comme superflus & insensés. *Adim.* Cela est vrai. *Socr.* Il est fardé , fait argent de tout , ne songe qu'à théauriser ; en un mot , il est du nombre de ceux dont le vulgaire admire le sçavoir-faire. N'est-ce pas-là le portrait fidèle du caractère analogue au gouvernement oli-

garchique ? *Adim.* Oiii : de part ni d'autre on ne voit rien de préférable aux richesses. *Socr.* Sans doute que cet homme n'a cultivé ni son esprit ni son cœur par une bonne éducation. *Adim.* Il n'y a pas d'apparence : autrement, il ne se laisseroit pas conduire dans toutes ses démarches par un aveugle tel que Plutus.

Socrate. Prenez garde à ce que j'ajoute. Ne dirons-nous pas que l'ignorance a fait naître en lui des désirs qui sont de la nature des frêlons, les uns toujours indigens, les autres toujours portés à mal faire, & qu'il retient avec bien de la peine dans de justes bornes ? *Adim.* La chose est ainsi. *Socr.* Sçavez-vous en quelles occasions l'injustice de ces désirs se montrera à découvert ? *Adim.* en quelles occasions ? *Socr.* Lorsqu'il sera chargé de quelque tutéle, ou de quelque autre commission, où il aura toute licence de mal faire. *Adim.* Vous avez raison. *Socr.* N'est-il pas vrai que, si dans les autres circonstances de la vie, il passe pour un homme d'honneur & de probité, s'il contient ses mauvais désirs & les cache sous le voile de l'équité & de la modération, ce n'est ni par vertu ni par raison qu'il

s'en rend le maître ; mais par nécessité , & par la crainte de perdre son bien , en voulant s'emparer de celui d'autrui ?

Adim. Cela est certain. *Socr.* Mais lorsqu'il sera question de dépenser le bien d'autrui , c'est alors , mon cher ami , que vous découvrirez dans les hommes de ce caractère , ces convoitises qui tiennent du naturel des frêlons. *Adim.* J'en suis persuadé. *Socr.* Ils éprouvent donc nécessairement des séditions au dedans d'eux-mêmes : dans chacun d'eux , il y a deux hommes différens, dont les desirs se combattent ; mais , pour l'ordinaire , les bons desirs l'emportent sur les mauvais.

Adim. Cela est certain. *Socr.* C'est pour cela qu'à l'extérieur ils paroissent plus modérés , plus maîtres d'eux-mêmes que bien d'autres. Mais la vraie vertu qui produit dans l'ame la concorde & l'harmonie , est bien loin de leur cœur. *Adim.* Je le pense comme vous.

Socrate. Faut-il disputer une victoire , ou quelque prix d'honneur aux jeux publics , l'homme ménager ne s'y porte que foiblement. Il ne veut pas dépenser d'argent pour la gloire , ni pour ces sortes de combats ; il craint de réveiller en lui des desirs déjà trop prodigues , & de les

appeller à son secours dans la dispute. Il combat donc, d'une manière oligarchique, avec une très-petite partie de ses forces : il a presque toujours le dessous ; mais que lui importe ? il s'enrichit. *Adim.* J'en conviens. *Socr.* Douterons-nous encore de la parfaite ressemblance qui se trouve entre l'homme avare & ménager, & le gouvernement oligarchique ? *Adim.* Non.

Socr. Il s'agit à présent d'examiner l'origine & les mœurs de la démocratie, afin qu'après avoir connu le caractère de l'homme démocratique, nous puissions les comparer ensemble, & en juger.

Adim. Nous ne ferons que suivre en cela notre méthode ordinaire. *Socr.* On passe de l'oligarchie à la démocratie par l'envie insatiable d'acquérir de nouvelles richesses, qu'on regarde comme le premier avantage dans le gouvernement oligarchique. *Adim.* Comment cela ? *Socr.* Les magistrats, qui sont redevables à leurs grands biens des charges qu'ils occupent, se gardent bien de réprimer par la sévérité des loix le libertinage des jeunes débauchés, ni de les empêcher de se ruiner par des dépenses excessives ; leur dessein étant d'acheter leurs biens, de leur prêter à gros intérêts, & d'accroître par ce

moyen leurs richesses & leur crédit.

Adim. Sans doute. *Socr.* Il est évident d'ailleurs que , dans quelque gouvernement que ce soit , il est impossible que les citoyens estiment les richesses , & s'exercent en même tems à la tempérance , mais que c'est une nécessité qu'ils sacrifient une de ces deux choses à l'autre.

Adim. Cela est de la dernière évidence.

Socr. Ainsi , dans les oligarchies les magistrats par leur négligence , & la licence qu'ils accordent au libertinage , ont souvent réduit à l'indigence des hommes nés peut-être avec des sentimens nobles & élevés.

Adim. Sans doute. *Socr.* Ce qui forme dans l'état un corps de gens oisifs , armés de puissans aiguillons , les uns accablés de dettes , les autres notés d'infamie , quelques-uns ruinés à la fois de biens & d'honneur , qui haïssent à mort ceux qui se sont enrichis des débris de leur fortune , leur dressent des embûches , ainsi qu'au reste des citoyens , & n'aspirent qu'à exciter quelque révolution dans le gouvernement.

Adim. Cela est ainsi. *Socr.* Cependant ces usuriers avides , panchés , pour ainsi dire , sur leur proie , & ne s'imaginant pas être apperçûs des autres , continuent de four-

nir fourdement de l'argent à ceux qui ont recours à eux , & de faire des brèches considérables à leur patrimoine , en exigeant d'eux à titre d'intérêt des sommes beaucoup plus grosses que celles qu'ils leur ont prêtées , & par-là ils engendrent dans l'état un nombreux essaim de frêlons & de pauvres. *Adim.* Comment cet essaim ne deviendrait-il pas nombreux ? *Socr.* Ils ne veulent pas néanmoins éteindre cet incendie qui consume tout , ni en empêchant les particuliers de disposer de leurs biens à leur fantaisie , ni en employant un autre moyen également propre à arrêter le progrès du mal. *Adim.* Quel est cet autre moyen ? *Socr.* Celui qu'il est naturel d'employer au défaut du premier , & qui consiste à obliger les citoyens d'être vertueux par amour pour leurs intérêts ; car , si dans les contrats libres chacun y risquoit du sien , lorsqu'il contracteroit contre la loi , l'usure s'exerceroit avec moins d'impudence dans la société civile , qui se verroit délivrée de ce déluge de maux dont j'ai parlé. *Adim.* J'en conviens.

Socrate. Maintenant la plûpart des citoyens sont réduits à ce triste état par la faute des magistrats , tandis qu'eux &

leurs enfans font dans l'abondance ; que leurs enfans menent une vie voluptueuse, qu'ils n'exercent ni leur corps , ni leur esprit par aucun des travaux propres de leur âge , trop mous & trop lâches pour résister aux amorces du plaisir , & à l'impression de la douleur : *Adim.* Cela est vrai. *Socr.* Et qu'eux-mêmes , uniquement occupés à s'enrichir , négligent tout le reste , & ne se mettent pas plus en peine d'acquérir la vertu , que ceux qu'ils ont rendus pauvres. *Adim.* Sans contredit. *Socr.* Or , les esprits étant ainsi disposés , lorsque les magistrats & les sujets se trouvent ensemble en voyage , au spectacle , à l'armée , tant sur mer que sur terre , ou en quelque autre rencontre ; qu'ils s'examinent mutuellement dans les occasions périlleuses , les riches n'ont alors aucun sujet de mépriser les pauvres ; au contraire , quand un pauvre maigre , & brûlé du soleil , se voit dans la mêlée posté à côté d'un riche élevé à l'ombre , & chargé d'embonpoint , qu'il le voit tout hors d'haleine & embarrassé de sa personne , quelles pensées croyez-vous qu'il lui vienne en ce moment à l'esprit ? Ne se dit-il pas à lui-même que ces hommes méprisables doivent leurs richesses à

la lâcheté des pauvres ? Et lorsqu'ils se rencontrent ensemble , ne se disent-ils pas les uns aux autres ; en vérité , nos riches sont des gens qui ne sont bons à rien ? *Adim.* Je suis persuadé qu'ils parlent & pensent de la sorte.

Socrate. Et comme un corps mal affecté n'a besoin , pour tomber malade , que du plus léger accident ; que souvent même il se déränge , sans qu'il survienne aucune cause extérieure : ainsi un état , dans la situation où je viens de le représenter , ne tarde point à être en proie aux séditions & aux guerres intestines , aussi-tôt que , sur le moindre prétexte , les riches & les pauvres , cherchant à fortifier leur parti , appellent à leur secours , ceux-ci les habitans d'une République voisine , ceux-là les chefs de quelque état oligarchique ; quelquefois aussi les deux factions se déchirent de leurs propres mains , sans que les étrangers entrent dans leur querelle. *Adim.* Oui vraiment. *Socr.* Le gouvernement devient populaire , lorsque les pauvres , ayant remporté la victoire sur les riches , massacrent les uns , chassent les autres , & partagent également avec ceux qui restent , les charges & l'administration des affaires ; partage

qui dans ce gouvernement se règle d'ordinaire par le fort. *Adim.* C'est ainsi en effet que la démocratie s'établit, soit par la voie des armes, soit que les riches, craignant pour eux, prennent le parti de se retirer sans bruit.

Socrate. Quelles seront les mœurs, quelle sera la constitution de ce nouveau gouvernement ? Il est évident que le caractère qui lui ressemble doit nous paroître en quelque sorte démocratique. *Adim.* Cela est évident. *Socr.* D'abord, tout le monde est libre dans cet état; on n'y respire que la franchise & l'indépendance; chacun y est maître de faire ce qu'il lui plaît. *Adim.* On le dit ainsi. *Socr.* Mais, par-tout où l'on a ce pouvoir, il est clair que chaque citoyen dispose de lui-même, & choisit à son gré le genre de vie qui lui agréé davantage. *Adim.* Sans doute. *Socr.* Il doit par conséquent y avoir dans un pareil gouvernement des hommes de toutes sortes de professions. *Adim.* Oiii. *Socr.* Il paroît que cette forme de gouvernement doit passer pour la plus belle de toutes, & que cette prodigieuse diversité de caractères en relève autant la beauté, que les nuances de différentes couleurs relevent celle d'une étoffe. *Adim.* Pour-

quoi non ? *Socr.* Ceux du moins qui en jugeront , comme les femmes & les enfans jugent des habits , je veux dire par la bigarrure , ne sçauroient manquer de la préférer à toutes les autres. *Adim.* Je n'ai pas de peine à le croire. *Socr.* C'est dans cette République , mon cher ami , que chacun peut aller chercher le genre de gouvernement qui l'accommode.

Adim. Pourquoi cela ? *Socr.* Parce qu'elle les renferme tous , & que chacun a la liberté d'y vivre à sa façon. Il me semble que si quelqu'un vouloit former le plan d'un état , comme nous faisons tout à l'heure , il n'auroit qu'à se transporter dans une ville où le peuple gouverne : c'est une foire où on expose des gouvernemens de toute espèce. Il n'auroit qu'à choisir , & qu'à exécuter ensuite son dessein sur le modèle qu'il auroit choisi. *Adim.* Il ne manqueroit pas de modèles.

Socr. A juger de la chose sur le premier coup d'œil , n'est-ce pas une condition bien douce & bien commode , de ne pouvoir être contraint d'accepter aucune charge publique , quelque mérite que vous ayiez pour la remplir ; de n'être soumis à aucune autorité , si vous ne le voulez ; de ne point faire la guerre quand

les autres la font ; & tandis que les autres vivent en paix , de n'y pas vivre vous-même , si cela ne vous plaît pas ; & en dépit de la loi qui vous interdit toute fonction dans le barreau ou dans la magistrature , d'être juge ou magistrat , si la fantaisie vous en prend ? *Adim.* A la première vûe , cette vie doit paroître délicateuse. *Socr.* N'est-ce pas encore quelque chose d'admirable que la douceur avec laquelle on y traite certains criminels ? N'avez-vous pas vû dans une ville libre des hommes , condamnés à la mort ou à l'exil , rester impunément dans la ville , paroître en public , se promener avec une démarche & une contenance de héros , comme si personne n'y faisoit attention , & ne devoit pas même s'en apercevoir ? *Adim.* J'en ai vû plusieurs. *Socr.* De plus , n'est-ce pas l'effet d'une condescendance vraiment généreuse , & d'une façon de penser exemte de bassesse , que ce mépris qu'on y témoigne pour ces maximes que nous débitons tantôt avec tant d'emphase , en traçant le plan de notre république ; lorsque nous assurons qu'à moins d'être doué d'un excellent naturel , de s'être amusé , pour ainsi dire , dès l'enfance au milieu des belles choses , & d'en

avoir fait une étude sérieuse le reste de sa vie , jamais on ne deviendrait honnête homme ? Avec quelle grandeur d'ame on y foule aux pieds ces maximes , sans se mettre en peine d'examiner le caractère & la conduite de ceux qui s'ingèrent dans le maniement des affaires ! quel empressement au contraire on fait paroître à les honorer , pourvû qu'ils disent qu'ils sont pleins de zèle pour les intérêts du peuple ! *Adim.* Cela suppose en effet des sentimens bien généreux.

Socrate. Tels sont à-peu-près les avantages de la démocratie. C'est , comme vous voyez , un gouvernement très-doux, où personne n'est le maître , dont la variété est charmante , & où l'égalité règne entre les conditions les plus inégales.

Adim. Vous n'en dites rien qui ne soit connu de tout le monde. *Socr.* Considérez à présent le caractère de l'homme démocratique ; ou plutôt , pour garder toujours le même ordre , ne verrons-nous pas auparavant comment il se forme ?

Adim. Oiii. *Socr.* N'est-ce pas ainsi ? L'homme avare & oligarchique a un fils qu'il élève dans ses sentimens. *Adim.* Fort bien. *Socr.* Ce fils maîtrise & captive , à l'exemple de son pere , les passions qui

le portent au plaisir , qui inspirent le luxe & la dépense , & sont ennemies de l'épargne ; en un mot , cette foule de désirs qu'on appelle superflus. *Adim.* Cela doit être. *Socr.* Voulez-vous , pour jetter plus de clarté dans notre entretien , que nous commencions par établir la distinction des désirs nécessaires & des désirs superflus. *Adim.* Je le veux bien. *Socr.* N'a-t-on pas raison d'appeller désirs nécessaires ceux qu'il n'est pas en notre pouvoir de retrancher , ni de réprimer , & qu'il nous est d'ailleurs utile de contenter ? car il est évident que ce sont des nécessités de nature : n'est-ce pas ? *Adim.* Oui. *Socr.* C'est donc à bon droit que nous appellerons ces désirs nécessaires. *Adim.* Sans doute. *Socr.* Pour ceux dont il est aisé de se défaire , si l'on s'y applique de bonne heure , dont la présence outre cela ne produit en nous aucun bien , & même y cause souvent de grands maux , quel autre nom leur convient mieux que celui de désirs superflus ? *Adim.* Nul autre. *Socr.* Proposons un exemple des uns & des autres , afin de nous en former une plus juste idée. *Adim.* Ce fera bien fait. *Socr.* Le désir de prendre de la nourriture avec quelque assaisonnement , au-

tant qu'il est besoin pour entretenir la fanté & les forces, n'est-il pas nécessaire ?

Adim. Je le pense. *Socr.* Celui de la simple nourriture est nécessaire pour deux raisons, & parce qu'il est utile de manger, & parce qu'il est impossible de vivre autrement. *Adim.* Oïii. *Socr.* Celui de l'assaisonnement n'est nécessaire qu'autant qu'il sert à la fanté. *Adim.* Cela est vrai. *Socr.* Mais le désir de toutes sortes de mets & de ragoûts, désir qu'on peut réprimer, & même retrancher entièrement par une bonne éducation, désir nuisible au corps & à l'ame, dont il abrutit la raison & réveille les passions, ne doit-il pas être compté parmi les désirs superflus ?

Adim. Sans contredit. *Socr.* Nous dirons donc que ceux-ci sont des désirs somptueux & prodigues ; ceux-là des désirs ménagers & intéressés, parce qu'il est utile dans la vie de les remplir. *Adim.* Oïii. *Socr.* Nous porterons le même jugement touchant les plaisirs de l'amour, & les autres voluptés sensuelles. *Adim.* Oïii. *Socr.* N'avons-nous pas dit de celui à qui nous avons donné le nom de frêlon, qu'il étoit livré à ces sortes de plaisirs, & dominé par des désirs superflus de toute espèce ; au lieu que

l'homme ménager & oligarchique n'a qu'un petit nombre de désirs nécessaires. *Adim.* Nous l'avons dit.

Socr. Expliquons de nouveau comment cet homme oligarchique devient démocratique : voici, ce me semble, de quelle maniere cela arrive pour l'ordinaire. *Adim.* Comment ? *Socr.* Lorsqu'un jeune homme, élevé, ainsi que nous avons dit, dans l'ignorance, & dans des principes d'épargne, a goûté une fois du miel des frêlons, qu'il s'est trouvé dans la compagnie de ces insectes furieux, ardens pour les plaisirs, & sçavans dans l'art de les préparer, n'est-ce pas alors que son gouvernement intérieur, d'oligarchique qu'il étoit, devient démocratique ? *Adim.* C'est une nécessité inévitable. *Socr.* Et comme l'état a changé de forme, parce que la faction du peuple, fortifiée par un secours étranger qui favorisoit ses desseins, l'a emporté sur celle des riches ; ainsi ce jeune homme ne change-t-il pas de mœurs, à cause de l'appui que ses passions trouvent dans les passions d'autrui, de même nature que les siennes ? *Adim.* Oiii. *Socr.* Si son pere ou ses proches envoient de leur côté du secours à la faction des désirs oligarchiques, &

employoient pour la soutenir les avis salutaires & les réprimandes , son cœur ne deviendrait-il pas alors le théâtre des séditions & des combats ? *Adim.* Sans doute. *Socr.* Il arrive quelquefois que la faction oligarchique l'emporte sur la démocratique ; alors les mauvais désirs sont en partie détruits , en partie chassés de son ame ; la pudeur & la modestie prennent leur place , & ce jeune homme rentre dans son devoir. *Adim.* Cela arrive quelquefois. *Socr.* Mais bientôt , à cause de la mauvaise éducation qu'il a reçue de son pere , de nouveaux désirs plus forts , & en plus grand nombre , succèdent à ceux qu'il a bannis. *Adim.* Il n'est rien de plus ordinaire. *Socr.* Ils le entraînent dans les mêmes compagnies & du commerce clandestin qu'ils ont avec les désirs des autres , naît une foule de désirs , qu'il ne connoissoit point auparavant. *Adim.* Oïii.

Socr. Enfin , ils s'emparent de la citadelle de l'ame de ce jeune homme , après s'être apperçu qu'elle est vuide de science , d'habitudes louables , & de jugemens vrais , qui sont la garde la plus sûre & la plus fidèle de la raison des mortels chéris des Dieux. *Adim.* Sans doute.

Socr. Aussitôt les jugemens faux & présumptueux, les opinions hasardées accourent en foule & se jettent dans la place. *Adim.* Hélas ! oïii. *Socr.* N'est-ce point alors qu'il retourne dans la compagnie de ces voluptueux lotophages, & ne rougit plus de son commerce intime avec eux ? S'il vient de la part de ses amis & de ses proches quelque renfort à la faction contraire, les jugemens faux fermant promptement les portes du château royal, refusent l'entrée au secours qu'on envoie, & n'écoutent pas même les discours que des vieillards pleins de sens & d'expérience y envoient en ambassade. Secondés d'une multitude de désirs pernicieux, ils combattent, ils remportent la victoire ; & traitant la pudeur d'imbécillité, ils la chassent ignominieusement. Ils bannissent la tempérance, après l'avoir outragée & défigurée du nom de lâcheté : ils exterminent la modération & la frugalité, qu'ils appellent rusticité & bassesse. *Adim.* Oïii vraiment. *Socr.* Après en avoir vuïdé & purgé l'ame de ce malheureux jeune homme, qu'ils obsèdent & qu'ils initient en grande pompe à leurs mystères, ils introduisent avec un nombreux cortége, riche-

ment parées & la couronne sur la tête ; l'insolence , l'indépendance , le libertinage & l'effronterie , dont ils font mille éloges , déguisant leur laideur sous les plus beaux noms : l'insolence sous le nom de politesse , l'indépendance sous celui de liberté , le libertinage sous celui de magnificence , l'effronterie sous celui de force. N'est-ce pas ainsi qu'un jeune homme accoutumé dès l'enfance à ne satisfaire d'autres désirs que les désirs nécessaires , passe à l'état , dirai-je de liberté ou de licence , où il s'abandonne à une foule de désirs & de plaisirs superflus ? *Adim.* On ne peut exposer ce changement d'une manière plus frappante.

Socr. Comment vit-il après cela ? sans distinguer les plaisirs superflus des plaisirs nécessaires , il se livre aux uns & aux autres ; il n'épargne pour se satisfaire ni son bien , ni ses soins , ni son industrie. S'il est assez heureux pour ne pas porter ses désordres à l'excès , & si l'âge ayant un peu apaisé le tumulte des passions , l'engage à rappeler de l'exil une partie des vertus qu'il a bannies , & à ne pas s'abandonner sans réserve aux vices qui ont pris leur place ; il établit alors entre les plaisirs une espèce d'égalité , &

es faisant , pour ainsi dire , tirer au fort , il laisse maîtriser son ame au premier à qui le sort est favorable. Ce désir satisfait , il passe sous l'empire d'un autre , & ainsi de suite ; il n'en rebute aucun , & les entretient tous également. *Ad.* Cela est vrai. *Socr.* Que quelqu'un vienne lui dire qu'il y a des plaisirs de deux sortes : les uns qui vont à la suite des désirs innocens & légitimes, les autres qui sont le fruit des désirs criminels & défendus ; qu'il faut rechercher & estimer les premiers , repri-
ner & dompter les seconds ; il ferme toutes les avenues de la citadelle à ces vices maximes , & n'y répond que par les signes de mépris : il soutient que tous les plaisirs sont de même nature , & mé-
ritent également d'être recherchés *Adim.* Telle est en effet sa disposition d'esprit , à laquelle il conforme sa conduite.

Socr. Il vit donc , pour m'exprimer de la sorte , au jour la journée. Le premier désir qui se présente , est le premier rempli. Aujourd'hui il fait ses délices de ivresse & des chansons bacchiques : de-
main il jeûnera & ne boira que de l'eau. Tantôt il s'exerce au gymnase , tantôt il est oisif & n'a souci de rien. Quelque-
fois il est philosophe ; le plus souvent il

est homme d'état , il monte à la tribune , il parle & agit sans sçavoir ni ce qu'il dit , ni ce qu'il fait. Un jour , il porte envie à la condition des gens de guerre , & le voilà devenu guerrier : un autre jour , il se jette dans le commerce. En un mot , il n'y a dans sa conduite rien de fixe , rien de réglé ; il ne veut être gêné en rien , & il appelle la vie qu'il mène , une vie libre , agréable , une vie de bien-heureux. *Adim.* Vous nous avez dépeint au naturel la vie d'un homme indépendant & jaloux de l'égalité. *Socr.* Son caractère qui réunit en lui toutes sortes de mœurs & de caractères , a tout l'agrément & toute la variété de l'état populaire ; & il n'est pas étonnant que tant de personnes de l'un & de l'autre sexe trouvent si beau un genre de vie où sont rassemblées toutes les espèces de gouvernemens & de caractères. *Adim.* La chose est ainsi. *Socr.* Mettons donc vis-à-vis de la démocratie , cet homme qu'on peut à bon droit nommer démocratique. *Adim.* Mettons-le.

Socr. Il reste désormais que nous considérons la plus belle forme de gouvernement , & le caractère le plus accompli ; je veux dire la tyrannie & le tyran

Adim. Sans doute. *Socr.* Mon cher Adimante , répondez-moi. Quelles sont les mœurs du gouvernement tyrannique ? Car , pour ce qui est de la manière dont il se forme , il est évident qu'il doit sa naissance à la démocratie. *Adim.* Cela est certain. *Socr.* Le passage de l'état populaire à la tyrannie , n'est-il pas à peu-près le même que celui de l'oligarchie à la démocratie ? *Adim.* Comment cela ? *Socr.* Ce qu'on regarde dans l'oligarchie comme le plus grand bien , ce qui même a donné naissance à cette forme de gouvernement , ce sont les richesses excessives ; n'est-ce pas ? *Adim.* Oïii. *Socr.* Ce qui cause sa ruine , n'est-ce pas le désir insatiable de s'enrichir , & l'indifférence que cet unique objet qu'on se propose , inspire pour tout le reste ? *Adim.* Cela est encore vrai. *Socr.* Par la même raison , l'état populaire trouve la cause de sa perte dans ce qu'il regarde comme son vrai bien , lorsqu'il en est insatiable. *Adim.* Quel est ce bien ? *Socr.* La liberté. Entrez dans une ville libre , vous entendrez dire de toutes parts , qu'il n'est point d'avantage préférable à celui-là ; que pour en jouir , tout homme né libre choisira de fixer son séjour

là , plutôt qu'ailleurs. *Adim.* Rien n'y est plus ordinaire qu'un pareil langage.

Socr. N'est-ce pas , comme je le disois tout-à-l'heure , cet amour de la liberté porté à l'excès , & accompagné d'une indifférence extrême pour tout le reste , qui perd enfin ce gouvernement & lui rend la tyrannie nécessaire. *Adim.*

Comment ? *Socr.* Lorsqu'une ville dévorée d'une soif ardente de la liberté , est gouvernée par de mauvais échançons , qui la lui versent toute pure & la font boire jusqu'à l'enivrer ; alors , si les magistrats ne portent pas la complaisance pour elle , jusqu'à lui laisser faire tout ce qu'elle veut , elle les maltraite sous prétexte que ce sont des méchants qui aspirent à l'oligarchie. *Adim.* Elle ne manque pas de le faire. *Socr.* Elle traite avec le dernier mépris ceux qui ont encore pour eux du respect & de la soumission ; elle leur reproche qu'ils sont des gens de néant , des esclaves volontaires. En public comme en particulier , elle vante & honore cette précieuse égalité qui met de niveau les magistrats & les citoyens. Se peut-il faire que dans une telle ville la liberté ne soit portée à son comble ?

Adim. Comment cela ne feroit-il pas ?

Socr.

Socr. Qu'elle ne pénètre , mon cher ami , jusques dans l'intérieur des familles , & qu'à la fin l'esprit d'indépendance & d'anarchie ne passe jusqu'aux animaux ?

Adim. Qu'entendez-vous par-là ? *Socr.* Je veux dire que les peres s'accoutument à traiter leurs enfans comme leurs égaux , à les craindre même ; & ceux-ci à s'égaliser à leurs peres ; à n'avoir ni respect ni crainte pour ceux à qui ils doivent le jour , parce qu'autrement leur liberté en souffriroit ; que les citoyens anciens & nouveaux , que les étrangers même y jouissent des mêmes droits. *Adim.* C'est ainsi que les choses s'y passent.

Socr. Et pour descendre à de moindres objets , les maîtres , par une raison semblable , y craignent & ménagent leurs disciples ; ceux-ci se moquent de leurs maîtres & de leurs gouverneurs. En un mot , les jeunes gens veulent aller de pair avec les vieillards , & balancer leur autorité , soit dans les discours , soit dans les actions. Les vieillards , de leur côté , par une complaisance & une politesse mal entendues , prennent leur place parmi les jeunes gens , & s'étudient à copier leurs façons , dans la crainte de passer pour des gens d'un caractère bourru & despotique.

Adim. Cela est vrai. *Socr.* Mais l'abus le plus intolérable que la liberté introduise dans ce gouvernement, c'est que les esclaves de l'un & de l'autre sexe, sont aussi libres que ceux qui les ont achetés. J'ai presque oublié de dire que les femmes y ont autant de pouvoir, & sont aussi indépendantes que les hommes.

Adim. N'oublions rien &, selon l'expression d'Eschyle, *disons tout ce qui nous viendra à la bouche.* *Socr.* Fort bien. C'est aussi ce que je fais. On auroit peine à croire, à moins d'en avoir été témoin, combien les animaux qui sont à l'usage des hommes, y sont plus libres que partout ailleurs. Nous voyons que les chiennes, selon le proverbe, sont sur le même pied que leurs maîtresses; que les chevaux & les ânes, accoutumés à marcher tête levée & sans se gêner, heurtent celui qui se rencontre sur leur passage, s'il n'a soin de se ranger. Enfin, tout y jouit d'une pleine & entière liberté. *Adim.* Vous me racontez mon propre songe. Je ne vais presque jamais aux champs, que cela ne m'arrive.

Socr. Or, voyez-vous le mal général qui résulte de tout cela? Voyez-vous combien les citoyens en deviennent délicats & om-

brageux , au point de se soulever , de se révolter à la moindre apparence de servitude ? Ils en viennent à la fin , comme vous sçavez , jusqu'à ne tenir aucun compte des loix écrites ou non écrites , afin de n'avoir absolument aucun maître. *Adim.* Je le sçais. *Socr.* C'est de cette forme de gouvernement si belle , si hardie , que naît la tyrannie , du moins à ce que je pense. *Adim.* Elle est hardie en effet , mais continuez de m'en expliquer les suites. *Socr.* La même maladie qui a perdu l'oligarchie , prenant de nouvelles forces & de nouveaux accroissemens dans l'état populaire , le perd à son tour , & change en esclavage sa liberté. En général , il est vrai de dire qu'on ne peut donner dans un excès , sans s'exposer à tomber dans l'excès contraire. C'est ce qu'on remarque à l'égard des saisons , des plantes , des corps & surtout des états. *Adim.* Cela doit être. *Socr.* Ainsi , par rapport à une société entière comme par rapport à un simple particulier , la liberté excessive dégénère tôt ou tard en une extrême servitude. *Adim.* Cela doit être encore. *Socr.* Il est donc naturel que la tyrannie ne prenne naissance d'aucun autre gouvernement , que du gouvernement populaire ; c'est-à-

dire , qu'à la liberté la plus pleine & la plus entière , doit succéder le despotisme le plus absolu & le plus intolérable. *Adim.* C'est l'ordre même des choses. *Socr.* Mais ce n'est pas là ce que vous me demandez. Vous voulez sçavoir quelle est cette maladie qui formée dans l'oligarchie & accrue ensuite dans la démocratie , la conduit enfin à la tyrannie. *Adim.* Vous avez raison.

Socr. Par cette maladie , j'entens cette foule de gens fainéans & prodigues , dont les uns plus hardis & plus courageux font à la tête , les autres plus lâches vont à la suite des premiers. Nous avons comparé les premiers à des frêlons armés d'aiguillons , & les seconds à des frêlons sans aiguillon. *Adim.* Cette comparaison me paroît juste. *Socr.* Ces deux espèces d'hommes font dans tout corps politique les mêmes ravages , que le phlegme & la bile font dans le corps humain. Un sage législateur , en qualité de médecin de l'état , prendra à leur égard les mêmes précautions , qu'un homme qui élève des abeilles prend à l'égard des frêlons. Son premier soin sera d'empêcher qu'ils ne s'introduisent dans la ruche ; & si , malgré sa vigilance , ils s'y font

gliffés , il les retranchera au plus vîte en coupant la partie du gâteau où ils se sont retirés. *Adim.* Il n'a pas d'autre parti à prendre. *Socr.* Pour comprendre encore mieux ce que nous voulons dire , faisons une chose. *Adim.* Quoi ? *Socr.* Séparons par la pensée l'état populaire en trois corps , dont en effet il est composé. Dans le premier sont compris ceux dont je viens de parler ; la licence les y fait naître en aussi grand nombre que dans l'oligarchie. *Adim.* La chose est ainsi. *Socr.* Il y a néanmoins cette différence , qu'ils sont beaucoup plus remuans dans l'état républicain que dans l'oligarchique. *Adim.* Pour quelle raison ? *Socr.* C'est que dans celui-ci , comme ils n'ont aucun crédit , & qu'on a soin de les écarter de toutes les charges , ils ne peuvent ni agir ni se fortifier ; au lieu que dans celui-là , à un petit nombre près , ils sont à la tête des affaires. Les plus intriguans d'entr'eux parlent & agissent ; les autres bourdonnent autour de la tribune , & ferment la bouche à quiconque voudroit ouvrir un avis contraire : de sorte que dans ce gouvernement toutes les affaires passent par leurs mains , à

l'exception d'un très-petit nombre. *Adim.* Cela est vrai.

Socr. Le second corps fait bande à part, & n'a nul commerce avec la multitude. *Adim.* Quel est-il ? *Socr.* Comme dans cet état tout le monde travaille à s'enrichir par le trafic, ceux qui sont plus sages & plus modérés dans leur conduite, sont aussi pour l'ordinaire les plus riches.

Adim. Cela doit être. *Socr.* C'est de ces gens-là sans doute que les frêlons tirent plus de miel, & avec plus de facilité.

Adim. Quel butin feroient-ils sur ceux qui n'ont rien ou peu de chose ? *Socr.*

Aussi donne-t-on à ces riches le nom d'*herbe aux frêlons*. *Adim.* On a raison.

Socr. Le troisième corps est le menu peuple, composé d'artisans & de gens désœuvrés qui ont à peine de quoi vivre.

Dans la démocratie, ce corps est le plus nombreux & le plus puissant, lorsqu'il est assemblé. *Adim.* Oiii. Mais il ne s'assemble guère, à moins qu'on ne lui distribue quelque peu de miel.

Socr. Aussi ceux qui président à ces assemblées font-ils tout ce qui dépend d'eux pour lui en fournir. Dans cette vue, ils s'emparent des biens des riches, qu'ils partagent

avec le peuple , gardant toujours pour eux la meilleure part. *Adim.* C'est-là le fond des distributions pécuniaires qu'on lui fait. *Socr.* Cependant les riches se voyant dépouillés de leurs biens , résistent de toutes leurs forces à ces ravisseurs ; ils portent leurs plaintes au peuple assemblé , & se mettent en devoir de se défendre. *Adim.* Sans doute. *Socr.* Les autres , de leur côté , les accusent , tout innocens qu'ils sont , de vouloir mettre le trouble dans l'état , d'attenter à la liberté du peuple , & d'être oligarchiques. *Adim.* Ils n'y manquent pas.

Socr. Mais , lorsque les accusés s'aperçoivent que le peuple , moins par mauvaise volonté que par ignorance , & séduit par les artifices de leurs calomnieux , forme contre eux de mauvais desseins ; alors , soit qu'ils le veuillent , ou qu'ils ne le veuillent pas , ils deviennent en effet oligarchiques. Au reste , ce n'est point à eux qu'il faut s'en prendre , mais aux frêlons qui les piquent de leurs aiguillons , & les poussent à cette extrémité. *Adim.* Sans contredit. *Socr.* Ensuite viennent les dénonciations , les accusations réciproques , & les sentences rendues pour ou contre les riches. *Adim.*

Cela est vrai. *Socr.* N'est-il pas ordinaire au peuple d'avoir quelqu'un à qui il confie spécialement ses intérêts, qu'il travaille à aggrandir & à rendre puissant. *Adim.* Oïii. *Socr.* Il est donc évident que c'est de la tige des chefs, des protecteurs du peuple que naît le tyran, & non d'ailleurs. *Adim.* La chose est manifeste.

Socr. Mais, par où le protecteur du peuple commence-t-il à en devenir le tyran? N'est-il pas certain que c'est lorsqu'il commence à faire quelque chose d'approchant de ce qui se passe, dit-on, en Arcadie dans le Temple de Jupiter Lycée? *Adim.* Que dit-on qu'il s'y passe? *Socr.* On dit que celui qui a goûté des entrailles humaines mêlées à celles des autres victimes, est changé en loup. Ne l'avez-vous jamais entendu dire? *Adim.* Oïii. *Socr.* De même lorsque le protecteur du peuple trouvant en lui une soumission parfaite à ses volontés, trempe ses mains dans le sang de ses concitoyens; quand sur des accusations calomnieuses, & qui ne sont que trop ordinaires, il les traîne devant les tribunaux, & les fait expirer dans les supplices; que lui-même abreuve sa langue & sa bouche

impure du sang de ses proches & de ses amis , qu'il remplit la ville de meurtres & de carnage , qu'il abolit les dettes , & propose un nouveau partage des terres ; n'est-ce pas pour lui une fatale nécessité de périr de la main de ses ennemis , ou de devenir le tyran de l'état , & d'être changé en loup ? *Adim.* Il n'y a pas de milieu. *Socr.* Il fait une guerre ouverte à ceux qui possèdent de grands biens : & , si après avoir été chassé de la ville , il vient à y rentrer malgré ses ennemis , ne rentre-t-il pas avec tout l'appareil d'un tyran ? *Adim.* Sans doute.

Socrate. Mais si les riches ne peuvent venir à bout de le chasser , ni de le faire condamner à mort en l'accusant devant le peuple , alors ils attendent à sa vie par des voies sourdes & violentes.

Adim. Cela ne manque guère d'arriver.

Socr. Ce qui donne occasion à cette demande fameuse & ouvertement tyrannique que font au peuple ceux qui en sont venus à ces extrémités. Ils lui demandent des gardes, afin de mettre à couvert la personne du protecteur de l'état. *Adim.* Oiii vraiment. *Socr.* Le peuple les leur accorde, craignant tout pour leurs jours , & ne craignant rien pour lui-même. *Adim.*

Sans doute. *Socr.* Quand les choses en sont à ce point , tout homme qui possède de grandes richesses , & qui par cette raison passe pour ennemi du gouvernement , prend pour lui l'oracle rendu à Crépus ; il se retire , fuit vers le fleuve *Hermus* , & ne craint pas les reproches de lâcheté qu'on pourroit lui faire. *Adim.* Il a raison ; on ne lui donneroit pas l'occasion de craindre deux fois de pareils reproches. *Socr.* S'il est pris dans sa fuite , il lui en coûte la vie. *Adim.* Il n'a pas d'autre sort à attendre.

Socrate. Quant au protecteur du peuple , qui s'en est déclaré le tyran , ne croyez pas qu'il goûte dans un repos fastueux les avantages de sa dignité. Toujours inquiet & debout sur son tribunal , il renverse à droite & à gauche tous ceux dont il se défie. *Adim.* Il fait bien d'en agir ainsi pour sa sûreté. *Socr.* Voyons quel est le bonheur de cet homme , & de la société qui nourrit un pareil monstre. *Adim.* Je le veux bien. *Socr.* D'abord , dans les premiers jours de sa domination , ne sourit-il pas gracieusement à tous ceux qu'il rencontre , ne va-t-il pas jusqu'à les embrasser , & leur dire qu'il ne pense à rien moins qu'à être tyran ?

Ne fait-il pas les plus belles promesses en public & en particulier , affranchissant tous les débiteurs , partageant les terres entre le peuple & ses favoris , traitant tout le monde avec une douceur & une tendresse de pere ? *Adim.* Il faut bien qu'il commence de la sorte. *Socr.* Quand il s'est assuré des ennemis du dehors , en partie par des traités , en partie par des victoires , & qu'il est en repos de ce côté-là , il a toujours soin d'entretenir quelques semences de guerre , afin que le peuple sente le besoin qu'il a d'un chef.

Adim. Cela doit être. *Socr.* Et sur-tout afin de l'appauvrir par les impôts dont il le charge , de l'occuper de sa misere présente , & de le mettre hors d'état d'attenter à sa personne. *Adim.* Sans contredit. *Socr.* C'est encore afin de se ménager une voie non suspecte de se défaire de ceux dont il conçoit de l'ombrage , & qu'il sçait avoir le cœur trop haut pour plier sous ses volontés , en les exposant aux coups des ennemis dans un jour de combat. Par toutes ces raisons , il faut qu'un tyran ait toujours quelque guerre sur les bras. *Adim.* J'en conviens.

Socrate. Mais une pareille conduite ne doit-elle pas le rendre odieux à ses su-

jets ? *Adim.* Très-odieux. *Socr.* Quelques-uns de ceux qui ont contribué à son élévation , & qui ont après lui le plus d'autorité , ne parlent-ils pas entr'eux avec beaucoup de liberté sur ce qui se passe ; & les plus hardis ne vont-ils pas jusqu'à s'en plaindre à lui-même & lui en faire des reproches ? *Adim.* Il y a grande apparence. *Socr.* Il faut donc que le tyran s'en défasse , s'il veut régner en paix , & que sans distinction d'ami ni d'ennemi , il perde tous ceux dont le mérite lui fait ombrage. *Adim.* Cela est évident. *Socr.* Il doit avoir l'œil bien clairvoyant pour discerner ceux qui ont du courage , de la grandeur d'ame , de la prudence , des richesses : & tel est son bonheur , qu'il est réduit , soit qu'il le veuille ou non , à se déclarer leur ennemi , à leur tendre des pièges sans relâche , jusqu'à ce qu'il en ait purgé l'état. *Adim.* L'étrange manière de le purger ! *Socr.* Il fait le contraire des médecins , qui purgent les corps en retranchant ce qu'il y a de mauvais , & en laissant ce qu'il y a de bon. *Adim.* Cependant il faut qu'il en vienne là , ou qu'il renonce à la tyrannie. *Socr.* En vérité , n'est-ce pas pour lui une heureuse nécessité , que celle

qui lui laisse le choix de périr , ou de n'avoir à vivre qu'avec des gens sans mérite & sans vertu , dont encore il ne peut éviter d'être haï ? *Adim.* Telle est sa situation.

Socr. N'est-il pas vrai que plus il se rendra odieux à ses citoyens par ses cruautés , plus il aura besoin d'une garde nombreuse & fidelle. *Adim.* Sans doute. *Socr.* Mais où trouvera-t-il des gens fidèles ? d'où les fera-t-il venir ? *Adim.* S'il les paye bien , ils accoureront en foule à lui de toutes parts. *Socr.* Je crois vous entendre. Il lui viendra par essaims des frêlons de tous les pays. *Adim.* Vous avez bien compris ma pensée. *Socr.* Pourquoi ne confieroit-il point sa personne à ses sujets ? *Adim.* Comment cela ? *Socr.* En composant sa garde d'esclaves qu'il affranchiroit après avoir fait mourir leurs maîtres. *Adim.* Fort-bien , d'autant plus que ces esclaves lui seroient entièrement dévoués. *Socr.* Encore un coup , la condition du tyran est bien digne d'envie , si elle l'oblige de perdre les meilleurs citoyens , & de faire de leurs esclaves ses amis & ses confidens. *Adim.* Il ne sçauroit en avoir d'autres. *Socr.* Ces nouveaux citoyens sont pleins d'admira-

tion pour sa personne ; ils sont admis à la plus intime familiarité , tandis que les gens de bien le haïssent & le fuyent. *Adim.* Cela doit être.

Socrate. On a donc bien raison de vanter la tragédie comme une école de sagesse , & Euripide qui y a excellé. *Adim.* A quel propos dites-vous cela ? *Socr.* C'est qu'Euripide a prononcé quelque part cette sentence remplie d'un sens profond : *Les tyrans sont sages par le commerce qu'ils ont avec les sages.* Sans doute , qu'il a voulu dire que ceux qui composent leur cour sont autant de sages. *Adim.* Il est vrai qu'Euripide & les autres poètes élèvent la tyrannie jusqu'aux cieux en mille endroits de leurs ouvrages. *Socr.* Aussi ces poètes tragiques ont-ils l'esprit trop bien fait , pour trouver mauvais que dans notre république , & dans tous les états gouvernés à peu près suivant nos maximes , on refuse de les recevoir à cause des éloges continuels qu'ils font de la tyrannie. *Adimante.* Autant que je puis croire , les plus raisonnables d'entr'eux ne s'offenseront point de ce refus. *Socr.* Ils iront donc , s'il leur plaît , en d'autres états. Là , rassemblant le peuple en foule à leurs pièces , ils gageront les

voix les plus belles , les plus fortes , les plus insinuanes , pour s'en servir à inspirer à la multitude du goût pour la tyrannie & la démocratie. *Adim.* Sans doute. *Socr.* Il leur en reviendra beaucoup d'argent & de gloire ; en premier lieu , de la part des tyrans , comme cela doit être ; en second lieu , de la part des démocraties. Mais , à mesure qu'ils voudront prendre leur vol vers des gouvernemens plus parfaits , leur renommée ira toujours en décroissant ; elle perdra haleine & ne pourra les suivre jusque-là. *Adim.* Vous avez raison.

Socrate. Mais laissons cette digression qui nous meneroit trop loin. Revenons au tyran , & voyons d'où il tirera de quoi pourvoir à l'entretien de cette garde belle , nombreuse & renouvelée à tous momens. *Adim.* Il est évident qu'il commencera par dépouiller les temples , & que tandis que la vente des choses sacrées lui produira des fonds suffisans , il chargera le peuple d'impôts le moins qu'il lui sera possible. *Socr.* Fort bien : mais quand ce fond viendra à lui manquer , que fera-t-il ? *Adim.* Alors il vivra du bien de son pere , lui , ses convives , ses amis & ses amies. *Socr.* Je vous entens :

c'est-à-dire , que le peuple qui a donné naissance au tyran , le nourrira lui & sa suite. *Adim.* Il le faudra bien. *Socr.* Mais quoi ! si le peuple s'emportoit contre lui , & lui disoit qu'il n'est pas juste qu'un fils déjà grand & fort soit à charge à son pere ; qu'au contraire , c'est à lui de pourvoir à l'entretien de son pere ; qu'il n'a pas prétendu en le formant & en l'élevant , se le donner pour maître , aussi-tôt qu'il feroit grand ; ni devenir l'esclave de ses esclaves , & le nourrir lui & cette foule d'étrangers qu'il traîne à sa suite : qu'il a voulu seulement s'affranchir par son moyen du joug des riches , & de ceux qu'on appelle *gens de bien* dans la ville : qu'ainsi il lui ordonne de se retirer avec ses amis , par la même autorité qu'un pere chasse de sa maison son fils avec ses compagnons de débauche ? *Adim.* Il verra alors quel monstre il a nourri & élevé dans son sein , & qu'il s'efforce en vain de chasser un plus fort que soi. *Socr.* Que dites-vous ? Quoi ! le tyran oseroit faire violence à son pere , & même le frapper , s'il ne se rendoit à ses raisons ? *Adim.* Qui doute qu'il n'en vînt jusques-là , après l'avoir défarmé ? *Socr.* Le tyran est donc un fils dénaturé , un

parricide. C'est-là ce que j'appelle une tyrannie ouverte & déclarée, où le peuple, pour m'exprimer de la sorte, voulant éviter la fumée d'un vain esclavage, tombe dans le feu du despotisme le plus outré, & voit succéder la servitude la plus dure & la plus amère, à une liberté excessive & mal entendue. *Adim.* C'est un châtiment dû à sa folie qu'il ne manque guère d'éprouver. *Socr.* Pouvons-nous nous flatter d'avoir expliqué d'une manière satisfaisante le passage de la démocratie à la tyrannie, & les mœurs de ce gouvernement? *Adim.* Oïi, nous pouvons nous en flatter avec raison.



LIVRE NEUVIEME.

SOCRATE. Il nous reste à voir comment l'homme tyrannique se forme du démocratique, quelles sont ses mœurs, & si son sort est heureux ou malheureux. *Adim.* C'est la seule chose qui nous reste à considérer. *Socr.* Sçavez-vous ce que je voudrois encore? *Adim.* Quoi? *Socr.* Nous n'avons pas, ce me semble, assez nettement expli-

qué la nature & les qualités des passions. Tandis qu'il manquera quelque chose à ce point , la découverte de ce que nous cherchons fera toujours mêlée de quelque obscurité. *Adim.* Il est encore tems d'y revenir. *Socr.* Sans doute. Voici sur-tout ce que je ferois bien aise de connoître d'une maniere plus claire. Parmi les désirs & les plaisirs superflus , je trouve qu'il y en a de criminels & d'illégitimes. Ces désirs naissent dans l'ame de tous les hommes ; mais quelques-uns les répriment par les loix & par d'autres désirs mieux réglés & secondés par la raison ; de sorte qu'ils en sont entièrement délivrés , ou que ceux qui restent sont foibles & en petit nombre. Dans d'autres au contraire , ces désirs sont en plus grand nombre & en même tems les plus forts. *Adimante.* De quels désirs parlez-vous ? *Socrate.* Je parle de ceux qui se réveillent durant le sommeil , lorsque cette partie de l'ame qui est le siège de la raison , qui est douce & traitable , qui commande à tout l'homme , est comme endormie ; & que la partie animale & féroce , excitée par le vin & la bonne chere ; se révolte , repousse le sommeil qui voudroit l'assoupir , cherche à s'é-

chapper & à fatisfaire ses appétits brutaux. Vous sçavez que dans ces momens cette partie de l'ame ose tout , comme si elle étoit délivrée & affranchie des loix de la sagesse & de la pudeur, de sorte qu'on s'imagine alors avoir un mauvais commerce avec sa mere , & qu'on n'en rougit pas ; qu'elle ne distingue rien , ni dieu , ni homme , ni bête ; qu'aucun meurtre , aucune nourriture (*a*), ne lui fait horreur , en un mot , qu'il n'est point d'action , quelque extravagante , quelque impudente qu'elle soit , à laquelle elle ne se porte. *Adim.* Vous dites très-vrai.

Socrate. Mais quand quelqu'un mène une vie sobre & réglée , que sur le point de se livrer au sommeil , il ranime le flambeau de sa raison , le nourrit de réflexions salutaires , & s'entretient avec lui-même ; que sans rassasier la partie animale il lui accorde ce qu'il ne peut lui refuser , afin que venant à s'assoupir , elle ne trouble point par sa joie ou par sa tristesse la partie intelligente de l'ame , mais qu'elle la laisse seule , dégagée des sens , porter ses regards & ses desirs sur ce qu'elle ignore du passé , du

(*a*) Comme de manger de la chair humaine. Il paroît que c'est le sens de cette expression.

présent , de l'avenir ; lorsqu'il a aussi apaisé la partie où réside le courage , qu'il se couche sans avoir le cœur plein de ressentiment & d'émotion contre qui que ce soit ; enfin lorsque tout dort en lui , hormis sa raison qu'il tient éveillée : alors l'esprit voit de plus près la vérité ; il s'unit à elle d'une façon plus intime , & n'est point traversé par des phantômes impurs & des songes criminels. *Adim.* J'en suis persuadé. *Socr.* Peut-être me suis-je un peu trop étendu. Ce qu'il importe seulement de sçavoir , c'est qu'il y a en chacun de nous , même dans ceux qui paroissent le plus maîtres de leurs passions , une espèce de désirs cruels , brutaux , sans frein , sans loix , & que c'est sur-tout pendant le sommeil qu'ils se font sentir. Examinez si ce que je dis est vrai , ou non. *Adim.* J'en tombe d'accord.

Socrate. Rappelez-vous maintenant le portrait que nous avons fait de l'homme démocratique. Nous disions que dans sa jeunesse il avoit été élevé par un pere âpre & ménager , qui n'estimoit que les désirs utiles & intéressés , & se mettoit peu en peine de satisfaire les désirs superflus , qui n'ont d'autre but que le luxe & les plaisirs : n'est-ce pas ? *Adim.* Oiii. *Socr.* Que se trouvant ensuite dans la compagnie de gens

moins austères , & livrés à ces désirs frivoles dont je viens de parler, il avoit bientôt pris en aversion les leçons de son pere , & s'étoit abandonné à la débauche & au libertinage : que cependant , comme il étoit d'un meilleur naturel que ses corrupteurs, se voyant tiré de deux côtés opposés , il avoit pris un milieu entre leur conduite & celle de son pere , & s'étoit proposé de jouir des plaisirs avec modération , & de mener une vie également éloignée , à ce qu'il pensoit , de la contrainte servile & du désordre qui ne connoît point de loi ; qu'ainsi d'oligarchique il étoit devenu démocratique. *Adim.* Cela est vrai. Telle est l'idée qu'on se forme communément d'un homme de ce caractère.

Socrate. Donnez à présent à cet homme devenu vieux un fils élevé dans les mêmes maximes. *Adim.* Fort bien. *Socr.* Imaginez ensuite qu'il lui arrive la même chose qu'à son pere ; je veux dire , qu'il se trouve engagé dans une vie licentieuse , appelée vie libre par ceux qui le séduisent ; que d'une part , son pere & ses proches prêtent main-forte à la faction des désirs modérés ; tandis que de l'autre ces enchanteurs habiles , qui possèdent le secret de faire des tyrans , se-

condent de tout leur pouvoir la faction contraire ; jusque-là qu'enfin ils ont recours au seul moyen qui leur reste pour retenir ce jeune homme dans leur parti : c'est de faire naître en son cœur un amour violent , qui préside aux désirs oisifs & prodigues , & qui n'est autre chose , à mon sens , qu'un frêlon grand & ailé. Croyez-vous en effet que l'amour en ces sortes de personnes , soit autre chose qu'un frêlon ? *Adim.* Je ne le crois pas. *Socr.* Mais lorsque les autres passions frémissant au tour de ce frêlon couronnées de fleurs , sans cesse enivrées de vins & de parfums , & se livrant dans ces assemblées de débauche aux plaisirs les plus excessifs & les plus dissolus , l'ont nourri , l'ont élevé & l'ont armé de l'aiguillon du désir ; pour lors ce tyran de l'ame ne garde plus de mesures : escorté de la fureur , il extermine & chasse loin de sa présence , tout ce qui pourroit y rester encore de sentimens honnêtes , de désirs vertueux ; jusqu'à ce qu'après avoir effacé dans elle tout vestige de pudeur & de tempérance , il l'ait remplie d'une fureur qu'elle ne connoissoit point auparavant. *Adim.* On ne peut faire une plus

vive peinture de la maniere dont se forme l'homme tyrannique. *Socr.* N'est-ce pas pour cette raison qu'on a donné, il y a longtems, à l'amour le nom de *Tyran* ?

Adim. Il y a toute apparence. *Socr.* Tout homme dans l'yvresse n'a-t-il pas des idées & des sentimens tyranniques ?

Adim. Oiii. *Socr.* De même un phrénétique, un furieux ne s'imagine-t-il pas qu'il peut commander aux hommes, & même aux dieux, & qu'il en a le droit ?

Adim. Sans doute. *Socr.* Or, mon cher ami, qu'est-ce que l'homme tyrannique, & quand son caractere est-il pleinement formé, sinon lorsque la nature, l'éducation, ou l'une & l'autre ensemble ont rempli son ame d'yvresse, d'amour & de fureur ? *Adim.* Cela est vrai.

Socrate. Vous venez de voir comme il se forme. Mais comment vit-il ? *Adim.* Je vous répondrai comme font les enfans en jouant : ce sera vous qui me le direz (b). *Socr.* A la bonne heure. Sans doute qu'après cela lui & ses compagnons feront toujours dans les fêtes, les

(b) Je n'ai pu découvrir à quel jeu les enfans employoient cette expression proverbiale ; peu importe après tout de le sçavoir.

jeux, les festins, la débauche, & les plaisirs de toute espece que lui suggérera l'amour tyran qu'il porte dans son cœur, & qui gouverne avec empire toutes les puissances de son ame. *Adim.* C'est une nécessité. *Socr.* Jour & nuit ne sentira-t-il pas naître au dedans de lui-même une foule de désirs indomptés & insatiables? *Adim.* Oïi. *Socr.* Ainsi, ses revenus, s'il en a, seront bientôt épuisés à les satisfaire. *Adim.* Sans doute. *Socr.* Après cela viendront les emprunts, suivis de la dissipation de son patrimoine. *Adim.* Il faudra bien. *Socr.* Et lorsqu'il n'aura plus rien, ne fera-t-il pas importuné par les cris tumultueux de cette foule de passions nouvellement écloses? Pressé de leurs aiguillons, & sur-tout de celui de l'amour, à qui les autres passions servent, pour ainsi dire, de garde & d'escorte, ne courra-t-il pas ça & là comme un forcené, cherchant de tous côtés quelque proie qu'il puisse surprendre par artifice, ou ravir par force? *Adim.* Oïi certes. *Socr.* Ainsi, ce sera pour lui une nécessité d'emporter tout ce qui se trouvera sous sa main, ou d'être déchiré par les plus cruelles douleurs. *Adim.* Il n'y a pas de milieu. *Socr.*

Et

Et de même que les nouvelles passions survenues dans son cœur ont supplanté les anciennes & se sont enrichies de leurs dépouilles ; ainsi , quoique plus jeune , ne voudra-t-il pas avoir plus de biens que son pere & sa mere , & s'emparer de ce qui leur reste de patrimoine , après avoir dissipé sa part ? *Adim.* Oiii. *Socr.* Et si tes parens refusent de se prêter à ses desirs , n'essayera-t-il pas d'abord contre eux le larcin & la tromperie ? *Adim.* Sans contredit. *Socr.* Si cette voie ne lui réussit pas , n'aura-t-il pas recours à la rapine & à la force ouverte ? *Adim.* Je le pense. *Socr.* S'ils s'opposent à sa violence , s'ils résistent , respectera-t-il leur vieillesse ? pourra-t-il s'empêcher de leur faire quelque traitement tyrannique ? *Adim.* J'ai grand sujet de craindre pour les parens de ce jeune homme.

Socr. Ainsi , pour une nouvelle maîtresse qu'il aime par caprice & sans raison ; pour un jeune esclave dont la beauté l'aura séduit , & qu'il aura introduit dans la maison paternelle , croyez-vous , mon cher Adimante , qu'il aille jusqu'à porter la main sur ses pere & mere , sans égard pour leur grand âge , ni pour les droits anciens & naturels qu'ils ont sur son cœur , & usqu'à vouloir les asservir à

l'objet de ses amours ? *Adim.* Je n'en doute nullement. *Socr.* C'est donc un grand bonheur pour des parens , d'avoir donné le jour à un fils de ce caractère. *Adim.* Il s'en faut de beaucoup. *Socr.* Mais quoi ! lorsqu'il aura consumé tout le bien de son pere & de sa mere , & que l'essaim des passions se sera multiplié & fortifié dans son cœur , ne sera-t-il pas réduit à percer les murs , à voler de nuit les passans , à piller les temples ? Les sentimens d'honneur & de probité , qu'on lui avoit inspirés dans son enfance , disparoîtront. Ses passions , affranchies depuis peu du joug , & ayant l'amour à leur tête , se rendront maîtresses de son cœur : ces mêmes passions , qui , lorsqu'il étoit soumis à l'autorité des loix , & à la volonté de son pere , n'osoient se révolter que durant le sommeil , quand l'amour sera devenu son maître & son tyran , le porteront cent fois le jour aux mêmes actions , auxquelles elles le portoit autrefois rarement pendant la nuit. Aucun meurtre , aucune débauche , aucun crime ne l'arrêtera ; l'amour tyrannique régnera seul dans son ame ; il y introduira la licence , le mépris des loix ; & regardant cette ame comme un état dont il s'est emparé , il la contraindra de tout faire & de tout oser , pour trouver de

quoi l'entretenir , lui & cette foule tumultueuse de passions qu'il traîne à sa suite ; les unes venues de dehors par les mauvaises compagnies , les autres nées dans son sein , & auxquelles il a lâché la bride par ses désordres & par la licence qu'il leur a accordée. N'est-ce pas là la vie qu'il mènera ? *Adim.* Oïii.

Socrate. Si dans un état il se trouve peu de citoyens de ce caractère , & que les autres soient sages & réglés dans leurs mœurs , ils en sortiront pour aller se mettre au service de quelque tyran : s'il y a guerre quelque part , ils vendront leur secours à prix d'argent ; ou , s'ils vivent dans l'état au sein de la paix & de la tranquillité , ils y commettront un grand nombre de petits maux. *Adim.* Quels maux encore ? *Socr.* Par exemple , ils voleront , perceront les murs , couperont les bourses , dépouilleront les passans , feront sacrilèges & ravisseurs. S'ils ont quelque éloquence , ils noirciront l'innocence , porteront de faux témoignages , & vendront leur foi au plus offrant. *Adim.* Voilà donc ce que vous appelez de petits maux , & ce qu'ils feront , s'ils sont en petit nombre. *Socr.* Oïii ; les petites choses , comme vous

ſçavez, ne ſont telles que par comparaiſon avec les grandes : tous ces maux mis à côté de ceux que ſouffre un état opprimé par un tyran, n'en approchent point, ſoit qu'on les conſidere en eux-mêmes, ou dans leurs funeſtes effets. Car, lorſqu'une ville a dans ſon enceinte beaucoup de citoyens de ce caractère, & que leur parti venant à groſſir chaque jour par la multitude de ceux qui ſe joignent à eux, ils ſentent leur nombre & leurs forces ; ce ſont eux qui, ſecondés par une populace inſenſée, donnent à l'état pour tyran celui d'entr'eux, dont le cœur eſt tyranniſé par les paſſions les plus fortes & les plus impérieuſes. *Adim.* Ce choix tombe bien : un tel ſujet doit ſ'entendre parfaitement au métier de tyran.

Socrate. Le meilleur parti que l'état puiſſe prendre alors, c'eſt de le recevoir ſans réſiſtance ; ſinon, au moindre mouvement qui ſe fera, il ſe portera contre ſa patrie aux mêmes violences dont il a uſé envers ſon pere & ſa mere ; il la maltraitera, la livrera au pouvoir des jeunes débauchés qui le ſuivent, & tiendra dans le plus dur eſclavage cette patrie, qui, pour me ſervir de l'exprefſion des Crétois, eſt pour lui un autre pere & une autre mere : c'eſt là que viſent

les défirs de cet homme; c'est là qu'ils aboutissent. *Adim.* Vous avez raison. *Socr.* Au reste, il n'est pas toujours nécessaire que de pareils monstres soient à la tête d'un état pour faire connoître leur caractère: souvent ils se montrent tels qu'ils sont dans une condition privée; voici comment: ou bien ils sont environnés d'une foule de flatteurs, prêts à leur obéir en tout; ou, rampant eux-mêmes devant les autres, tandis qu'ils ont besoin d'eux, il n'est point de choses qu'ils ne fassent pour les persuader de leur entier dévoûement: mais à peine ont-ils obtenu ce qu'ils souhaitent, que leur amitié pour eux se change en indifférence. *Adim.* Rien n'est plus ordinaire. *Socr.* Ainsi ils passent leur vie sans être amis de personne, maîtres ou esclaves des volontés d'autrui: & voilà la marque du caractère tyrannique, qui est de ne connoître ni la vraie liberté, ni la véritable amitié. *Adim.* Cela est vrai. *Socr.* Ne peut-on pas dire de ces sortes de gens, qu'ils sont sans foi? *Adim.* Oüi. *Socr.* Et de plus, qu'ils sont injustes à l'excès, si ce que nous avons dit plus haut au sujet de la justice est véritable. *Adim.* On ne peut douter qu'il ne le soit.

Socrate. Rassemblons donc les divers traits qui font le parfait scélérat : s'il existe , il doit être tel que nous venons de le dépeindre. *Adim.* Sans doute. *Socr.* Ainsi ce doit être celui qui , avec le caractère le plus tyrannique qu'on puisse avoir , fera encore revêtu de l'autorité de tyran ; & plus il aura vécu de tems dans l'exercice de la tyrannie , plus il fera méchant. C'est une conséquence nécessaire , reprit *Glauc.* *Socr.* Mais s'il est le plus méchant des hommes , n'est-il pas aussi le plus malheureux ? Et ne le fera-t-il pas d'autant plus , qu'il aura exercé la tyrannie plus long-tems , & d'une manière plus despotique ? Je parle ici selon l'exacte vérité , & non selon l'opinion du vulgaire. *Glauc.* La chose ne sçauroit être autrement. *Socr.* La condition de l'homme tyrannisé par ses passions , est donc la même que celle d'un état opprimé par un tyran ; par la même raison , la condition de l'homme démocratique ressemble à celle d'un état républicain , & ainsi des autres. *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Et ce qu'un état est par rapport à un autre état , soit pour la vertu , soit pour le bonheur , un de ces caractères l'est par rapport à un autre caractère. *Glauc.* Vous avez raison. *Socr.*

Mais, quel est le rapport d'un état gouverné par un tyran à l'état monarchique, tel que nous l'avons représenté ci-dessus ? *Glauc.* Il y a entre ces deux gouvernemens une opposition entiere ; l'un est très-bon, l'autre très-mauvais. *Socr.* Je ne vous demanderai pas lequel des deux est très-bon ; cela est évident : mais je vous demande si vous jugez que celui qui est très-bon est aussi très-heureux, & celui qui est mauvais très-malheureux. N'allons pas au reste nous laisser éblouir par le bonheur apparent du tyran, en ne jettant les yeux que sur lui, & sur un petit nombre de favoris qui l'entourent : entrons dans l'état , examinons-le tout entier , pénétrons par-tout , & prononçons sur ce que nous aurons vû. *Glauc.* Vous ne demandez rien que de juste. Il est évident pour tout homme , qu'il n'est point de ville plus malheureuse que celle qui obéit à un tyran , ni de plus heureuse que celle qui est gouvernée par un roi.

Socrate. Aurai-je tort d'exiger qu'on apporte les mêmes précautions , quand il s'agira de porter son jugement sur le bonheur des particuliers , & de vouloir qu'on ne s'en rapporte qu'à la décision de celui qui peut pénétrer jusques dans l'intérieur de l'homme , qui ne se laisse

pas prendre comme un enfant aux apparences & à ces dehors fastueux & tyranniques , dont on se revêt pour en imposer à la multitude , mais qui pese , qui examine tout ? Si donc je prétendois que nous ne devons écouter dans la question présente d'autre juge que celui qui aux lumieres de l'esprit joint celle de l'expérience , qui a vécu avec les tyrans , qui les a vûs dans le domestique, dépouillés de cet appareil & de cette pompe de théâtre qui les suit en public , qui sçait quelle impression fait sur eux la vûe des dangers auxquels l'état est sans cesse exposé : si, dis-je , je ne permettois point à d'autres qu'à lui de prononcer sur le bonheur ou le malheur de la condition du tyran ?.... *Glauc.* Vous ne pourriez choisir un meilleur juge. *Socr.* Voulez-vous que nous supposions pour un moment que nous sommes nous-mêmes en état de juger, & que nous avons vécu assez long-tems avec les tyrans (c)

(c) Platon avoit plus de droit qu'aucun autre de prononcer sur la condition des tyrans. On sçait qu'il a passé quelque tems à la cour des deux Denis , qu'il a même été admis à leur intime familiarité , & que si ses conseils eussent été suivis , le palais du tyran eût été changé en une école de philosophie. Il vouloit exécuter à Syracuse le plan de sa république. Mais ses leçons ne purent entrer dans des esprits & des cœurs corrompus.

pour les connoître à fond , afin que nous ayions quelqu'un qui puisse répondre à nos interrogations ? *Glauc.* Je le veux bien.

Socr. Suivez-moi donc ; & vous rappelant les traits de ressemblance qui se trouvent entre l'état & le particulier , considérez-les l'un après l'autre , & dites-moi quelle doit être leur situation à tous deux. *Glauc.* Par rapport à quoi ? *Socr.* Pour commencer par l'état , direz - vous d'une ville soumise à un tyran , qu'elle est libre ou esclave ? *Glauc.* Je dis qu'elle est esclave autant qu'on peut l'être. *Socr.* Vous voyez cependant dans cette ville des gens libres & maîtres de leurs actions. *Gl.* J'en vois , mais en très-petit nombre ; & , à dire vrai , la plus grande & la plus saine partie des citoyens est réduite à un dur & honteux esclavage. *Socr.* Si donc il en est du particulier comme de l'état , n'est-ce pas une nécessité qu'il se passe en lui les mêmes choses , que son ame gémit dans une servitude basse & honteuse , que la plus excellente partie de cette ame soit soumise aux volontés de la partie la plus méprisable , la plus méchante & la plus furieuse ? *Glauc.* Cela doit être ainsi. *Socr.* Que direz-vous d'une

ame en cet état ? qu'elle est libre ou esclave ? *Glauc.* Je dis qu'elle est esclave.

Socr. Mais une ville esclave, & dominée par un tyran, ne fait point ce qu'elle veut. *Glauc.* Non certes. *Socr.* Ainsi, à

parler en général, une ame tyrannisée ne fait pas non plus ce qu'elle veut ; mais sans cesse entraînée par la violence de ses passions, elle sera pleine de trouble & de repentir. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* La

ville où règne un tyran, est-elle riche ou pauvre ? *Glauc.* Elle est pauvre. *Socr.* Une

ame tyrannisée est donc aussi toujours pauvre & insatiable ? *Glauc.* Oïii. *Socr.*

N'est-ce pas encore une nécessité, que cet état & ce particulier soient dans une crainte & une frayeur continuelles ?

Glauc. Assurément. *Socr.* Croyez-vous qu'on puisse trouver dans quelque autre ville plus de plaintes, plus de sanglots, plus de gémissemens & de douleurs ameres ? *Glauc.* Non. *Socr.* Ou dans quelque

autre homme que ce soit, plus que dans cet homme tyrannique, que l'amour & les autres passions rendent furieux. *Glauc.*

Je ne le crois pas.

Socr. Or, c'est en jettant les yeux sur tous ces maux, & sur mille autres encore, que vous avez jugé que cette ville étoit la

plus malheureuse de toutes les villes.

Glauc. N'ai-je point eu raison ? *Socr.*

Sans doute ; mais en portant la vûe sur ces mêmes maux qu'éprouve l'homme tyrannique , que dites-vous de lui ? *Glauc.*

Je dis que c'est le plus malheureux de tous les hommes. *Socr.* Vous vous trompez en cela. *Glauc.* Pourquoi ? *Socr.* Il

n'est pas encore aussi malheureux qu'on peut l'être. *Glauc.* Qui le fera donc ?

Socr. Celui que je vais dire vous paroîtra peut-être plus malheureux que lui. *Glauc.*

Quel est-il ? *Socr.* C'est celui qui , étant déjà tyrannisé par ses passions , ne vit

point dans une condition privée , & à qui sa mauvaise fortune présente l'occa-

sion favorable de devenir tyran. *Glauc.*

Sur ce que nous avons dit plus haut , je conjecture que vous avez raison. *Socr.*

Cela peut être ; mais dans une matiere de cette importance , où il ne s'agit de

rien moins que d'examiner d'où dépend le bonheur & le malheur de la vie , il ne

faut pas s'arrêter à des conjectures , mais porter , s'il se peut , la chose jusqu'à l'en-

tiere conviction. *Glauc.* Cela est bien dit.

Socr. Voyez si je raisonne juste. Pour bien juger de la condition du tyran ,

voici , ce me semble , comme il faut s'y

prendre. *Glauc.* Comment ? *Socr.* Il en est de lui , à proportion , comme de ces riches particuliers qui ont beaucoup d'esclaves ; car ils ont cela de commun avec les tyrans , qu'ils commandent à plusieurs : la différence n'est que dans le nombre , où ce dernier l'emporte sur eux. *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* Vous sçavez que ces particuliers vivent tranquilles , & ne craignent rien de la part de leurs esclaves. *Glauc.* Qu'en auroient-ils à craindre ? *Socr.* Rien : mais en voyez-vous la raison ? *Glauc.* Oïï. C'est que tout l'état veille à la sûreté de chaque citoyen. *Socr.* Fort bien. Mais si quelque dieu transportoit tout-à-coup du milieu de la ville un de ces hommes qui ont à leur service cinquante esclaves & davantage , avec sa femme & ses enfans , & qu'il le mît avec son bien , & toute sa maison , dans un vaste désert , où il n'auroit point de secours à attendre d'aucun homme libre , ne feroit-il pas dans une appréhension continuelle de périr de la main de ses esclaves , lui , sa femme & ses enfans ? *Glauc.* Je n'ai pas de peine à le croire. *Socr.* Il feroit donc réduit à faire bassement sa cour à quelques-uns d'entr'eux , à les gagner à force de pro-

messes , à les affranchir , sans qu'ils l'eussent mérité ; en un mot , à devenir le flatteur de ses esclaves ? *Glauc.* Il faudroit bien qu'il en passât par-là , ou qu'il consentît à périr ? *Socr.* Que seroit-ce donc , si ce même Dieu plaçoit à l'entour de sa demeure un grand nombre de gens déterminés à ne pas souffrir qu'un homme exerce aucun empire sur ses semblables , & disposés à punir du dernier supplice celui qui formeroit une pareille entreprise , s'ils pouvoient s'en saisir ? *Glauc.* Environné de toutes parts de tant d'ennemis , il auroit encore un plus grand sujet de craindre pour ses jours.

Socr. N'est-ce pas dans une semblable prison qu'est enchaîné le tyran ? Du caractère dont nous l'avons dépeint , il doit être dévoré sans cesse de craintes & de desirs de toute espèce. Mais quelque avide que soit sa curiosité , il ne peut s'absenter un seul jour de la ville comme les autres citoyens , ni assister aux spectacles qui attirent leurs regards. Enfermé dans l'enceinte de son palais comme une femme , il porte envie au bonheur de ses sujets , lorsqu'il apprend que dans leurs voyages ils ont vu des choses dignes d'exciter leur attention. *Glauc.* Cela est vrai.

Socr. Mais outre ces maux communs à tous les tyrans, l'homme tyrannisé par ses passions, que vous avez jugé le plus malheureux des hommes, en ressent d'autres qui lui sont personnels, lorsque le sort l'oblige de renoncer à la vie privée, qu'il l'élève à la condition de tyran; & qu'incapable de se conduire lui-même, il aspire à commander aux autres. Sa condition ressemble à celle d'un médecin, qui joindroit à un mauvais tempérament l'incapacité de se gouverner lui-même, & qui, au lieu de ne songer qu'à sa santé, se verroit contraint de lutter toute la vie contre les maladies des autres corps, & de travailler à leur guérison. *Glauc.* Cette comparaison, Socrate, est très-exacte & très-vraie. *Socr.* Une telle situation, mon cher Glaucon, n'est-elle pas la plus triste qu'on puisse imaginer, & la condition de tyran n'ajoute-t-elle pas un nouveau surcroît de malheur aux maux de celui qui, selon vous, est déjà très-malheureux? *Glauc.* J'en conviens.

Socr. Ainsi, à ne consulter que la vérité, & quelle que puisse être sur ce point l'opinion des hommes, le tyran n'est qu'un esclave, mais un esclave assujéti à la plus dure servitude, un vil flat-

teur qui rampe devant les hommes les plus méchans. Jamais il ne peut assouvir ses passions : ce qui lui manque va bien au-delà de ce qu'il possède ; quiconque sçaura envisager son ame toute entiere , trouvera qu'elle est vraiment pauvre , toujours saisie de frayeur , toujours en proie aux douleurs & aux plus violentes agitations ; telle est sa situation , s'il est vrai qu'elle ressemble à celle de l'état dont il est maître : or , elle lui ressemble ; qu'en pensez-vous ? *Glauc.* Oiii. *Socr.* Ajoûtons à tant de miseres ce que nous avons déjà dit , que de jour en jour il devient nécessairement , à raison du rang qu'il occupe , plus envieux , plus perfide , plus injuste , plus impie , plus abandonné de ses amis ; que son cœur loge & nourrit tous les vices : d'où il suit qu'il est le plus malheureux des hommes , & qu'il communique son malheur par degrés à ceux qui l'approchent de plus près. *Glauc.* Nul homme de bon sens ne vous contredira en ce point.

Socr. Faites donc à présent l'office de juge , & prononcez sur le bonheur de ces cinq espèces de caracteres , le royal , le timocratique , l'oligarchique , le démocratique , le tyrannique ; & assignez à chacun

d'eux le degré de félicité que vous croyez qu'il mérite. *Glauc.* Le jugement est aisé à faire. Je leur donne à chacun plus ou moins de vertu , plus ou moins de bonheur , selon le rang auquel ils se sont présentés à nous. *Socr.* Voulez-vous que nous fassions venir un hérault , ou que je publie moi-même à haute voix que le fils d'Ariston a déclaré le plus heureux des hommes celui qui est le plus juste & le plus vertueux , c'est-à-dire celui qui est vraiment maître de lui-même , & qui se gouverne selon les principes de l'état monarchique ; qu'il a jugé que le plus malheureux étoit celui qui est le plus injuste & le plus méchant , c'est-à-dire celui qui étant d'un caractère très-tyrannique , exerce sur lui-même & sur les autres la plus cruelle tyrannie ? *Glauc.* Je vous permets de le publier. *Socr.* Ajoûterai-je , quand bien même les dieux & les hommes n'auroient aucune connoissance de la justice du premier & de l'injustice du second ? *Glauc.* Ajoutez.

Socr. Ainsi nous voilà parvenus à la découverte de ce que nous cherchions. Je vais , si vous voulez , vous donner une seconde démonstration de la même vérité. *Glauc.* Quelle est-elle ? *Socr.* Com-

me l'état est partagé en trois corps , l'ame de chacun de nous est aussi divisée en trois parties : nous allons , ce me semble , tirer de-là une nouvelle preuve. *Glauc.* Dites-la moi. *Socr.* Prenez la peine de m'écouter : à ces trois parties de l'ame répondent trois espèces de plaisirs , propres de chacune d'elles ; elles ont aussi chacune leurs désirs & leur commandement à part. *Glauc.* Expliquez-vous. *Socr.* L'une de ces parties est la raison , instrument des connoissances de l'homme : la seconde est l'appétit irascible ; la troisième a trop de formes différentes pour pouvoir être comprise sous un nom particulier ; mais on la désigne ordinairement par ce qu'il y a de remarquable & de prédominant en elle. Nous l'avons nommée appétit concupiscible , à cause de la violence des désirs qui nous portent vers le manger , le boire , l'amour , & les autres plaisirs des sens ; nous l'avons aussi appelée esprit d'intérêt , parce que l'argent est le moyen le plus efficace de satisfaire ces sortes de désirs. *Gl.* Nous avons eu raison. *Socr.* Si nous disions que c'est un amour , un désir immodéré du gain , ce point capital ne serviroit-il pas à fixer la notion , & à nous donner une idée claire de cette partie de

l'ame, lorsque nous aurons à en parler ? Quel autre nom en effet lui convient mieux, que celui d'esprit d'intérêt & de convoitise ? *Gl.* Je n'en vois point d'autre.

Socr. L'appétit irascible ne nous porte-t-il point à vouloir dominer, l'emporter sur les autres, & nous distinguer par des actions d'éclat ? *Glauc.* Oiii. *Socr.* Nous pouvons donc à juste titre l'appeller esprit de brigue & d'ambition. *Glauc.* Ce nom lui convient parfaitement. *Socr.* Quant à

l'organe de nos connoissances, il est évident qu'il est destiné tout entier à connoître la vérité telle qu'elle est, & qu'il se met peu en peine des richesses & des honneurs. *Glauc.* Cela est certain.

Socr. Ainsi nous n'aurons pas tort de l'appeller esprit philosophique, & avide de connoissances. *Glauc.* Non.

Socr. N'est-il pas encore vrai que, selon la différence des caractères, les uns se laissent dominer par cet esprit, les autres par l'un des deux autres. *Glauc.* Oiii.

Socr. C'est pour cela que nous disons qu'il y a trois principaux caractères d'hommes, le philosophe, l'ambitieux, l'intéressé. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Et trois espèces de plaisirs analogues à chacun de ces caractères. *Glauc.* Sans doute. *Socr.*

Si vous demandiez à chacun de ces hommes en particulier , quelle est la vie la plus heureuse , vous n'ignorez pas que chacun d'eux vous diroit que c'est la sienne ; que l'intéressé mettroit le plaisir du gain au-dessus des autres plaisirs , qu'il qu'il mépriseroit la science & les honneurs , à moins que ce ne fût un moyen d'amaasser de l'argent. *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* De son côté , que dira l'ambitieux ? Ne traitera-t-il pas de bassesse le plaisir qu'il y a à accumuler des trésors , & de vaine fumée celui qui revient de l'étude des sciences , à l'exception de celles qui peuvent tourner à son honneur & à sa gloire ? *Glauc.* La chose est ainsi. *Socr.* Quant au philosophe , disons hardiment qu'il ne fait aucun cas de tout le reste, en comparaison du plaisir que procure la connoissance du vrai ; & que par son application continuelle à l'étude , il tend à se procurer de plus en plus la jouissance de ce plaisir ; qu'à l'égard des autres plaisirs , il les regarde comme autant de nécessités auxquelles il ne doit se prêter qu'autant que le besoin de la nature l'exige. *Glauc.* J'en suis très-persuadé.

Socr. Maintenant, puisqu'il est question de décider laquelle de ces trois espèces

de plaisirs & de conditions est, je ne d' pas la plus honnête & la meilleure en soi, mais la plus agréable & la plus douce; comment dans ces trois rapports opposés, pourrons-nous sçavoir de quel côté se trouve la vérité ? *Glauc.* Je ne sçais comment m'y prendre. *Socr.* Voyons la chose de cette maniere. Quelles sont les qualités requises pour bien juger ? N'est-ce pas l'expérience, la prudence, & le raisonnement ? Peut-on suivre de meilleurs guides, quand il s'agit de porter un jugement ? *Glauc.* Non. *Socr.* Or, lequel de ces trois hommes a le plus d'expérience des trois sortes de plaisirs dont nous venons de parler ? Croyez-vous que l'intéressé, s'il s'appliquoit pour un moment à la connoissance du vrai, fût plus capable de juger par le sentiment intérieur, de la nature du plaisir qui accompagne la science, que le philosophe n'est en état de juger du plaisir que cause le gain ? *Glauc.* Il s'en faut de beaucoup, parce que le philosophe depuis son enfance a été plus d'une fois dans l'occasion de goûter le plaisir de l'intéressé ; au lieu que celui-ci ne se trouve jamais dans la nécessité d'essayer combien est doux le plaisir de connoître la

nature des choses , qu'il n'en peut acquérir l'expérience , & que ce plaisir étant au-dessus de sa portée , il feroit de vains efforts pour y atteindre. *Socr.* Ainsi le philosophe est plus expérimenté dans l'un & l'autre de ces plaisirs , que l'intéressé. *Glauc.* Il n'y a point de comparaison à faire entr'eux. *Socr.* Ne connoît-il pas aussi par expérience le plaisir attaché aux honneurs , mieux que l'ambitieux ne connoît le plaisir qui suit la sagesse ? *Glauc.* Sans doute , puisque chacun d'eux est sûr d'être honoré , s'il parvient au but qu'il se propose. Car les richesses ont leurs admirateurs , comme le courage & la sagesse. Ainsi , à l'égard du plaisir qu'il y a d'être honoré , tous trois en ont une égale expérience. Mais , il est impossible qu'aucun autre que le philosophe goûte le plaisir attaché à la contemplation de l'essence des choses. *Socr.* Par conséquent , à ne consulter que l'expérience , il est plus en état de juger que les deux autres. *Glauc.* Sans contredit.

Socr. Mais , il est le seul aussi qui aux lumieres de l'expérience joigne celles de la prudence. *Glauc.* Cela est incontestable. *Socr.* Quant à l'organe dont on se

fert pour juger , il n'est propre ni de l'intéressé , ni de l'ambitieux , mais du seul philosophe. *Glauc.* Quel est donc cet organe ? *Socr.* N'avons-nous pas dit que c'étoit le raisonnement ? *Glauc.* Oiii. *Socr.* Or , le raisonnement est , à proprement parler , l'organe du philosophe. *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* Si la richesse & le gain étoient la plus juste règle pour bien juger de chaque chose , ce que l'intéressé estime ou méprise , seroit en effet digne d'estime ou de mépris. *Glauc.* J'en conviens. *Socr.* Si c'étoient les honneurs , le courage & les victoires , ne faudroit-il pas s'en rapporter à la décision de l'homme intrigant & ambitieux. *Glauc.* Cela est évident. Mais puisque c'est à la prudence , à l'expérience , au raisonnement qu'il appartient de prononcer , on ne peut s'empêcher de reconnoître que ce qui mérite l'estime du philosophe , de l'ami de la raison , est véritablement estimable. *Socr.* Donc , des trois sortes de plaisirs dont-il s'agit , le plus doux , le plus flatteur , est celui que goûte cette partie de l'ame qui est l'instrument de nos connoissances ; & l'homme qui donne à cette partie tout empire sur lui-même , mene la vie la plus délicieuse.

Glauc. J'en demeure d'accord. Car si le sage vante le bonheur de son état, c'est que lui seul a droit de le faire. *Socr.* Quelle vie & quel plaisir mettra-t-il au second rang ? Il est clair que ce sera le plaisir du guerrier & de l'ambitieux, qui approche beaucoup plus du sien, que celui de l'intéressé, auquel, selon toute apparence, il assignera la dernière place. *Glauc.* Sans doute.

Socr. Ainsi voilà deux victoires consécutives que le juste remporte sur l'injuste. Il en va remporter une troisième dont il rendra grâces à Jupiter Conservateur & Olympien, comme il se pratique aux jeux olympiques. Remarquez en effet que tout autre plaisir que celui du sage n'est point un plaisir réel, un plaisir pur ; qu'au contraire ce n'est qu'une ombre, un phantôme de plaisir, selon ce que j'ai ouï dire à un sage. Mais si cela est, la défaite de l'injuste est pleine & entière. *Glauc.* Assurément, mais qu'en pensez-vous ? *Socr.* Répondez - moi. Nous allons examiner ensemble ce qu'il en faut penser. *Glauc.* Interrogez. *Socr.* La douleur n'est - elle pas opposée au plaisir ? *Glauc.* Oui. *Socr.* N'y a-t-il pas aussi un état de l'ame où elle n'éprouve ni plaisir ni douleur ? *Glauc.*

Je le pense. *Socr.* Cet état qui tient le milieu entre ces deux sentimens contraires , ne consiste - t - il pas dans un certain calme où l'ame se trouve à l'égard de l'un & de l'autre sentiment ? N'est-ce pas-là votre pensée ? *Glauc.* Oiii. *Socr.* Vous rappelez - vous les discours que tiennent d'ordinaire les malades , dans les accès de leur mal ? *Glauc.* Quels sont ces discours ? *Socr.* Qu'il n'est point de plus grand bien que la santé ; mais qu'ils n'en connoissoient pas tout le prix avant que d'être malades. *Glauc.* Je me les rappelle. *Socr.* N'entendez-vous pas dire à tous ceux qui souffrent , qu'il n'est rien de plus doux que de cesser de souffrir ? *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* Vous verrez que dans tous les événemens fâcheux de la vie , les hommes tiennent le même langage. Sont-ils tristes ? être exempt de tristesse , est pour eux le bien le plus désirable. Ce n'est plus la joie qu'ils regardent alors comme ce qu'il y a de plus délicieux , mais ce repos de l'ame où elle n'éprouve ni joie ni chagrin. *Glauc.* C'est que cette situation seroit douce pour eux, en comparaison de celle où ils se trouvent.

Socr. Par la raison contraire, la cessation

fation de plaisir doit être une peine pour celui qui étoit auparavant dans la joye. *Gl.* Cela doit être. *Socr.* Ainsi , ce calme de l'ame que nous disions tout-à-l'heure tenir le milieu entre le plaisir & la douleur , nous paroît être à-présent l'un & l'autre. *Glauc.* Oïii. *Socr.* Mais , est-il possible que ce qui n'est ni l'un ni l'autre , soit tout ensemble l'un & l'autre ? *Glauc.* Je ne le pense pas. *Socr.* Le plaisir & la douleur ne sont-ils pas l'un & l'autre un mouvement de l'ame ? *Glauc.* Oïii. *Socr.* Mais ne venons-nous pas de dire que cet état où l'on ne sent ni plaisir ni douleur , est un repos de l'ame , & je ne sçais quoi de mitoyen entre ces deux sentimens ? *Glauc.* Il est vrai. *Socr.* Comment donc peut-on croire raisonnablement que la négation de douleur soit un plaisir , & la négation du plaisir , une douleur ? *Glauc.* On ne le peut pas. *Socr.* Par conséquent , cet état n'est en lui-même ni agréable ni fâcheux ; mais on le juge agréable par opposition avec la douleur , & fâcheux par opposition avec le plaisir. Dans tous ces phantômes il n'est rien qui représente le plaisir réel , tout cela n'est qu'un prestige.

Glauc. Du moins la raison nous porte à le croire.

Socr. Afin qu'il ne vous reste aucune raison de penser que le plaisir n'est ici bas qu'une cessation de peine, & la peine une cessation de plaisir; considérez un de ces plaisirs qui ne viennent à la suite d'aucune douleur. *Glauc.* Où sont-ils, & quelle est leur nature? *Socr.* Il en est de plusieurs espèces; mais je vous prie de faire une attention particulière à ceux de l'odorat. La sensation délicieuse qu'ils excitent dans l'ame n'est précédée d'aucune douleur; & lorsqu'elle vient à cesser, elle ne laisse aucune douleur après soi. *Glauc.* Cela est très-vrai. *Socr.* Ne nous laissons donc pas persuader que le plaisir pur consiste à être exempt de douleur, ni la douleur à être exempt de plaisir. *Glauc.* Non. *Socr.* Mais la plupart des sensations, même des plus vives, qui passent jusqu'à l'ame par le canal des sens, & qu'on nomme plaisirs, sont de cette nature; ce sont de véritables cessations de douleur. *Glauc.* J'en conviens. *Socr.* N'en est-il pas de même à l'égard des pressentimens de joye & de douleur causés par l'attente de quel

que sensation agréable ou facheuse? *Glauc.* Oiii. *Socr.* Sçavez-vous ce qu'on doit penser de ces plaisirs, & quoi à on peut les comparer? *Glauc.* A quoi?

Socr. Vous n'ignorez pas qu'il y a dans cet univers une haute, une moyenne, & une basse région? *Glauc.* Non. *Socr.* Si quelqu'un passoit de la basse région à la moyenne, ne s'imagineroit-il pas monter à la haute? Et lorsqu'étant arrivé au milieu il viendrait à jeter les yeux sur le terme d'où il est parti, quelle autre pensée pourroit-il avoir, sinon qu'il est en haut, parce qu'il n'est jamais monté jusqu'à la vraie haute région? *Glauc.* Je ne crois pas qu'il pût s'imaginer autre chose. *Socrate.* S'il retomboit de-là dans la basse région, il croiroit descendre, & sans doute il ne se tromperoit pas. *Glauc.* Non. *Socr.* A quoi peut-on attribuer son erreur, sinon à l'ignorance où il est de la région vraiment haute, de la moyenne & de la basse? *Glauc.* Il est évident que son erreur ne vient que de-là. *Socr.* Est-il donc surprenant que des hommes qui ne connoissent pas la vérité, se forment des idées peu justes de mille choses, en particulier du plaisir, de la douleur, & de ce qui tient

le milieu entre l'un & l'autre ; de sorte que lorsqu'ils passent à la douleur , ils croient souffrir , & souffrent en effet ; mais lorsque de la douleur il passent à l'état mitoyen , ils se persuadent qu'ils sont arrivés à la pleine jouissance du plaisir ? Est-il surprenant que des gens qui n'ont jamais ressenti le vrai plaisir , & qui ne considèrent la douleur que par opposition avec la cessation de la douleur , soient trompés dans leur jugement , à peu près comme celui qui voyant du brun à côté du noir , le prendroit pour du blanc dont il n'a aucune idée ? *Gl.* Il n'y a rien de surprenant en cela. Au contraire , je serois surpris que la chose fût autrement.

Socr. Faites à présent réflexion sur ce que je vais dire. La faim , la soif & les autres besoins naturels , ne sont-ils pas des espèces de vuides dans le corps.

Glauc. Oiii. *Socr.* Pareillement l'ignorance & l'imprudence ne sont-elles pas un vuide dans l'ame ? *Glauc.* Sans doute.

Socr. Ne remplit-on pas les premiers vuides en prenant de la nourriture , & le second en acquérant de l'intelligence ?

Glauc. Oiii. *Socr.* Quelle est la plénitude la plus réelle , celle qui se fait de choses qui ont plus de réalité , ou celle qui se

fait de choses qui en ont moins ? *Glauc.* Il est évident que c'est la première. *Socr.* Or le pain , la boisson , les viandes , en général tout ce qui nourrit le corps , a-t-il plus de réalité , participe-t-il davantage à la véritable essence , que les opinions vraies , la science , l'intelligence , en un mot , toutes les vertus ? Voici par où il en faut juger. Ce qui tient de l'être vrai , immortel , immuable ; ce qui est en même tems la modification d'une substance de même nature , n'a-t-il pas plus de réalité que ce qui tient de la nature sujette au changement & à la corruption , & affecte une substance mortelle & changeante ? *Glauc.* Ce qui tient de l'être immuable a infiniment plus de réalité. *Socr.* La science est-elle moins essentielle à l'être immuable que sa propre essence ? *Glauc.* Non. *Soc.* Et la vérité ? *Glauc.* Non plus. *Socr.* Si cet être perd de la vérité , ne perd-il pas de son essence ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Donc , en général , tout ce qui sert à l'entretien du corps participe moins à la vérité & à l'essence , que ce qui sert à l'entretien de l'ame ? *Glauc.* J'en demeure d'accord. *Socr.* Le corps lui-même n'a-t-il pas moins de réalité que

l'ame ? *Glauc.* Oïï. *Socr.* Donc la plénitude de l'ame est plus réelle que celle du corps , à proportion que l'ame elle-même a plus de réalité que le corps , & que ce qui sert à la remplir en a aussi davantage. *Glauc.* Sans contredit.

Socrate. Par conséquent , si le plaisir consiste à se remplir de choses conformes à sa nature , ce qui peut être réellement plein de choses qui ont plus de réalité , doit goûter un plaisir plus réel & plus solide ; & ce qui participe à des choses moins réelles , doit-être rempli d'une manière moins vraie & moins solide , & ne goûter qu'une joie plus trompeuse & moins vraie. *Glauc.* C'est une conséquence nécessaire. *Socr.* Ainsi , ceux qui ne connoissent ni la sagesse ni la vertu , qui sont toujours dans les festins & dans les autres plaisirs sensuels , passent sans cesse de la basse région à la moyenne & de la moyenne à la basse. Ils sont toute leur vie errans entre ces deux termes , sans pouvoir jamais en franchir les bornes. Jamais ils n'ont été élevés jusqu'à la haute région , ils n'ont pas même porté leurs regards jusques-là ; ils n'ont point été véritablement

remplis par la possession de ce qui est , jamais ils n'ont goûté une joye pure & solide. Mais toujours penchés vers la terre , comme de vils animaux , ayant toujours les yeux fixés sur leur pâture , ils se livrent brutalement à la bonne chere & à l'amour ; & se disputant la jouissance de ces plaisirs , ils tournent leurs armes les uns contre les autres , se frappent , se heurtent avec des pieds & des cornes de fer , & se tuent sans pouvoir jamais parvenir à être pleinement rassasiés ; parce qu'ils ne songent point à remplir d'objets réels cette partie d'eux-mêmes , qui tient de l'être & qui est capable d'une vraie plénitude. *Glauc.*

Socrate , vous venez de peindre au naturel la vie de la plûpart des hommes. *Soc.*

C'est donc une nécessité qu'ils ne goûtent que des plaisirs corrompus par la douleur , des phantômes du plaisir véritable , de vaines ombres , qui n'ont de couleur & d'éclat que quand on les rapproche l'une de l'autre , & dont la vue excite dans le cœur des insensés un amour si vif , des transports si violens , qu'ils se battent pour les posséder , comme les Troyens se battirent , au

rapport de Stéfichore , pour le phantôme d'Hélène (*d*) qu'ils n'avoient jamais vüe. *Glauc.* Il est impossible que cela soit autrement.

Socrate. Mais quoi ! la même chose n'arrive-t-elle pas à l'égard de cette partie de l'ame où réside le courage ; lorsque l'ambition secondée de la jalousie , la brigue de la violence , l'aigreur de la vengeance , font courir l'homme sans réflexion & sans discernement après une fausse plénitude d'honneur , de victoire & après l'assouvissement de son ressentiment ?

Glauc. La même chose doit nécessairement arriver. *Socr.* Ainsi nous pouvons dire avec confiance , que , quand les desirs qui appartiennent à ces deux parties de l'ame , l'intéressée & l'ambitieuse , se laissent conduire par la science & la rai-

(*d*) Herodote , au Livre II. raconte que Pâris & Hélène en venant de Sparte à Troie , furent jettés par la tempête sur les côtes d'Egypte ; que Protée qui y régnoit alors , renvoya Pâris & garda Hélène , qu'il rendit à Ménélas , lorsqu'à son retour de Troie la tempête l'eût aussi obligé de relâcher en Egypte. Ainsi , les Grecs firent la guerre aux Troyens dans la persuasion qu'ils receloient Hélène , & ne furent détrompés qu'après la prise de leur ville. On peut voir chez cet historien les raisons dont il appuie son sentiment. Euripide l'a suivi dans sa Tragédie d'Hélène.

fon , & que fous leurs aufpices elles ne pourfuivent d'autres plaifirs que ceux qui leur font marqués par la fageffe ; elles reffentent alors les plaifirs les plus vrais & les plus conformes à leur nature qu'il leur foit poffible de goûter ; parce que d'une part , la vérité les guide dans leurs pourfuites , & que de l'autre ce qui eft le plus avantageux à chaque chofe , eft auffi ce qui a le plus de conformité avec fa nature. *Glauc.* Rien de plus vrai. *Socr.* Lors donc que toute l'ame marche à la fuite de la raifon , & qu'il ne s'élève en elle aucune fédition ; outre que chacune de fes parties fe tient dans les bornes du devoir & de la juftice , elle a encore la jouiffance des plaifirs qui lui font propres , des plaifirs les plus purs & les plus vrais dont elle puiſſe jouir. *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Au lieu que , quand une des deux autres parties uſurpe l'autorité , il arrive de-là , en premier lieu , qu'elle ne peut fe procurer les plaifirs qui lui conviennent ; en fecond lieu , qu'elle oblige les autres parties à pourſuivre des plaifirs faux & qui leur font étrangers. *Glauc.* J'en conviens.

Socrate. Mais ce qui s'éloigne davantage de la philoſophie & de la raifon ,

est aussi plus capable de produire ces funestes effets. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Ce qui s'écarte davantage de l'ordre & de la loi, ne s'écarte-t-il pas de la raison dans la même proportion? *Glauc.* Cela est évident. *Socr.* N'avons-nous pas dit que rien ne s'en éloignoit davantage que les désirs tyranniques commandés par l'amour? *Glauc.* Oiii. *Socr.* Et que rien ne s'en écartoit moins que les désirs modérés & monarchiques? *Glauc.* Oiii. *Socr.* Par conséquent, le tyran fera le plus éloigné du plaisir véritable & propre de l'homme; au lieu que le roi en approchera d'aussi près qu'il est possible. *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* La condition du tyran fera donc la plus malheureuse, & celle du roi la plus heureuse qu'on puisse imaginer? *Glauc.* Cela est incontestable. *Socr.* Sçavez vous de combien la condition du tyran est plus malheureuse que celle du roi? *Glauc.* Je le sçaurai si vous me le dites. *Socr.* Comme il y a trois espèces de plaisirs, une de vrais, les deux autres de faux, le tyran ennemi de la loi & de la raison qu'il fuit, toujours assiégé de désirs esclaves & rampans qui composent sa suite & son escorte, porte jusqu'aux derniers excès

la jouissance des plaisirs faux. Il n'est point aisé de déterminer de combien il est inférieur à l'autre en bonheur, si ce n'est peut-être de cette manière. *Glauc.* De quelle manière ?

Socrate. Le tyran est le troisième, à compter depuis l'oligarchique, car le démocratique est entre deux. *Glauc.* Oïii.

Socr. Par conséquent, si ce que nous avons dit plus haut est vrai, le phantôme de plaisir dont jouit le tyran est trois fois plus éloigné de la vérité, que le phantôme de plaisir de l'oligarchique. *Glauc.*

Cela est ainsi. *Socr.* Mais si nous comptons pour un seul, le royal & l'aristocratique, l'oligarchique est aussi le troisième après lui. *Glauc.* Il l'est en effet.

Socr. Le tyran est donc éloigné du vrai plaisir le triple du triple. *Glauc.* Oïii, ce me semble.

Socr. Par conséquent le phantôme de plaisir du tyran, à le considérer selon sa longueur, peut être exprimé par un nombre plan. *Glauc.* Oïii. *Socr.*

Or en multipliant cette longueur par elle-même, & l'élevant à la troisième puissance, il est aisé de voir combien le bonheur du tyran est éloigné de la vérité.

Glauc. Rien de plus aisé pour un calculateur. *Socr.* Maintenant, si l'on renverse

cette progression , & qu'on cherche de combien le plaisir du roi est plus vrai que celui du tyran , on trouvera , le calcul fait , que le roi est sept cens vingt-neuf (e) fois plus heureux que le tyran , & que celui-ci est plus malheureux dans la même proportion. *Glauc.* Vous venez de trouver par un calcul tout à fait surprenant l'intervalle qui sépare le bon-

(e) Cette méthode de calculer le plaisir & la douleur , ne déplaira point à notre siècle , où l'on soumet tout au calcul. Mais comme on pourroit trouver quelque obscurité dans celui-ci , j'en vais donner l'explication qui me paroît la plus approchante du texte. Le bonheur du tyran a trois fois moins de réalité que celui de l'oligarchique : celui de l'oligarchique en a trois fois moins que celui du roi : le bonheur du tyran a donc neuf fois moins de réalité que celui du roi. Le nombre neuf est un nombre plan , puisque c'est le carré de trois. Ensuite Platon considérant ces deux bonheurs , l'un réel , l'autre apparent , comme deux solides , dont toutes les dimensions sont proportionnelles , & leurs distances de la réalité , 1 & 9 , comme une de leurs dimensions , leur longueur , par exemple , multiplie chacun de ces nombres deux fois par lui-même , pour avoir le rapport de ces deux solides , qui par-là se trouve être celui de 1 à 729 ; c'est-à-dire , que le bonheur du tyran est 729 fois moindre que celui du roi. Ce calcul est fondé sur ce théorème de géométrie : *Les solides dont toutes les dimensions sont proportionnelles , sont entre eux en raison triplée , ou comme les cubes d'une de leurs dimensions.* Cette explication me paroît plus conforme au texte que celle de M. de la Pillonnière , qui a recours à cette progression géométrique , 9 : 27 : 81 : 243 : 729 , qu'il a fait entrer dans sa Traduction , & dont il n'y a pas le moindre vestige dans le Grec.

heur du juste & celui de l'injuste. *Socr.* Ce nombre exprime au juste la différence de leur condition, si tout convient de part & d'autre, les jours, les nuits, les mois & les années. *Glauc.* Tout convient d'une & d'autre part. *Socr.* Mais si la condition de l'homme juste & vertueux surpasse si fort en bonheur celle du méchant & de l'injuste, combien plus la surpassera-t-elle en décence, en beauté & en vertu ? *Glauc.* Elle l'emportera infiniment sur l'autre.

Socrate. Maintenant puisque nous en sommes venus ici, reprenons ce qui a été dit plus haut, & qui a donné occasion à cet entretien. * On disoit, ce me semble, que l'injustice étoit avantageuse au parfait scélérat, pourvû qu'il passât pour honnête homme. N'est-ce pas ainsi qu'on s'est exprimé ? *Glauc.* Oiii. *Socr.* Examinons si la chose est vraie, à présent que nous sommes convenus des effets que produisent dans l'ame les actions justes & injustes. *Glauc.* Comment nous y prendrons-nous. *Socr.* Pour montrer à celui qui a osé avancer cette proposition, qu'il s'est trompé, formons par la pensée une image de l'ame. *Glauc.* Quelle image ? *Socr.* Une image à peu

* *Thrasym.*
au Livre I.

près semblable à celles de la Chimère , de Scylla , de Cerbere & des autres monstres que la fable nous représente composés de l'assemblage de plusieurs natures différentes. *Glauc.* Fort bien.

Socr. Représentez-vous d'abord un monstre à plusieurs têtes , les unes d'animaux domestiques , les autres de bêtes féroces ; donnez-lui aussi le pouvoir de produire toutes ces têtes & de les changer à son gré. *Glauc.* Un ouvrage de cette nature demande un artiste habile. Mais comme il est plus aisé de travailler sur l'imagination que sur la cire , ou sur toute autre matière semblable ; je me le figure tel que vous le dépeignez. *Socr.* Faites ensuite l'image d'un lion & celle d'un homme , chacune à part , & mettez une grande disproportion pour la grosseur entre le monstre & le lion , entre le lion & l'homme. *Glauc.* Ceci est plus aisé , & la chose est déjà faite. *Socr.* Joignez ensemble ces trois images , de sorte qu'elles se tiennent & ne fassent qu'un tout. *Glauc.* Je les ai jointes. *Socr.* Enfin enveloppez ce composé de l'extérieur d'un homme , de manière que celui qui ne pourroit voir jusques dans l'intérieur , le prendroit pour un homme , à ne juger

que sur l'enveloppe qui le couvre. *Glauc.* Je l'ai enveloppé.

Socrate. Disons à présent à celui qui soutient que la pratique de l'injustice est avantageuse à l'homme , & qu'il ne lui sert de rien d'être juste , que c'est comme s'il disoit qu'il lui est avantageux de nourrir avec soin ce monstre énorme , & ce lion , de les rendre forts & puissans , & d'affoiblir l'homme en le laissant mourir de faim ; de sorte qu'il soit à la merci des deux autres , qui le traîneront de force par-tout où ils voudront : de ne point les accoutûmer à vivre ensemble dans un parfait accord ; au contraire , de les laisser se battre , se mordre & se dévorer les uns les autres. *Glauc.* Celui qui vante l'injustice ne dit en effet rien autre chose.

Socr. Mais, d'autre part , dire qu'il est utile d'être juste , c'est dire que l'homme doit par ses discours & ses actions , travailler à donner sur lui-même la plus grande autorité à cet homme intérieur ; en sorte qu'il cultive ce monstre à plusieurs têtes , comme le laboureur cultive son champ ; que dans ce dessein , s'aidant de la force du lion , il empêche les têtes d'animaux féroces de croître ; qu'il nourrisse & apprivoise de plus en plus celles des ani-

maux domestiques, qu'il étende ses soins à toutes, & entretienne entr'elles & lui une parfaite intelligence. *Glauc.* Voilà précisément ce que dit le partisan de la justice. *Socr.* Par conséquent, la vérité se rencontre dans les loüanges que celui-ci donne à la justice, & le mensonge dans celles que l'autre donne à l'injustice. En effet, soit qu'on ait égard au plaisir, soit que l'on considère la gloire & l'utilité, la vérité est toute entiere du côté du partisan de la justice. Il n'y a rien de solide dans les discours de celui qui la blâme ; il n'a même aucune idée de la chose qu'il blâme. *Glauc.* Aucune, à ce qu'il me semble.

Socrate. Comme son erreur n'est pas volontaire, tâchons tout doucement de le détromper. Mon cher ami, lui demanderons-nous, sur quel fondement les hommes se sont-ils accordés à mettre de la distinction entre les actions honnêtes & les actions honteuses ? N'est-ce point parce que les unes soumettent la partie animale de l'homme à la partie raisonnable ou plutôt divine ; & que les autres assujettissent à la partie brutale & féroce, celle qui est douce & apprivoisée ? N'en conviendra-t-il pas ? *Glauc.*

Oiii, s'il veut m'en croire. *Socr.* Cela posé, peut-il être utile à quelqu'un de prendre de l'or injustement, s'il ne peut le prendre sans assujettir la plus excellente partie de lui-même à la plus méprisable? Quoi! si pour recevoir cet or, il lui falloit sacrifier la liberté de son fils ou de sa fille, & les laisser passer entre les mains de maîtres féroces & cruels, il croiroit y perdre & refuseroit à ce prix les plus grosses sommes d'argent? Et lorsque ce qu'il y a en lui de plus divin devient l'esclave de ce qu'il y a de plus scélérat & de plus ennemi des dieux, n'est-ce pas pour lui le comble du malheur, s'il n'en est pas touché? L'or qu'il reçoit à ce prix funeste, ne lui coûte-t-il pas plus cher que ne coûta à Eriphile le collier fatal pour lequel elle sacrifia la vie de son époux? *Glauc.* Je répons pour lui, qu'il n'y a point de comparaison à faire. *Socr.* Pour quelle raison, je vous prie, a-t-on condamné de tout tems une vie licentieuse, si ce n'est parce que le libertinage lâche la bride à ce monstre énorme, cruel & à plusieurs têtes? *Glauc.* Il est clair que c'est pour cette raison. *Socr.* Pourquoi blâme-t-on l'insolence & la fierté, sinon parce que le courage qui

tient de la nature du lion & du serpent, prend de-là de trop grandes forces, & se roidit avec excès? *Glauc.* Sans doute.

Socr. Si l'on condamne la vie molle & voluptueuse, n'est-ce point parce qu'elle énerve, qu'elle relâche le courage & rend ce lion craintif & timide? *Glauc.*

Oiii. *Socr.* Pourquoi encore blâme-t-on la flatterie & la bassesse, finon parce qu'elle asservit le courage à ce monstre tumultueux; que pour le rassasier de richesses dont il est insatiable, on accoutume le lion dès sa jeunesse à souffrir toutes sortes d'affronts, & à quitter sa noblesse & sa fierté pour prendre le caractère rampant du singe? *Glauc.* Cela est vrai.

Soc. D'où vient enfin l'espece d'ignominie attachée aux arts mécaniques & aux professions serviles? N'est-ce point de ce que ces professions supposent dans ceux qui les exercent une foiblesse de raison si grande, que ne pouvant prendre aucun empire sur les passions, elle est réduite à les ménager, & met toute son industrie à inventer de nouveaux moyens de les flatter? *Glauc.* Il y a toute apparence.

Socrate. Lors donc que, pour donner à l'homme juste un maître aussi excel-

lent , auffi vertueux que lui , nous voulons qu'il obéiffe en tout à ce qu'il y a en lui de meilleur , à cette raifon gouvernée elle-même immédiatement par la divinité ; nous ne prétendons pas que cette obéiffance tourne à fon préjudice , comme Thrafymaque le prétendoit à l'égard de l'obéiffance que rendent les fujets à leur fouverain ; nous croyons au contraire qu'il n'eft rien de plus avantageux pour tout homme , que de fe laiffer conduire à ce guide fage & divin , foit qu'il l'ait au dedans de lui-même & qu'il en difpofe comme de fon bien , ce qui feroit le mieux , foit qu'à fon défaut il fe foumette à un guide étranger : car notre deffein eft d'établir entre les hommes cette conformité de mœurs qui eft la fource de l'amitié , en leur donnant à tous le même maître pour les gouverner. *Glauc.* On ne peut qu'approuver un pareil deffein. *Soc.* Il n'eft pas moins évident que la loi fe propofe le même but , lorsqu'elle prête également fon fecours à tous les membres de la fociété civile. La dépendance où l'on tient les enfans eft auffi fondée fur le même principe. Nous ne fouffrons pas qu'ils difpofent d'eux-mêmes , jufqu'à ce que nous ayons établi dans leur

ame , comme dans un état , une forme stable de gouvernement , & que leur raison cultivée par la nôtre , puisse veiller sur eux & régler leur conduite , comme elle règle celle des personnes d'un âge mûr : alors nous les abandonnons à leurs propres lumieres. *Glauc.* Le dessein de la loi est manifeste en ce point.

Socrate. En quoi donc & par quelle raison , mon cher Glaucon , dirons-nous qu'il soit avantageux de commettre quelque action injuste , contraire aux bonnes mœurs & à l'honnêteté , puisqu'en devenant plus riche & plus puissant , on deviendra aussi plus méchant ? *Glauc.* Cela ne peut-être avantageux en aucune manière. *Socr.* De quoi serviroit-il que l'injustice demeurât cachée & impunie ? L'impunité ne rend-elle pas le méchant plus méchant encore ? Au lieu que le crime venant à être découvert & puni , la partie animale s'appaise & s'adoucit ; la raison rentre dans tous ses droits , l'ame entiere rendue à son excellent naturel , se trouve dans une meilleure situation , par l'acquisition de la tempérance , de la justice & de la prudence , vertus autant au dessus de la force , de la beauté , de la santé , que l'ame est elle-

même au dessus du corps. *Glauc.* Cela est certain. *Socr.* Par conséquent, tout homme sensé dirigera toutes ces actions vers ce but. D'abord il estimera par dessus tout & cultivera les sciences propres à perfectionner son ame ; il méprisera toutes celles qui ne produiroient pas le même effet. *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Ensuite il prendra un soin modéré de son corps, non pas dans le dessein de lui procurer la jouissance des plaisirs brutaux & déraisonnables, ni de passer sa vie dans l'intempérance. Il ne recherchera pas même la santé du corps pour elle-même, il se mettra peu en peine de la force, de la santé, de la beauté, si tous ces avantages ne doivent pas être suivis de la tempérance ; en un mot, il n'entretiendra une parfaite harmonie entre les parties de son corps, qu'autant qu'elle pourra servir à maintenir l'accord qui doit régner dans son ame. *Glauc.* Il ne se proposera point d'autre but, s'il veut être vraiment musicien (f).

(f) C'est-à-dire, un homme en qui l'esprit & le cœur sont parfaitement bien réglés. Platon emploie souvent les termes de *musique* & de *musicien* en ce sens, que nous avons expliqué ailleurs.

Socrate. Il n'admira pas cette conspiration, ce concert d'une multitude vaine & insensée à accumuler trésors sur trésors ; il ne se laissera point ébloüir par l'idée de félicité qu'elle y attache, & n'augmentera pas ses richesses à l'infini pour accroître ses maux dans la même proportion. *Glauc.* Je ne le pense pas. *Socr.* Mais jettant sans cesse les yeux sur le gouvernement de son ame, attentif à empêcher que l'opulence d'une part, de l'autre l'indigence n'en dérangent les ressorts, il s'étudiera à conserver toujours le même plan de conduite dans les acquisitions & les dépenses qu'il pourra faire. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Suivant toujours les mêmes principes dans la poursuite des honneurs, il ambitionnera, goûtera même avec plaisir ceux qu'il croira pouvoir le rendre meilleur, & fuira en public comme en particulier ceux qui pourroient altérer l'ordre qui régne dans son ame. *Glauc.* Mais si cela est, il refusera donc de se mêler de l'administration des affaires. *Socr.* Au contraire, il se chargera volontiers du gouvernement de sa république ; mais je doute qu'il se charge aussi volontiers de celui de sa patrie, si le ciel n'y ménage quelque

grande révolution. *Glau.* Je vous entends. Vous parlez de cette république dont nous avons tracé le plan , & qui n'existe que dans notre idée ; car je ne crois pas qu'il y en ait une pareille sur la terre. *Socr.* Du moins peut-être en est-il au ciel un modèle pour quiconque veut le consulter , & régler sur lui la conduite de son ame. Au reste , peu importe que cette république existe ou doive exister un jour. Ce qui est de certain, c'est que le sage ne consentira jamais à en gouverner d'autre que celle-là. *Glauc.* Il aura raison.



LIVRE DIXIEME.

SOCRATE. Entre plusieurs raisons qui me déterminent à croire que le plan de notre République est aussi parfait qu'il puisse être , celle qui fait plus d'impression sur mon esprit, est ce que nous avons réglé au sujet de la poésie. *Glauc.* Qu'avons-nous réglé ? *Socr.* De ne point y admettre cette partie de la poésie qui est purement imitative : à présent que nous avons expliqué séparément

la nature de chacune des parties de l'ame ; il me paroît , avec plus d'évidence que jamais , qu'il ne faut point lui donner entrée chez nous. *Glauc.* Comment l'entendez-vous ? *Socr.* Je veux bien vous le dire en secret ; car je ne crains pas que vous m'alliez accuser auprès des poètes tragiques , & des autres poètes imitateurs. Rien n'est plus capable que ce genre de poésie de corrompre l'esprit de ceux qui l'écoutent , lorsqu'ils n'ont pas l'antidote , qui consiste à sçavoir apprécier au juste toutes ces choses. *Glauc.* Quelle raison vous engage à parler de la sorte ? *Socr.* Il faut la dire ; cependant je sens que ma langue est arrêtée par une certaine tendresse , & un certain respect que j'ai depuis l'enfance pour Homere ; car Homere est le maître & le chef de tous ces beaux poètes tragiques ; mais comme les égards que je dois à un homme sont moindres que ceux qui sont dûs à la vérité , il faut que j'explique ma pensée. *Glauc.* Fort bien.

Socr. Ecoutez donc , ou plutôt répondez-moi. *Glauc.* Interrogez. *Socr.* Pourriez-vous me dire ce que c'est en général que l'imitation ? Pour moi , je vous avoue que j'ai peine à bien comprendre quelle est

est sa nature. *Glauc.* Croyez-vous que je puisse le comprendre mieux que vous ?

Socr. Il n'y auroit en cela rien d'étonnant. Souvent ceux qui ont la vûe foible apperçoivent les objets avant ceux qui ont les yeux beaucoup plus perçans.

Glauc. Cela peut être. Mais je n'oserai jamais dire en votre présence mon sentiment sur quoi que ce soit. Voyez, je vous prie, vous-même.

Socr. Voulez-vous que nous procédions dans cette recherche selon notre méthode ordinaire ? Elle consiste, comme vous sçavez, à embrasser sous une idée générale, cette multitude d'êtres existans chacun à part, & que l'on comprend tous sous le même nom. N'entendez-vous pas ?

Glauc. J'entens. *Socr.* Prenons, si vous voulez, quelqu'une de ces espèces d'êtres. Par exemple, il y a plusieurs lits & plusieurs tables.

Glauc. Sans doute.

Socr. Mais ces deux espèces de meubles sont comprises, l'une sous l'idée d'un lit, l'autre sous celle d'une table.

Glauc. Oiii.

Socr. Nous avons aussi coûtume de dire que l'ouvrier qui fait l'un ou l'autre de ces meubles, travaille d'après l'idée qu'il en a dans la tête, lorsqu'il fait tantôt ces lits, tantôt ces tables

qui font à notre usage. Il en est ainsi des autres meubles. Car ce n'est pas l'idée même de quelque meuble que ce soit que l'ouvrier façonne. Cela ne peut être. *Glauc.* Non assurément.

Socrate. Voyez à présent quel nom il convient de donner à l'ouvrier que je vais dire. *Glauc.* A qui ? *Socr.* A celui qui fait seul tout ce que les autres ouvriers font chacun séparément. *Glauc.* Vous parlez là d'un homme bien extraordinaire & bien merveilleux. *Socr.* Attendez. Vous allez l'admirer encore bien davantage. Ce même ouvrier n'a pas seulement le talent de faire tous les ouvrages de l'art ; il fait encore tous les ouvrages de la nature , les plantes , les animaux , toutes les autres choses ; lui-même enfin. Ce n'est pas tout. Il fait la terre , le ciel , les dieux , tout ce qu'il y a au ciel , & sous terre dans les enfers. *Glauc.* Voilà un sophiste (a) tout-à-fait admirable. *Socr.* Vous me paroissez douter de ce que je dis. Mais répondez-moi ; croyez-vous qu'il n'y ait

(a) Platon entend ici par sophiste , un charlatan , un enchanteur. Les sophistes sont en effet une espèce de charlatans , & même la plus dangereuse.

absolument aucun ouvrier de cette nature ; ou seulement qu'on puisse faire tout cela dans un certain sens , & que dans un autre sens on ne le puisse pas ? Ne voyez-vous pas que vous pourriez vous-même en venir à bout d'une certaine manière ? *Glauc.* De qu'elle manière , s'il vous plaît ? *Socr.* La chose n'est pas difficile. On l'exécute souvent , & en très-peu de tems. Voulez-vous en faire l'épreuve en un moment ? Prenez un miroir : présentez-le de tous côtés : en moins de rien vous ferez le soleil , & tous les astres du ciel , la terre , vous-même , les autres animaux , les plantes , les ouvrages de l'art , & tout ce que nous avons dit. *Glauc.* Oïï , je ferai tout cela en apparence ; mais il n'y aura rien de réel & d'existant. *Socr.* Fort bien. Vous entrez parfaitement dans ma pensée. Le peintre est une de ces espèces d'ouvriers : n'est-ce pas ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Vous me direz peut-être qu'il n'y a rien de réel en tout ce qu'il fait. Cependant le peintre fait aussi un lit en quelque façon. *Glauc.* Oïï , un lit apparent. *Socr.* Et le tourneur que fait-il ? Ne venez-vous pas de dire qu'il ne fait pas l'idée même que nous

appelions l'essence du lit ; mais un tel lit en particulier ? *Glauc.* Je l'ai dit , il est vrai. *Socr.* Si donc il ne fait pas l'essence même du lit , il ne fait rien de réel , mais seulement quelque chose qui représente ce qui est véritablement : & si quelqu'un soutenoit que l'ouvrage du tourneur ou de quelqu'autre ouvrier que ce soit , a une existence réelle & parfaite , il est très-vraisemblable qu'il se tromperoit. *Glauc.* C'est du moins le sentiment de ceux qui sont versés dans ces matieres. *Socr.* Ainsi ne soyons pas surpris si l'on ne tire pas de ces ouvrages de grandes lumieres pour la connoissance de la vérité. *Glauc.* Nous ne devons pas l'être.

Socrate. Voulez-vous que sur ce que nous venons de dire , nous examinions quelle idée on doit se former de l'imitateur de ces sortes d'ouvrages ? *Glauc.* J'y consens , si vous le trouvez bon. *Socr.* Il y a donc trois espèces de lits : l'une qui est dans la nature , & dont nous pouvons dire , ce me semble , que Dieu est l'auteur. A quel autre en effet pourroit-on l'attribuer ? *Glauc.* A nul autre. *Socr.* La seconde espèce est celle que fait le tourneur. *Glauc.* Oiii,

Socr. Et la troisième celle qui est de la façon du peintre : n'est-ce pas ? *Glauc.* A la bonne heure. *Socr.* Ainsi le peintre , le tourneur , Dieu sont les trois ouvriers qui président à la façon de ces trois espèces de lits. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* A l'égard de Dieu , soit qu'il l'ait ainsi voulu , soit ce que fût une nécessité pour lui de ne faire qu'une seule espèce de lit dans la nature ; il n'a fait qu'une seule essence (*b*) de ce qui est proprement lit. Il n'en a jamais produit ni deux ni plusieurs , & jamais il n'en produira. *Glauc.* Pour quelle raison ? *Socr.* C'est que s'il en faisoit seulement deux , il en faudroit nécessairement une troisième , à l'essence de laquelle les deux autres participeroient (*c*) ; & celle - là seroit le vrai lit , & non pas les deux

(*b*) Il n'est pas nécessaire d'avertir le lecteur que Platon se trompe , lorsqu'il dit que Dieu a fait les essences métaphysiques des choses. Ces essences ne sont que des idées abstraites qui n'existent que dans l'entendement , soit divin , soit humain.

(*c*) S'il y avoit deux essences d'une même chose , elles auroient nécessairement quelque chose de commun : autrement , elles ne seroient plus les essences d'une même chose , mais de deux choses entièrement différentes. Or , ce qu'elles auroient de commun constitueroit une troisième essence , qui seroit proprement , & à l'exclusion des deux autres , l'essence de cette chose.

autres. *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* Dieu sçachant cela , & voulant être vraiment auteur , non de tel lit en particulier , ce qui l'auroit confondu avec le tourneur , mais du lit véritablement existant , a produit le lit qui est un de sa nature. *Glauc.* La chose a dû être ainsi. *Socr.* Donnerons-nous à Dieu le titre de *Producteur* du lit , ou quelque autre semblable ? qu'en pensez-vous ? *Glauc.* Ce titre lui appartient , d'autant plus qu'il a fait *par nature* (d) & l'essence du lit & celle de toutes les autres choses. *Socr.* Et le tourneur comment l'appellerons nous ? L'*ouvrier* du lit , sans doute ? *Glauc.* Oiii. *Socr.* Au regard du peintre , dirons-nous qu'il en est l'*ouvrier* ou le *producteur* ? *Glauc.* Nullement. *Socr.* Qu'est-il donc par rapport au lit ? *Glauc.* Le seul nom qu'on puisse raisonnablement lui donner , est celui d'*imitateur* de la chose dont ceux-là font

(d) Dieu n'a fait les essences des choses sur aucun modele préexistant , selon Platon : il les a donc faites *par nature*. Tout ce qui existe dans l'univers a été fait sur le modele des essences. Il a donc été fait *par art* , ou *par imitation*. Voilà pourquoi Platon appelle Dieu *γενετης* , c'est-à-dire , ouvrier par nature , ou producteur , créateur ; & le Tourneur *δημιουργον* , c'est-à-dire , ouvrier par art , ou artisan.

ouvriers. *Socr.* Fort bien. Vous appelez donc imitateur, l'auteur d'une production éloignée de la nature de trois degrés ? *Glauc.* Justement. *Socr.* Ainsi le faiseur de tragédies, en qualité d'imitateur, est éloigné de trois degrés du roi (e) & de la vérité. Il en est de même de tous les autres imitateurs. *Glauc.* Il y a apparence.

Socrate. Puisque nous avons fixé l'idée qu'on doit se former de l'imitateur, répondez, je vous prie, à la question qui suit. Le peintre se propose-t-il pour objet de son imitation ce qui, dans la nature, est un en chaque espèce, ou plutôt ne travaille-t-il pas d'après les ouvrages de l'art ? *Glauc.* Il travaille d'après les ouvrages de l'art. *Socr.* Tels qu'ils sont ou tels, qu'ils paroissent ? Expliquez-moi encore ce point. *Glauc.* Que voulez-vous dire ? *Socr.* Le voici. Un lit n'est-il pas toujours le même lit, soit qu'on le regarde directement ou de profil ? Mais quoiqu'il soit le même en soi, ne paroît-il pas

(e) C'est à-dire, du juste, du philosophe, de celui qui contemple la vérité en elle-même & dans l'essence des choses.

différent ? J'en dis autant de toute autre chose. *Glauc.* L'apparence est différente , quoique le lit soit le même.

Socr. Pensez maintenant à ce que je vais dire. Quel est l'objet de la peinture ? Est-ce de représenter ce qui est , tel qu'il est , ou ce qui paroît , tel qu'il paroît ? Est-elle l'imitation de l'apparence ou de la réalité ? *Glauc.* De l'apparence. *Socr.* L'art d'imiter est donc bien éloigné du vrai ; & la raison pour laquelle il fait tant de choses , est qu'il ne prend que la plus petite partie de chacune ; encore ce qu'il en prend n'est-il qu'un phantôme. Le peintre , par exemple , nous représentera un cordonnier , un charpentier , ou tout autre artisan , sans avoir aucune connoissance de leur métier. Malgré cela , s'il est excellent peintre , il fera illusion aux enfans & au vulgaire ignorant , en leur montrant de loin un charpentier qu'il aura peint , de sorte qu'ils prendront l'imitation pour la vérité. *Glauc.* Affûrément.

Socr. Ainsi , mon cher ami , lorsque quelqu'un viendra nous dire qu'il a trouvé un homme qui sçait tous les métiers , qui réunit en lui seul dans un

dégré éminent toutes les connoissances qui sont partagées entre les autres hommes ; voici , à ce que je crois , ce qu'on doit penser de celui qui tient de tels discours ; il faut le regarder comme un imbécille qui s'est laissé duper par un charlatan , par un imitateur , qu'il a pris pour un habile homme , faute de pouvoir distinguer la vraie science de l'ignorance , qui sçait la contrefaire. *Glauc.* Cela est très-vrai. *Socr.* Il nous reste après cela à considérer la Tragédie & Homère qui en est le pere. Comme nous entendons dire tous les jours à de certaines gens , que les poëtes tragiques sont très-versés dans tous les arts , dans toutes les sciences humaines qui ont pour objet le vice & la vertu , & même dans tout ce qui concerne les dieux ; qu'il est nécessaire à un bon poëte d'être parfaitement instruit des sujets qu'il traite , s'il veut les traiter avec succès ; qu'autrement il est impossible qu'il réussisse : c'est à nous de voir si ceux qui parlent de la sorte ne se sont pas laissés tromper par cette espèce d'imitateurs ; si leur erreur ne vient pas de ce qu'en voyant leurs ouvrages , ils ne se sont pas apperçus qu'ils

font éloignés de trois degrés de la réalité, & que sans connoître la vérité, il est aisé de réussir dans ces sortes d'ouvrages, qui après tout ne font que des phantômes, où il n'y a rien de réel; ou s'il y a quelque chose de solide en ce qu'ils disent, & si en effet les bons poètes font au fait des matieres sur lesquelles le commun des hommes juge qu'ils ont bien écrit. *Glauc.* C'est ce qu'il nous faut examiner.

Socrate. Croyez-vous que si quelqu'un étoit également capable de faire la représentation d'une chose, ou la chose même représentée, il choisît de consacrer ses talens à ne faire que des images vaines, & qu'il voulût se rendre célèbre par-là, comme si toute sa vie ne pouvoit être employée à rien de mieux?

Glauc. Je ne le crois pas. *Socr.* Mais s'il étoit en effet versé dans la connoissance de ce qu'il imite, je pense qu'il aimeroit mieux s'appliquer à faire des ouvrages, qu'à imiter ceux d'autrui; qu'il essayeroit de se signaler en laissant après soi un grand nombre de beaux monumens; en un mot, qu'il s'empreseroit de mériter les éloges des autres, au lieu de se borner à leur en donner.

Glauc. Je le pense aussi , car il y auroit pour lui plus de gloire & plus d'avantage à prendre ce parti. *Socr.* N'exigeons pas d'Homère , ni des autres poëtes , qu'ils nous rendent raison de mille choses dont ils ont parlé. Ne leur demandons pas s'ils étoient médecins , ou s'ils sçavoient seulement contrefaire le langage des médecins. En effet , est-il rapporté de quelque poëte ancien ou moderne , qu'il ait , comme Esculape , rendu la santé aux malades , ou qu'il ait laissé après lui des disciples sçavans dans la médecine , comme Esculape a fait dans la personne de ses descendans ? Faisons leur grace aussi sur les autres arts , & ne leur en parlons point. Mais puisque Homère a entrepris de parler sur les matieres les plus importantes & les plus belles , telles que sont la guerre , la conduite des armées , l'administration des états , l'éducation de l'homme ; il est juste de l'interroger & de lui dire : Mon cher Homère , s'il n'est pas vrai que vous soyiez un ouvrier éloigné de trois degrés de la vérité , incapable de faire autre chose que des phantômes de vertu (car telle est la définition que nous avons donnée de l'imitateur) ; si

vous êtes un ouvrier du second ordre, capable de connoître ce qui peut rendre meilleurs ou pires les états & les particuliers ; dites - nous quelle ville vous doit la réforme de son gouvernement, comme Lacédémone en est redevable à Lycurgue, & plusieurs états grands & petits à beaucoup d'autres ? Quel pays parle de vous comme d'un sage législateur, & se glorifie d'avoir tiré avantage de vos loix ? L'Italie & la Sicile ont eu Charondas ; nous autres Athéniens, nous avons eu Solon : mais vous, quel est le peuple qui vous reconnoît pour son législateur ? *Glauc.* Je ne crois pas qu'il y en ait un seul. Du moins les partisans d'Homère n'en disent rien. *Socr.* Fait-on mention de quelque guerre heureusement conduite par Homère lui-même ou par ses conseils ? *Glauc.* Nullement. *Socr.* S'est-il signalé par quelqu'une de ces découvertes qui caractérisent le génie, par des inventions utiles à la perfection des arts, & aux besoins de la vie, comme on le dit de Thalès le Milézien, & du Scythe Anacharsis ? *Glauc.* On ne raconte de lui rien de semblable.

Socrate. Si Homère n'a rendu aucun

service à la société , en a-t-il du moins rendu aux particuliers ? Dit-on qu'il ait présidé pendant sa vie à l'éducation de quelques jeunes gens qui se soient attachés à lui pour la douceur de son commerce , & qui aient transmis à la postérité un plan de vie tracé par Homère ; comme on le rapporte de Pythagore , qui s'est acquis une grande réputation par - là , & qui a encore des sectateurs qui portent son nom , qui suivent le genre de vie dont il leur a laissé un modèle , & qui se distinguent entre tous les autres philosophes ? *Glauc.* Non , Socrate ; on ne dit rien de pareil d'Homère. Créophile (f) , son ami , a dû être encore plus ridicule pour ses mœurs , que pour le nom qu'il portoit ; si ce qu'on rapporte d'Homère est vrai , que tandis qu'il vécut , il ne prit aucun soin de l'éducation de son ami. *Socr.* On le rapporte en effet. Mais pensez-vous , Glaucon , que si Homère eût été en état d'instruire les hommes & de les

(f) Créophile veut dire gourmand , qui aime la viande. Surnom ridicule qui fut donné à l'ami d'Homère , comme on donna à ce poëte qui s'appelloit Méléfège le surnom d'Homère , qui signifie *aveugle* ou *ôtage*.

rendre meilleurs ; s'il eût eu une parfaite connoissance des choses qu'il sçavoit si bien imiter ; pensez-vous , dis-je , qu'il ne se feroit pas attaché un grand nombre de personnes , qui l'auroient honoré de leur estime & de leur confiance ? Quoi ! Protagoras d'Abdère , Prodicus de Cie , & tant d'autres ont assez de crédit sur l'esprit de leurs disciples , pour leur faire accroire dans les entretiens familiers qu'ils ont avec eux , que jamais ils ne seront capables de gouverner ni leur patrie ni leur famille , s'ils n'apprennent sous eux l'art de bien vivre : on les chérit , on les révere pour leur sagesse , au point de les porter , pour ainsi dire , en triomphe par tout où ils passent : & ceux qui vivoient du temps d'Homère & d'Hésiode , les auroient laissé aller seuls réciter leurs vers de ville en ville , s'ils avoient pu donner aux hommes des leçons salutaires de vertu ? ils ne se feroient point attachés à eux plus fortement qu'on ne s'attache à l'or ? ils n'auroient pas fait tous leurs efforts pour les retenir auprès d'eux , & s'ils n'avoient pu y réussir , ils ne les auroient pas suivis en tous lieux comme de fidèles disciples , jus-

qu'à ce que leur éducation eût été achevée? *Glauc.* Ce que vous dites, Socrate, me paroît tout-à-fait vrai.

Socrate. Disons donc de tous les poëtes, à commencer par Homère, que, soit qu'ils traitent dans leurs vers de la vertu ou de quelque autre matiere, ce ne sont que des imitateurs de phantômes, qu'ils n'atteignent jamais à la réalité, & que, comme nous disions tout à l'heure à l'égard du peintre, qu'il fera un portrait du cordonnier si ressemblant, qu'on le prendra pour un cordonnier véritable, quoique lui-même n'ait aucune connoissance de ce métier, & qu'il ménagera si adroitement les couleurs & les attitudes, que les ignorans y seront trompés : *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* De même le poëte, sans avoir d'autre talent que celui d'imiter, sçait si bien, par une couche de mots & d'expressions figurées, donner à chaque art les couleurs qui lui conviennent, que soit qu'il parle d'un vil métier, soit qu'il traite de la guerre, ou de tout autre sujet, son discours, soutenu de la mesure, du nombre & de l'harmonie, persuade à ceux qui l'entendent, & qui ne jugent que sur les vers, qu'il est par-

faitement instruit des choses dont il parle. Tant est grand & puissant l'enchantement de la poésie ! Car je pense que vous sçavez ce que c'est que les vers des poètes, lorsqu'on leur ôte ce coloris qu'ils empruntent de la musique ; & vous l'avez sans doute remarqué.

Glauc. Oiii. *Socr.* Ne ressemblent-ils pas à ces visages qui n'ont d'autre beauté, qu'une certaine fleur de jeunesse, & qui deviennent désagréables, lorsque cette fleur vient à se ternir. *Glauc.* Cette comparaison est juste.

Socrate. Allons plus loin. Le faiseur de phantômes, c'est-à-dire l'imitateur, ne connoît que l'apparence des objets, & nullement ce qu'ils ont de réel ; n'est-il pas vrai ? *Glauc.* Oiii. *Socr.* Ne nous contentons pas d'effleurer cette matiere. Examinons-la à fond. *Glauc.* J'y consens. *Socr.* Le peintre, disons-nous, peindra une bride & un mors. *Glauc.* Oiii. *Socr.* L'ouvrier en cuir & en fer les travaillera. *Glauc.* Fort bien. *Socr.* Mais aucun d'eux s'entend-il dans la forme qu'il faut donner à la bride & au mors, ni le peintre, ni même l'ouvrier en fer ou en cuir, ni aucun autre que celui qui sçait s'en servir, c'est-à-dire le seul

écuyer ? *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* N'en est-il pas ainsi à l'égard de toutes les autres choses ? *Glauc.* Comment ?

Socr. Je veux dire qu'il y a trois arts qui répondent à chaque chose , celui qui s'en sert , celui qui la fait & celui qui l'imité. *Glauc.* Il est vrai. *Socr.* Mais à quoi tendent les propriétés , la beauté , l'aptitude d'un meuble , d'un animal , d'une action quelconque , sinon à l'usage auquel chaque chose est destinée par sa nature , ou par l'intention des hommes ?

Glauc. A nulle autre chose. *Socr.* C'est donc une nécessité que celui qui se sert d'une chose , en connoisse les propriétés mieux qu'aucun autre , & qu'il dirige l'ouvrier dans son travail , en lui apprenant ce que son ouvrage a de bon ou de mauvais par rapport à l'usage qu'il en fait. Le joueur de flûte , par exemple , apprendra à celui qui les fait , quelles sont les flûtes dont il se sert avec plus d'avantage ; il lui prescrira la manière dont il doit les faire , & celui-ci lui obéira. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Ainsi le premier parle en homme instruit de ce qui rend une flûte bonne ou mauvaise ; & le second travaille sur la foi du premier. *Glauc.* Oïïi. *Socr.* La connois-

fance que tout ouvrier a de la bonté & des défauts de son ouvrage, n'est donc, à proprement parler, qu'une croyance sûre, puisée dans les entretiens qu'il a eus avec celui qui s'en fert, & aux lumières duquel il est obligé de s'en rapporter; au lieu que celui-ci en a une connoissance fondée sur la science. *Glauc.* Cela est ainsi.

Socrate. A l'égard de l'imitateur, acquiert-il par l'usage une science certaine de la chose qu'il imite, qui le mette à portée de juger si elle est belle & bien faite, ou non? En acquiert-il du moins une opinion juste, par la nécessité où il se trouve de converser avec celui qui s'y connoit, & qui lui prescrit ce qu'il doit imiter? *Glauc.* Ni l'un ni l'autre. *Socr.* L'imitateur n'a donc ni principes sûrs, ni même d'opinion juste, touchant ce qu'il y a de bien ou de mal fait dans tout ce qu'il imite. *Glauc.* Il n'y a pas d'apparence. *Socr.* Cela étant, l'imitateur doit être sans doute bien versé dans la connoissance des choses qu'il se propose d'imiter. *Glauc.* Pas beaucoup. *Socr.* Cependant il imitera ni plus ni moins, sans sçavoir ce qu'il y a de bon & de mauvais dans chaque chose, & se proposera pour

objet de son imitation ce qui paroît beau à une multitude ignorante. *Glauc.* Quel autre objet pourroit-il se proposer ? *Socr.* Ainsi nous avons suffisamment démontré deux choses ; la première , que tout imitateur n'a qu'une connoissance très superficielle de ce qu'il imite , que son art n'a rien de sérieux & n'est qu'un badinage d'enfans : la seconde , que tous ceux qui s'appliquent à la poésie dramatique , soit qu'ils composent en vers iambes , ou en vers héroïques , sont imitateurs autant qu'on peut l'être. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Mais quoi ? cette imitation n'est-elle pas éloignée de la vérité de trois degrés ? *Glauc.* Oiii.

Socrate. D'un autre côté , sur quelle faculté de l'homme exerce-t-elle le pouvoir qu'elle a ? *Glauc.* De quoi voulez-vous parler ? *Socr.* Vous l'allez sçavoir : N'est-il pas vrai que la même grandeur regardée de près ou de loin , ne paroît pas égale ? *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* Que ce qui paroît droit ou courbe , convexe ou concave vû hors de l'eau , ne paroît plus le même lorsqu'on le voit dans l'eau , à cause de l'illusion que les couleurs font aux sens ? Il est évident aussi que cette illusion & ce trouble

passent jusqu'à l'ame. Or c'est à cette partie foible de notre ame, que le dessein, l'art des charlatans & mille autres arts semblables dressent des pièges, ne négligeant aucun artifice pour la séduire.

Glauc. Vous avez raison. *Socr.* A-t-on trouvé un préservatif plus sûr contre cette illusion, que la mesure, le nombre & le poids; pour empêcher que le rapport des sens touchant ce qui est plus ou moins grand, nombreux, pesant, ne prévâlût sur le jugement de la partie de l'ame, qui calcule, qui pèse, qui mesure? *Glauc.* Non. *Socr.* Toutes ces opérations ne sont-elles pas du ressort de la raison? *Glauc.* Oïi. *Socr.* Et n'arrive-t-il pas souvent qu'après qu'elle a mesuré, & prononcé que tel corps est plus grand ou plus petit que tel autre, ou qu'ils sont égaux, il se forme en nous deux jugemens opposés touchant les mêmes choses? *Glauc.* Oïi. *Socr.* Mais n'avons-nous pas dit qu'il étoit impossible que la même faculté de l'ame portât en même tems sur la même chose deux jugemens contraires? *Glauc.* Oïi, & nous avons eu raison de le dire. *Socr.* Par conséquent ce qui juge en nous contre le rapport de la mesure, est différent de ce qui juge

conformément à la mesure. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Mais la faculté qui s'en rapporte à la mesure & au calcul, est ce qu'il y a de plus excellent dans l'ame. *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Donc l'autre faculté qui lui est opposée est une des choses les plus frivoles qui soient en nous. *Glauc.* Il faut bien que cela soit.

Socrate. C'étoit à cet aveu que je voulois vous conduire, lorsque je disois que la peinture & en général tout art qui consiste dans l'imitation, est d'une part, bien éloigné de la vérité en tout ce qu'il embrasse comme son objet : de l'autre, que cette partie de nous-mêmes pour laquelle il travaille, dont-il est ami, à laquelle il est uni, est elle-même très-éloignée du bon sens, & qu'il ne se propose en la flattant rien de vrai ni de solide. *Glauc.* J'en demeure d'accord. *Socr.* L'imitation étant donc frivole de soi, & venant à se joindre à ce qu'il y a de frivole en nous, ne peut produire que des effets très-frivoles. *Glauc.* Cela doit-être. *Socr.* Mais ceci n'est-il vrai qu'à l'égard de l'imitation qui frappe la vue ? & n'en peut-on pas dire autant de celle qui est faite pour l'ouïe, & que nous appelons poésie ? *Glauc.* Il me paroît qu'on en doit

dire autant de celle-ci. *Socr.* Ne nous arrêtons pas aux vraisemblances fondées sur l'analogie qui se trouve entre la peinture & la poésie. Pénétrons jusqu'à cette partie de l'ame avec laquelle la poésie a un commerce intime, & voyons si elle est frivole ou sérieuse. *Glauc.* Je le veux bien.

Socrate. Proposons la chose de cette maniere. La poésie imitative représente, disons-nous, les hommes dans des actions forcées ou volontaires, en conséquence desquelles ils se croient heureux ou malheureux, & s'abandonnent à la joye ou à la tristesse; y-a-t-il rien de plus dans ce qu'elle fait? *Glauc.* Rien. *Socr.* Or, dans toutes ces situations, l'homme est-il bien d'accord avec lui-même? Au contraire, n'éprouve-t-il pas en ce qui regarde sa conduite, les mêmes féditions & les mêmes combats qu'il éprouve, comme nous en convenions tout à l'heure, à l'occasion de la vie, lorsqu'il porte tout à la fois sur le même objet deux jugemens contraires? Mais je me rappelle qu'il est inutile de disputer sur ce point, parce que nous sommes demeurés d'accord plus haut que notre ame étoit pleine d'une infinité de contradictions sembla-

bles. *Glauc.* Nous avons eu raison. *Socr.*

Sans doute. Mais (g) il me semble nécessaire d'examiner à présent , ce que nous

avons omis pour lors. *Glauc.* De quoi s'agit-il ? *Socr.* Nous disions * alors qu'un

homme d'un caractère modéré à qui il * Livre III.
page 131.

sera arrivé quelque disgrâce , comme la perte d'un fils ou de quelqu'autre chose extrêmement chère , portera cette perte plus patiemment que ne feroit tout autre.

Glauc. Assûrément. *Socr.* Voyons maintenant s'il sera tout-à-fait insensible à cette perte , ou si une telle insensibilité étant une chimère , il mettra seulement

des bornes à sa douleur. *Glauc.* La vérité est , à ce qu'il me paroît , qu'il prendra

ce dernier parti. *Socr.* Dites-moi encore ; dans quel tems se fera-t-il plus de violence

pour surmonter sa douleur ? sera-ce lorsqu'il sera vû de ses semblables , ou lorsqu'il sera seul vis - à - vis de lui-même ?

Glauc. Il prendra bien plus sur lui-même lorsqu'il sera devant le monde. *Socr.* Mais

se voyant sans témoins , il laissera sans doute échapper bien des plaintes , qu'il

(g) M. Racine le pere a traduit tout le reste de ce morceau sur la poésie : on s'appercevra aisément que j'ai profité de sa traduction.

auroit honte que l'on entendît. Il fera mille choses dans lesquelles il ne voudroit pas être surpris. *Glauc.* Il est vrai.

Socr. Ce qui lui ordonne de se roidir contre la douleur, c'est la loi & la raison : au contraire, ce qui le porte à s'y abandonner, c'est la passion. *Glauc.* J'en conviens. *Socr.* Or lorsque l'homme éprouve ainsi deux mouvemens contraires par rapport au même objet, c'est une preuve, disons nous, qu'il y a en lui deux parties opposées. *Glauc.* Sans doute. *Socr.* L'une qui est prête d'obéir à la loi en tout ce qu'elle prescrit. *Glauc.* Comment cela ? *Socr.* Par exemple, la loi dit qu'il est beau d'être ferme dans les malheurs, qu'il ne faut pas se laisser abbatre par le chagrin ; & la raison qu'elle en donne, c'est qu'on ignore si ces accidens sont des biens ou des maux ; qu'on ne gagne rien à s'en affliger, que les événemens de la vie ne méritent pas que nous y prenions un si grand intérêt, & surtout que l'affliction est un obstacle à ce qu'il y auroit de mieux à faire en ces rencontres. *Glauc.* Que faudroit-il donc faire alors ? *Socr.* Prendre conseil de la raison sur ce qui vient d'arriver ; corriger par notre bonne conduite l'injustice du sort, comme le joueur

joïeur répare par son habileté le mauvais coup que le dé lui a amené, & ne pas faire comme les enfans, qui lorsqu'ils sont tombés portent la main à la partie blessée, & perdent le tems à crier; mais plutôt accôûtumer notre ame à appliquer promptement le remède à la blessure, & à relever ce qui est tombé, sans nous amuser à des pleurs inutiles.

Glauc. C'est sans doute ce que nous pouvons faire de mieux dans les malheurs qui nous arrivent. *Socr.* Et c'est aussi à ces excellens conseils que la plus saine partie de nous-mêmes obéit volontiers.

Glauc. Cela est évident. *Socr.* Et cette autre partie qui nous rappelle sans cesse le souvenir de nos disgraces, qui nous porte aux plaintes & aux lamentations, & qui ne peut s'en rassasier; craindrons-nous de dire que c'est quelque chose de déraisonnable, de lâche & de timide?

Glauc. Nous le dirons sans balancer.

Socrate. Mais rien ne prête davantage à une imitation toujours variée, que la douleur & le chagrin; au lieu qu'un caractère sage, tranquille, toujours semblable à lui-même, est très-difficile à imiter, & que la peinture qu'on en feroit, seroit peu propre à frapper cette multi-

tude confuse qui s'assemble d'ordinaire dans les théâtres. Car ce feroit lui offrir un tableau de mœurs qui lui font tout à fait étrangères. *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Il est évident d'ailleurs que le génie du poëte imitateur ne le porte nullement à représenter cette situation de l'ame; que son art, & le soin qu'il a de plaire à la multitude tendent à l'en détourner; qu'ainsi il s'attachera plutôt à exprimer les caractères passionnés que leur variété rend plus aisés à saisir. *Glauc.* La chose est évidente. *Socr.* Nous avons donc une juste raison de le condamner, & de le mettre dans la même classe que le peintre. Il a cela de commun avec lui, de ne composer que des ouvrages qu'on trouvera frivoles, si on les rapproche de la vérité; il lui ressemble encore en ce qu'il travaille dans la vie de plaire à la partie frivole de l'ame, & non à ce qu'il y a de meilleur en elle. Ainsi nous sommes bien fondés à lui refuser l'entrée d'une ville qui doit être gouvernée par de sages loix, puisqu'il réveille & remue cette partie de l'ame, & qu'en la fortifiant, il détruit l'empire de la raison. Et nous pouvons assurer que ce qui arriveroit dans un état, où on rendroit les mé-

chans les plus forts , en leur donnant toute l'autorité , & en faisant périr tous les bons citoyens , est l'image du désordre que le poëte imitateur introduit dans le gouvernement intérieur de chaque homme , par l'excessive complaisance qu'il a pour cette partie insensée de notre ame , qui ne sçait pas distinguer ce qui est plus grand & ce qui est plus petit , qui se forme du même objet tantôt de grands, tantôt de petits phantômes, & qui est toujours à une distance infinie du vrai. *Glauc.* Cela est certain.

Socrate. Nous n'avons cependant rien dit encore du plus grand mal que cause la poësie. N'est-ce pas en effet quelque chose de bien terrible , de voir qu'à l'exception d'un très-petit nombre , elle est capable de corrompre l'esprit des plus sages ? *Glauc.* Ce seroit quelque chose de bien terrible sans doute , si elle produisoit un pareil effet. *Socr.* Ecoutez & vous en jugerez. Vous sçavez que tous tant que nous sommes , je dis même les plus raisonnables , lorsque nous entendons reciter les endroits d'Homere ou de quelqu'autre poëte tragique , où l'on représente un héros dans l'affliction , déplorant son sort dans un long discours ,

pouffant des cris & se frappant la poitrine ; vous sçavez dis-je , que nous ressentons alors un plaisir secret auquel nous nous laissons aller insensiblement , & qu'à la compassion pour le héros qui nous intéresse , se joint l'admiration pour le talent du poëte qui a si bien sçu nous attendrir. *Glauc.* Je le sçais , & comment pourrois-je l'ignorer ? *Socr.* Cependant vous avez pu remarquer que dans les disgraces qui nous arrivent à nous-mêmes , nous croyons qu'il est de notre honneur de prendre le parti contraire , je veux dire d'être fermes & tranquilles , persuadés que ce parti convient à un homme de cœur , & qu'il faut laisser aux femmes ces mêmes pleurs que nous venons d'approuver dans un héros. *Glauc.* Je l'ai remarqué.

Socrate. Mais où est le bon sens , je ne dis pas de voir sans indignation , mais d'approuver avec transport dans un autre une situation où nous rougirions de nous trouver , & que nous condamnerions en nous comme une foiblesse ? *Glauc.* En vérité , cela n'est guères raisonnable. *Socr.* Non sans doute , surtout si nous regardons la chose du côté qu'il la faut regarder. *Glauc.* De quel côté ? *Socr.* Si

nous considérons que cette partie de notre ame contre laquelle nous nous roidissons dans nos propres malheurs , qui est affamée de pleurs & de lamentations , qui voudroit s'en rassasier , & qui de sa nature est portée à les rechercher , est la même que les poètes flattent & s'étudient à satisfaire : que dans ces occasions cette autre partie de nous-mêmes qui est la plus excellente , n'étant pas encore assez fortifiée par la raison & par l'habitude , néglige de tenir en bride la partie pleureuse , s'excusant sur ce qu'elle n'est que spectatrice des malheurs d'autrui , & qu'il n'est pas honteux pour elle de donner des marques d'approbation & de pitié aux larmes qu'un autre , qui se dit homme de bien , verse mal à propos : de sorte qu'elle compte pour un gain le plaisir qu'elle goûte alors , & ne consentiroit pas à s'en priver , en condamnant absolument ces fortes de poèmes. Cela vient de ce que peu de gens font réflexion que les sentimens d'autrui deviennent infailliblement les nôtres , & qu'après avoir entretenu & fortifié sa compassion par la vue des maux étrangers , il est bien difficile

de la modérer dans les siens. *Glauc.* Cela est certain.

Socrate. N'en dirons-nous pas autant du ridicule ? Quelque aversion que vous ayiez pour le personnage de bouffon , si vous prenez un plaisir excessif aux bouffonneries soit au théâtre , soit dans les conversations , il vous arrivera la même chose que dans les représentations tragiques , c'est-à-dire , de faire ce que vous approuvez dans les autres. Vous donnez alors une libre carrière au désir de faire rire , que la raison réprimoit auparavant en vous , dans la crainte où vous étiez de passer pour bouffon ; & après avoir nourri ce désir à la comédie , vous ne tarderez pas à laisser échapper dans votre conduite , même sans y penser , des traits qui ne peuvent convenir qu'à un farceur.

Glauc. Vous avez raison. *Socr.* La poésie imitative entretient aussi en nous l'amour , la colere & toutes les passions de l'ame qui ont pour objet le plaisir & la douleur , & qui influent dans toutes nos actions. Au lieu de les dessécher peu à peu , elle les nourrit & les arrose. Elle nous rend plus vicieux & plus malheureux par l'empire qu'elle donne à ces passions sur

notre cœur , au lieu de les tenir dans une entière dépendance qui assureroit notre vertu & notre bonheur. *Glauc.* Je ne puis m'empêcher d'en convenir.

Socrate. Ainsi , mon cher Glaucon , lorsque vous entendrez dire aux admirateurs d'Homère que ce poète a formé la Grèce , qu'on apprend en le lisant à se gouverner , & à se bien conduire dans les divers événemens de la vie , & qu'on ne peut faire rien de mieux que de se régler sur ses préceptes ; il faudra avoir toutes sortes d'égards & de complaisances pour ceux qui tiennent ce langage , croire qu'ils travaillent autant qu'il est en eux à devenir gens de bien , & leur accorder qu'Homère est le plus grand des poètes , & le premier des poètes tragiques ; mais en même tems souvenez-vous qu'il ne faut admettre dans notre république d'autres ouvrages de poésie , que les hymnes à l'honneur des dieux , & les éloges des grands hommes ; que du moment que vous y recevrez cette muse voluptueuse , soit épique , soit lyrique , le plaisir & la douleur régneront dans votre état à la place des loix & de la raison , dont

tous les hommes ont reconnu l'excellence dans tous les tems. *Glauc.* Rien n'est plus vrai.

Socrate. Puisque l'occasion s'est présentée une seconde fois de parler de la poësie , voilà ce que j'avois à dire à son sujet , pour montrer qu'étant ce qu'elle est , nous avons eu raison de la bannir de notre république. Nous n'avons pu résister à la force des motifs qui nous y déterminoient. Au reste , de peur que la poësie elle-même ne nous accuse en cela de dureté & de rusticité , il est bon de lui dire que ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle est brouillée avec la philosophie. Témoins ces traits ; *cette chienne hargneuse qui aboye contre sa maîtresse..... Ces gens qui brillent dans les cercles d'hommes insensés.... La troupe des faux sages qui veut dominer partout..... Ces contemplatifs subtils à qui la pauvreté aiguise l'esprit (h) ; & mille autres qui font des preuves de leurs anciens débats. Malgré cela , protestons*

(h) On ne sçait de quels poëtes ces traits sont tirés. Il y a apparence que c'est des auteurs de l'ancienne comédie , tous très-satyriques , & déchaînés contre les philosophes.

hautement , que si la poësie imitative , & qui a pour but le plaisir , peut nous prouver par de bonnes raisons qu'on ne doit pas l'exclure d'un état bien policé , nous la recevrons à bras ouverts , parce que nous ne pouvons nous dissimuler à nous-mêmes la force & la douceur de ses charmes ; mais il n'est jamais permis de trahir la vérité par-tout où on croit l'appercevoir. Vous-même , mon cher ami , n'êtes-vous pas de ceux que la poësie enchante , sur-tout lorsqu'elle se présente à vous dans Homère ? *Glauc.* Oûi assurément. *Socr.* Il est donc juste de lui laisser le droit de venir défendre sa cause devant nous , soit dans une Ode , ou en quelque autre espèce de poëme qu'elle jugera à propos de choisir. *Glauc.* Sans doute.

Socrate. Quant à ses protecteurs , qui , sans faire eux-mêmes de vers , sont amateurs de la poësie , nous leur permettrons de plaider pour elle en prose , & de nous montrer qu'elle n'est pas seulement agréable , mais utile aux républiques & aux particuliers pour la conduite de la vie ; nous les écouterons volontiers , car nous y gagnerons , si l'on nous fait voir qu'elle joint l'utile à

l'agréable. *Glauc.* Vraiment, sans doute, nous y gagnerons. *Socr.* Mais s'ils ne peuvent venir à bout de nous le prouver, n'imiterons-nous pas la conduite des amans, qui se font violence pour s'arracher à l'objet de leur passion, après qu'ils en ont reconnu le danger? Nous conserverons toujours une certaine affection pour la poésie, à cause de l'amour que nous avons conçu pour elle, & qu'on nous a inspiré dans ces belles républiques où nous avons été élevés; nous souhaiterons qu'elle puisse nous paroître très-bonne, & très-amie de la vérité: mais tandis qu'elle n'aura rien de bon à alléguer pour sa défense, nous l'écouterons en nous prémunissant contre ses enchantemens par les raisons que je viens d'exposer, & nous prendrons garde de retomber dans la passion que nous avons ressentie pour elle étant jeunes, & dont le commun des hommes n'est pas guéri. Reconnoissons donc que cette sorte de poésie est indigne de nos soins, qu'on ne doit pas la regarder comme quelque chose de sérieux, ni qui atteigne à la vérité, & que tout homme qui craint pour le gouvernement intérieur de son ame, doit être

en garde contre elle , ne l'écouter qu'avec précaution , enfin croire que tout ce que nous en avons dit est vrai. *Glauc.* J'y consens de tout mon cœur.

Socrate. Car c'est un grand combat , mon cher Glaucon , & plus grand qu'on ne pense , que celui qui nous est proposé , & où il s'agit d'être vertueux ou méchant. Ni les honneurs , ni les richesses , ni les dignités , encore moins la poësie , ne méritent pas que nous négligions pour elles d'acquérir la justice & les autres vertus. *Glauc.* Je ne puis en disconvenir après ce que nous avons dit , & je ne crois pas qu'on puisse penser autrement. *Socr.* Cependant nous n'avons pas encore parlé des plus grandes récompenses réservées à la vertu , & qui sont , pour ainsi dire , sous sa main. *Glauc.* Il faut qu'elles soient d'un prix infini , si elles surpassent celles que nous venons d'exposer. *Socr.* Peut-on appeller grand ce qui s'écoule en un petit espace de tems ? En effet , l'intervalle qui sépare nôtre enfance de la vieillesse , est bien peu de chose en comparaison de l'Eternité. *Glauc.* Ce n'est même rien. *Socr.* Mais quoi ! pensez-vous qu'une substance immortelle doive

borner ses soins & ses vûes à un tems si court , & non pas plutôt envisager l'Eternité entiere ? *Glauc.* Je le pense. Mais à quoi tend ce discours ?

Socrate. Ne sçavez-vous donc pas que notre ame est immortelle , & qu'elle ne meurt jamais ? A ces mots , Glaucôn me regardant avec un air de surprise , je n'en sçais rien , me dit-il : & vous , pourriez-vous me le prouver ? Oïïi , repartis-je , si je ne me trompe ; je crois même que vous en pourriez faire autant , car la chose n'est pas difficile. *Glauc.* Elle l'est pour moi ; & vous me ferez plaisir de me démontrer ce point que vous jugez si aisé. *Socr.* Ecoutez. *Glauc.* Dites. *Socr.* Reconnoissez-vous qu'il y a du bien & du mal (i) ? *Glauc.* Oïïi. *Socr.* Avez-vous de l'un & de l'autre la même idée que moi ? *Glauc.* Quelle idée ? *Socr.* Que tout principe de corruption & de dissolution est un mal : qu'au contraire tout principe de conservation & d'amélioration est un bien. *Glauc.* Oïïi. *Socr.* Chaque chose n'a-t-elle pas son mal & son bien ? l'Ophthalmie , par exemple , est le mal des

(i) Il s'agit ici du bien & du mal physique.

yeux, la maladie, celui de tout le corps. La nielle est le mal du blé, la pourriture celui du bois, la rouille, celui du fer & de l'airain; en un mot, il n'est presque rien dans la nature qui n'ait son mal & sa maladie particulière. *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* Ce mal ne nuit-il point à la chose à laquelle il s'attache? Ne finit-il point par la dissoudre & la ruiner totalement? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Ainsi chaque chose est détruite par le mal & par le principe de corruption qu'elle porte en elle; de sorte que si ce mal n'a pas la force de la détruire; il n'est rien qui soit capable de le faire. Car le bien ne peut produire cet effet à l'égard de quoi que ce soit, non plus que ce qui n'est ni un bien ni un mal. *Glauc.* Comment cela pourroit-il être?

Socrate. Si donc nous trouvons dans la nature une chose, que son mal rend à la vérité mauvaise, mais qu'il ne sçauroit dissoudre ni détruire; dès ce moment, ne pourrions-nous pas assurer de cette chose, qu'elle ne peut périr? *Glauc.* Il y a toute apparence. *Socr.* Mais quoi! n'est-il rien qui rende l'ame mauvaise? *Glauc.* Oiii certes, & ce

font les vices dont nous avons fait mention , l'injustice , l'intempérance , la lâcheté , l'ignorance. *Socr.* Y a-t-il un seul de ces vices qui puisse l'altérer & la dissoudre ? Prenez garde que nous ne tombions dans l'erreur , en nous imaginant que , quand l'homme injuste & insensé est surpris dans le crime , son injustice , qui est le mal de son ame , soit alors la cause de sa perte. Voici plutôt de quelle maniere il faut envisager la chose. De même que la maladie , qui est pour le corps un principe de corruption , le mine peu à peu , le détruit , & le réduit au point qu'il n'a plus la forme de corps : de même encore que toutes les autres choses dont nous avons parlé , ont leur mal propre , qui s'attache à elles , qui les corrompt par le séjour qu'il y fait , & les amene au point de n'être plus ce qu'elles étoient : cela n'est-il pas vrai ? *Glauc.* Oiii. *Socr.* De même , pour faire l'application de ceci à l'ame , il faut voir si l'injustice & les autres vices , venant à se loger chez elle & à s'y fixer , la corrompent , la flétrissent , jusqu'à ce qu'ils la conduisent à la mort , & la séparent d'avec le corps. *Glauc.* Cette

application n'est pas vraie à l'égard de l'ame. *Socr.* D'un autre côté, il seroit contre toute raison de dire qu'un mal étranger détruisît une substance que son propre mal ne peut détruire. *Glauc.* Sans doute.

Socrate. Faites en effet réflexion, mon cher Glaucon, qu'à l'égard même du corps, nous ne croyons pas que sa destruction doive être l'effet immédiat de la mauvaise qualité des viandes, de quelque part qu'elle vienne, soit qu'elles aient été gardées trop longtems, soit qu'elles se soient corrompues, soit pour quelqu'autre raison. Mais si la mauvaise nourriture engendre quelque corruption dans le corps, nous dirons qu'à l'occasion de la nourriture, le corps a été ruiné par la maladie, qui est proprement son mal; & jamais nous ne prétendrons que les viandes, qui sont d'une nature différente de celle du corps, aient par leurs mauvaises qualités la vertu de le détruire, à moins que ce mal étranger ne fasse naître en lui le mal qui lui est propre. *Glauc.* Vous dites très-bien. *Socr.* Par la même raison, à moins que la maladie du corps n'engendre celle de l'ame, ne disons jamais que cette sub-

stance , qui n'a rien de commun avec le corps , puisse périr par un mal étranger , sans l'intervention du mal qui lui est propre: *Glauc.* Rien n'est plus raisonnable.

Socrate. Ainsi renversons ces preuves , ou tandis qu'elles conserveront toute leur force , gardons-nous bien de dire que ni la fièvre , ni aucune autre espèce de maladie , ni le fer même , ni quoi que ce soit , le corps en dût-il être haché par morceaux , puisse donner la mort à l'ame ; à moins qu'on ne nous fasse voir que l'effet des maux que le corps souffre en ces rencontres , est de rendre l'ame plus injuste & plus impie. Et ne souffrons pas qu'on dise que ni l'ame , ni quelque autre substance que ce soit , périsse par le mal qui survient à une substance de nature différente , si le mal qui lui est propre ne vient à s'y joindre.

Glauc. Mais jamais personne ne nous montrera que les ames de ceux qui meurent deviennent plus injustes par la seule raison qu'ils meurent. *Socr.* Si quelqu'un néanmoins étoit assez hardi pour combattre notre sentiment , & pour soutenir que la mort rend l'homme plus méchant & plus injuste , afin de

n'être pas obligé de reconnoître l'immortalité de l'ame; nous le forcerons de convenir que, si ce qu'il dit est vrai, il suit de-là que l'injustice conduit naturellement à la mort comme la maladie, qu'elle tue ceux qui lui donnent entrée dans leur ame, plus ou moins promptement selon qu'ils sont plus ou moins méchans; ce qui est contraire à l'expérience de tous les jours, qui nous montre que la cause ordinaire de la mort des méchans est le supplice auquel la justice les condamne. *Glauc.* Certainement si l'injustice étoit un mal capable de soi de donner la mort aux méchans, on auroit tort de la regarder comme le plus grand des maux, puisque ceux qui la logeroient dans leur ame, seroient affranchis par son moyen de tous les autres maux. Je pense au contraire qu'en examinant de près la chose, on trouvera qu'elle tue les autres, autant qu'il est en elle, tandis qu'elle conserve plein de vie, & de plus bien éveillé celui en qui elle fait sa demeure. Tant elle est éloignée de lui donner la mort !

Socrate. Vous dites bien. Car si la corruption de l'ame, si son propre mal

ne peut la tuer & la détruire , comment le mal , destiné par sa nature à la destruction d'une autre substance , pourroit-il faire périr l'ame , ou toute autre chose que celle sur qui il doit produire naturellement cet effet ? *Glauc.* Il me paroît que cela est impossible. *Socr.* Mais il est évident qu'une chose qui ne peut périr ni par son propre mal , ni par celui d'autrui , doit nécessairement exister toujours , & que , si elle existe toujours , elle est immortelle. *Glauc.* Oiii. *Socr.* Posons donc ceci comme un principe incontestable. Mais si cela est , il est aisé de voir que les mêmes ames doivent toujours exister. Car puisqu'aucune d'elles ne périt , leur nombre ne sçauroit diminuer. Il ne peut pas non plus augmenter. Vous comprenez en effet que si le nombre des êtres immortels devenoit plus grand , ces nouveaux êtres se formeroient de ce qui étoit mortel , & que toutes choses finiroient ainsi par être immortelles (k). *Glauc.* Vous dites

(k) Ce raisonnement sur lequel porte tout le système de la métempsychose , est fondé sur la croyance que les ames ont existé avant les corps , que leur nombre est fixé , indépendamment de celui des corps qu'elles doivent ani-

vrai. *Socr.* Or, c'est ce que le bon sens ne nous permet pas de croire; non plus que de penser que notre ame, considérée dans le fond même de son être, soit d'une nature composée, pleine de dissemblance & de variété. *Glauc.* Comment dites vous?

Socrate. Il est difficile que ce qui résulte de l'assemblage de plusieurs parties, soit éternel, à moins que la composition n'en soit aussi parfaite, que vient de nous paroître celle de l'ame. *Glauc.* En effet, cela n'est pas vraisemblable. *Socr.* Les raisons que nous venons d'alléguer, & bien d'autres, démontrent donc invinciblement l'immortalité de l'ame. Mais pour bien connoître sa nature, on ne doit pas la considérer, comme nous faisons, dans l'état de dégradation où la met son union avec le corps, &

mer : en un mot, qu'il ne se forme de nouveaux corps, qu'à mesure qu'il y a, pour ainsi dire, des ames de relais qui attendent le moment d'y entrer. Ce qui a entraîné les anciens philosophes dans cette erreur & dans une foule d'absurdités au sujet de la nature de la destinée de l'ame, est l'ignorance où ils étoient de ce que la foi nous apprend, que Dieu crée chaque ame au moment que le corps est suffisamment organisé pour la recevoir. Et il faut avouer que si la révélation n'étoit venue à notre secours, nous n'aurions guères mieux raisonné sur ces matières que Pythagore & Platon.

tous les maux qui sont la suite de cette union ; il faut la contempler attentivement des yeux de l'esprit, telle qu'elle est en elle-même , dégagée de tout ce qui lui est étranger. Alors on verra qu'elle est infiniment plus belle : on connoîtra plus distinctement la nature de la justice , de l'injustice , & des autres choses dont nous avons parlé. Tout ce que nous avons dit de l'ame est vrai par rapport à son état présent. Mais de même que ceux qui verroient maintenant Glaucus le Marin , auroient peine à reconnoître sa premiere forme , parce que les anciennes parties de son corps ont été les unes brisées , les autres usées , toutes altérées par les flots , & qu'il s'en est formé de nouvelles de coquillages , d'herbes marines & de cailloux ; de sorte qu'il ressemble plutôt à un monstre , qu'à un homme tel qu'il étoit auparavant : ainsi l'ame dans l'état où nous la voyons , est sujette à mille maux qui la défigurent. Pour la connoître , mon cher Glaucon , voici ce qu'il faut envisager en elle. *Glauc.* Quoi ? *Socr.* Sa philosophie. Il faut faire réflexion aux choses vers lesquelles elle se porte , aux objets dont elle recherche

le commerce , à cette liaison étroite qu'elle a avec tout ce qui est divin , immortel , éternel , & à ce qu'elle devient , lorsque se livrant entièrement à cette sublime contemplation , elle s'élève par un noble effort du fond de cette mer où elle est plongée , & se débarrasse des cailloux & des coquillages qui s'attachent à elle par la nécessité où elle est de se nourrir de choses terrestres ; nécessité dont tant de gens s'applaudissent comme d'un bonheur. C'est alors que vous verrez clairement quelle est sa nature , si elle est simple ou composée ; en un mot , quelle est son essence & sa manière d'être. Pour ce qui est de sa situation présente , nous avons , ce me semble , assez bien expliqué les passions & les affections auxquelles elle est sujette. *Glauc.* Parfaitement bien.

Socrate. N'avons-nous pas dans cette recherche dépouillé la justice de tout ce qui lui est accessoire , & mis à part les honneurs & les récompenses que vous lui avez attribués sur la foi d'Homère & d'Hésiode ? N'avons-nous pas démontré que la justice est par elle-même le plus excellent bien de l'ame , qu'il faut s'attacher

à elle , soit qu'on ait ou non l'anneau de Gygès , & si l'on veut encore , outre cela , le casque de Pluton (1) ?

Glauc. Vous dites très-vrai. *Socr.* On ne peut donc pas trouver mauvais à présent , mon cher Glaucon , que nous restituions à la justice , & aux autres vertus , les récompenses que les hommes & les dieux y ont attachées , & que l'homme juste reçoit pendant la vie & après la mort. *Glauc.* On ne sçauroit y trouver à redire. *Socr.* Me rendrez-vous maintenant ce que je vous ai prêté au commencement de cet entretien ? *Glauc.* Quoi donc ? *Socr.* J'ai bien voulu vous accorder que le vertueux passât pour méchant , & le méchant pour vertueux , parce que vous avez cru , que , quoiqu'il fût impossible de tromper en cela les hommes & les dieux , il falloit néanmoins le supposer pour le discours , afin de porter notre jugement sur la justice & l'injustice , prises l'un & l'autre en elles-mêmes.

(1) Homère parle de ce casque au Livre V. de l'Iliade, vers 845 , où il dit que *Pallas prit le casque de Pluton , afin que Mars ne la vît pas*. Ce casque rendoit donc ceux qui le portoient invisibles aux dieux , comme l'anneau de Gygès les rendoit invisibles aux hommes.

Ne vous en souvenez-vous pas ? *Glauc.* J'aurois tort de ne m'en pas souvenir.

Socrate. A ce moment que le jugement est prononcé, je vous somme au nom de la justice, de lui restituer les honneurs qu'elle reçoit des hommes & des dieux, & d'aider vous-mêmes à la rétablir dans ses droits : après vous avoir fait convenir des avantages qu'il y a à être juste, & que la justice ne trompe point les espérances de ceux qui la pratiquent, je veux que vous conveniez encore qu'elle l'emporte infiniment sur l'injustice, dans les biens que la réputation d'homme vertueux attire après soi. *Glauc.* Vous ne demandez rien que de juste. *Socr.* Vous m'accorderez donc, en premier lieu, que le vertueux & le méchant sont connus des dieux pour ce qu'ils sont : *Glauc.* Nous vous l'accordons. *Socr.* Et que si la chose est ainsi, l'un est chéri, l'autre haï des dieux, comme nous en sommes convenus dès le commencement. *Glauc.* Cela est vrai. *Socr.* Ne m'accorderez-vous pas aussi que ceux qui sont chéris des dieux, n'ont que des biens à attendre de leur part, & que s'ils en reçoivent quelquefois des maux, c'est en expiation

des péchés de leur vie passée ? *Glauc.* Sans contredit. *Socr.* Il faut donc reconnoître, à l'égard de l'homme juste que, soit qu'il se trouve dans l'indigence, ou dans la maladie, ou dans quelque autre situation que le commun des hommes regarde comme malheureuse, ces maux prétendus, tourneront à son avantage durant sa vie ou après sa mort : parce que la providence des dieux est attentive aux intérêts de celui qui travaille à devenir juste, & à parvenir par la pratique de la vertu à la plus parfaite ressemblance que l'homme puisse avoir avec Dieu. *Glauc.* Il n'est pas naturel qu'un homme de ce caractère soit négligé de celui auquel il s'efforce de ressembler. *Socr.* Ne faut-il pas penser tout le contraire du méchant ? *Glauc.* Sans doute. *Socr.* Ainsi du côté des dieux, la victoire demeure toute entière au juste. *Glauc.* Du moins c'est mon sentiment

Socrate. Et de la part des hommes, n'est-ce pas ainsi que les choses se passent, puisqu'enfin il faut dire la vérité ? N'arrive-t-il pas aux fourbes & aux scélérats la même chose qu'à ces athlètes, qui courent fort bien en partant de la barrière ;

barrière ; mais qui ne courent plus de même , lorsqu'il faut y revenir ? Ils s'élancent d'abord avec rapidité ; mais sur la fin de la course on se moque d'eux , les oreilles leur tombent sur les épaules ; ils s'en retournent sans être couronnés : au lieu que les bons coureurs arrivent au but , remportent le prix & reçoivent la couronne. Les justes n'ont-ils pas d'ordinaire le même sort , je veux dire qu'à la fin de chaque entreprise , de leur conduite & de leur vie , les hommes rendent à leur vertu la gloire & les récompenses qui lui sont dûes ? *Glauc.* Vous avez raison. *Socr.* Vous souffrirez donc que j'applique aux justes ce que vous disiez plus haut des méchans. Je prétends que les justes , lorsqu'ils sont dans l'âge mûr , parviennent dans la république où ils vivent à toutes les dignités auxquelles ils prétendent , qu'ils font à leur choix des alliances pour eux & pour leurs enfans : en un mot , tout ce que vous avez dit de ceux-là , je le dis de ceux-ci. Quant aux méchans , je soutiens , que quand même ils auroient d'abord réussi à tromper le monde , la plupart d'entr'eux se trahissent à la fin de leur course ; que lorsqu'ils sont de-

venus vieux , on les couvre de ridicule & d'opprobre , qu'ils font le joiïet des étrangers & de leurs concitoyens , & pour me fervir des expreffions que vous regardiez comme trop fortes à l'égard du juſte , mais qui ſe vérifient à l'égard du méchant , je dis qu'on les tourmentera , qu'on les brûlera : en un mot , imaginez-vous entendre de ma bouche qu'ils ſouffriront tous les genres de ſupplices dont vous faiſiez mention alors. C'eſt à vous de voir ſi vous trouvez bon que je le diſe. *Glauc.* Oiii ; d'autant plus que vous ne dites rien que de raifonnable.

Socrate. Tels ſont les avantages , le ſalaire & les récompenſes que le juſte reçoit pendant la vie de la part des hommes & des dieux , outre les biens qu'il trouve dans la pratique même de la juſtice. *Glauc.* Ces avantages ſont également glorieux & ſolides. *Socr.* Mais ils ne ſont rien ni pour le nombre ni pour la grandeur , en comparaifon des biens & des maux réservés dans l'autre vie à la vertu & au vice. Ecoutez-en le récit que je ne dois pas omettre , afin de rendre au juſte & au méchant ce qu'ils ont droit d'attendre de nous dans cet entretien. *Glauc.* Faites-nous ce récit ſans

avoir égard à sa longueur , persuadé que nous l'entendrons avec plaisir.

Socrate. Ce n'est point le récit d'Alcinoüs (*m*) que je vais vous faire , mais celui d'un homme de cœur , de Her Arménien , originaire de Pamphylie. Après qu'il eût été tué dans une bataille , comme on vint dix jours après pour enlever les cadavres qui étoient déjà pourris , le sien fut trouvé sain & entier ; on le porta chez lui , & le douzième jour après sa mort , lorsqu'il étoit sur le bucher prêt d'être brûlé , il ressuscita & raconta aux assistans ce qu'il avoit vû dans l'autre monde. » Aussitôt ,
 » dit-il , que mon ame fut sortie de mon
 » corps , je m'avançai dans la compagnie
 » de plusieurs autres , vers un lieu tout à
 » fait merveilleux , où nous vîmes dans
 » la terre deux ouvertures voisines l'une
 » de l'autre , & deux autres au ciel qui
 » répondoient à celles - là. Des juges
 » étoient assis entre ces ouvertures : dès
 » qu'ils avoient prononcé leur sentence ,
 » ils ordonnoient aux justes de prendre

(*m*) C'est - à - dire , un récit menteur , tel que celui d'Ulysse à Alcinoüs chez les Phéaciens. Il y a aussi un petit jeu de mots dans le Grec entre le nom d'Alcinoüs *Ἀλκίης* & *ἀλκίμης* , qui signifie , vaillant , cou ageux.

» leur route à droite par une des ouver-
» tures du ciel , après leur avoir attaché
» par devant un écriteau qui contenoit le
» jugement rendu en leur faveur ; & aux
» méchans de prendre leur route à gau-
» che par une des ouvertures de la terre ,
» portant derriere le dos un semblable
» écriteau où étoient marquées toutes
» leurs actions. Après que je me fus pré-
» senté , les juges dirent qu'il falloit que
» je portasse aux hommes la nouvelle de
» ce qui se passoit aux enfers , & m'or-
» donnerent d'écouter & de remarquer
» en ce lieu toutes les choses dont j'allois
» être témoin.

» Je vis donc d'abord les ames de ceux
» qu'on avoit jugés , celles-ci monter au
» ciel , celles-là descendre sous terre ,
» par les deux ouvertures qui se répon-
» doient ; tandis que par l'autre ouver-
» ture de la terre , je vis sortir des ames
» couvertes d'ordure & de poussière ,
» en même tems que par l'autre ouver-
» ture du ciel descendoient d'autres ames
» pures & sans tache : elles paroissoient
» toutes venir d'un long voyage , & s'af-
» seoir avec plaisir dans la prairie , comme
» dans un lieu d'assemblée. Celles qui se
» connoissoient se demandoient les unes

» aux autres , en s'embrassant , des nou-
 » velles de ce qui se passoit soit au ciel
 » soit sous la terre. Les unes racontoient
 » leurs aventures avec des gémissemens
 » & des pleurs , que leur arrachoit le
 » souvenir des maux qu'elles avoient
 » soufferts ou vû souffrir aux autres pen-
 » dant le tems de leur voyage sous terre ,
 » dont la durée étoit de mille ans. Les
 » autres qui revenoient du ciel faisoient
 » le récit des plaisirs délicieux qu'elles
 » avoient goûtés & des choses merveil-
 » leuses qu'elles avoient vûes. «

Il seroit trop long , mon cher Glau-
 con , de vous rapporter en entier le dis-
 cours de Her à ce sujet. Il se réduisoit à
 dire que les ames étoient punies dix
 fois pour chacune des injustices qu'elles
 avoient commises dans la vie ; que la
 durée de chaque punition étoit de cent
 ans , qui sont à peu près les bornes de
 la vie humaine ; de sorte que le châti-
 ment est toujours décuple pour chaque
 crime. Ainsi ceux qui se sont souillés de
 plusieurs meurtres , qui ont livrés par
 trahison des villes & des armées , qui
 ont réduit leur patrie à l'esclavage , ou
 qui se sont rendus coupables de quel-
 qu'autre crime de cette nature , sont

tourmentés au décuple pour chacun de ces crimes. Ceux au contraire qui ont rendu aux hommes des services signalés, qui ont été saints & vertueux, reçoivent dans la même proportion la récompense de leurs bonnes actions. A l'égard des enfans morts presqu'aussi-tôt après leur naissance, ce qu'il racontoit de leur état dans l'autre monde ne mérite pas d'être répété. Il y avoit encore, selon son récit, des récompenses plus grandes destinées à ceux qui avoient plus spécialement honoré les dieux & respecté leurs parens ; & des supplices extraordinaires préparés aux impies & aux paricides.

» J'étois présent, disoit-il, lorsqu'une
» ame demanda à une autre où étoit le
» grand Aridée. Cet Aridée avoit été
» tyran d'une ville de Pamphylie, mille
» ans auparavant ; il avoit tué son pere
» qui étoit dans un âge avancé, son frere
» aîné, & commis, à ce qu'on disoit,
» plusieurs autres crimes énormes. Il ne
» vient point, répondit l'ame, & il ne
» viendra jamais ici. Nous avons toutes
» été témoins à son occasion du specta-
» cle le plus effrayant. Lorsque nous
» étions sur le point de sortir de cet

» abîme souterrain , après avoir accom-
 » pli nos peines , nous vîmes Aridée &
 » un grand nombre d'autres , dont la plû-
 » part étoient des tyrans comme lui ; il
 » y avoit auffi quelques particuliers , qui
 » dans une condition privée , avoient
 » été de grands fcélérats. Au moment
 » qu'ils s'attendoient à fortir , l'ouver-
 » ture leur refusa le paffage en pouffant
 » un horrible mugiffement ; ce qu'elle
 » fait toutes les fois qu'un de ceux dont
 » les crimes font fans remède , ou n'ont
 » pas été fuffifamment expiés , fe pré-
 » fente pour fortir. Auffi-tôt des hommes
 » cruels & qui paroiffioient tout de feu ,
 » ayant entendu ce bruit , s'avancerent ,
 » fe faifirent d'Aridée & des autres , leur
 » lierent les pieds , les mains & le cou ,
 » & après les avoir jettés à terre & écor-
 » chés , les traînerent tout fanglans fur
 » des épines à côté du chemin , difant à
 » tous les paffans la raifon pour laquelle
 » ils les traitoient de la forte , & qu'ils
 » alloient les précipiter dans le tartare.
 » Cette ame ajoutoit que parmi les di-
 » verses frayeurs dont elles avoient été
 » agitées pendant la route , aucune n'éga-
 » loit l'effroi que leur avoit caufé cet

» épouvantable mugissement , & que ce
» fut pour elles un plaisir inexprimable
» de sortir , après qu'il eût cessé.

» Voilà ce qui se passe à l'égard du
» jugement & des supplices des méchans.
» La libéralité avec laquelle on récom-
» pense les bons , est égale à la sévé-
» rité qu'on exerce envers les premiers.
» Après que les ames eurent passé sept
» jours dans cette prairie , elles en par-
» tirent le huitième , & se rendirent en
» quatre jours de marche dans un lieu
» marqué , d'où l'on voyoit une lumière
» étendue sur tout le ciel & sur toute la
» terre , droite comme une colonne , assez
» semblable à l'arc-en-ciel , mais plus
» éclatante & plus pure. Elles arrive-
» rent à cette lumière après une autre
» marche d'un jour. Là , vers le milieu de
» cette lumière , elles virent suspendus
» au ciel les bouts du lien qui le ferre.
» Ce lien n'est autre chose que la lumière
» dont j'ai parlé : elle embrasse toute la
» circonférence du ciel , à peu près
» comme ces pièces de bois qui ceignent
» le corps des galeres & qui en soutien-
» nent la charpente. Aux extrémités de
» ce lien est suspendu le fuseau de la Né-

» cessité , qui donne le branle à toutes
 » les révolutions célestes. Le corps du
 » fuseau & le crochet sont de diamant ,
 » le peson est en partie de diamant , en
 » partie d'autres pierres précieuses.

» Ce peson ressembloit pour la figure
 » aux pesons d'ici-bas. Mais pour en
 » avoir une juste idée , il faut se repré-
 » senter un grand peson creusé en de-
 » dans , dans lequel étoit enchassé un
 » autre peson plus petit , comme des
 » boîtes qui entrent l'une dans l'autre ;
 » dans le second il y en avoit un troisième ,
 » dans celui-ci un quatrième , & ainsi
 » de suite jusqu'au nombre de huit , dis-
 » posés entr'eux de la même façon que
 » des cercles concentriques. On voyoit
 » le bord supérieur de chacun , & tous
 » ne présentoient à l'extérieur que la
 » surface continue d'un seul peson à l'en-
 » tour du fuseau , dont la tige passoit par
 » le centre du huitième. Les bords circu-
 » laires du peson extérieur étoient les
 » plus larges ; puis ceux du sixième , du
 » quatrième , du huitième , du septième ,
 » du cinquième , du troisième & du se-
 » cond , alloient diminuant de largeur
 » selon cet ordre. Le cercle formé par

» les bords du plus grand peson étoit de
» différentes couleurs. Celui du septième
» étoit d'une couleur très-éclatante ; celui
» du huitième empruntoit du septième sa
» couleur & son éclat. La couleur des
» cercles du second & du cinquième étoit
» presque la même , & tiroit davantage
» sur le jaune. Le troisième étoit d'une
» couleur très-blanche ; celle du quatrième
» me étoit un peu rouge. Enfin , celle du
» second surpassoit en blancheur celle du
» sixième. Il faut que le fuseau tout en-
» tier fasse sa révolution d'un mouve-
» ment uniforme : tandis qu'il la fait , les
» sept pesons intérieurs se meuvent len-
» tement dans une direction contraire.
» Le mouvement du huitième est le plus
» rapide. Ceux du septième , du sixième
» & du cinquième sont moindres , & à
» peu près égaux entr'eux pour la vi-
» tesse. Le second paroïssoit faire sa révo-
» lution autour du quatrième ; la vitesse
» du troisième est moindre que celle des
» précédens ; & le second se meut le plus
» lentement de tous. Le fuseau lui-même
» tourne sur les genoux de la Nécessité.
» Sur chacun de ces cercles est portée
» une Sirène qui tourne avec lui , chan-

» tant de toute sa force sur un ton ; de
 » forte que de ces huit tons différens , il
 » résulte une harmonie parfaite (n).

» A l'entour du fuseau , & à des distan-
 » ces égales , sont assises sur des trônes
 » les trois Parques , filles de la Nécessité ,
 » Lachésis , Clothon & Atropos , vêtues
 » de blanc & ayant sur la tête une cou-
 » ronne. Elles mêlent leurs voix à celles
 » des Sirènes ; Lachésis chante le passé ,
 » Clothon le présent , Atropos l'avenir.
 » Clothon touchant par intervalles le fu-
 » seau de la main droite , lui fait faire la

(n) Cet emblème est facile à expliquer. Les huit pesons enchaînés les uns dans les autres sont les huit ciels , celui des étoiles fixes , & ceux des sept planètes : les cercles formés par les bords de chaque peson , sont les orbites que décrivent les astres. Cette Sirène portée sur chacun de ces cercles , c'est l'astre même. On sçait ce que Pythagore a dit de l'harmonie des corps célestes. Ce seroit lui faire injustice que d'entendre ce qu'il en a dit autrement que dans un sens métaphorique. C'est dans le même sens qu'il faut prendre ces paroles de l'Ecriture : *Quis concentum cæli dormire faciet ?* Job. 38. Le reste de l'emblème regarde la vitesse respective des planètes , leur grosseur ou leur diamètre mesuré par la largeur des bords de chaque peson , leur couleur représentée par celle des cercles. Il ne faut pas chercher ici la précision & l'exactitude astronomique. Dans ces sortes de récits dont Platon se sert de tems en tems pour embellir ses dialogues , il donne beaucoup à l'imagination ; il cherche plus à plaire par des images poétiques , qu'à dire la vérité.

» révolution extérieure. Atropos , de la
 » main gauche, imprime le mouvement à
 » chacun des peſons intérieurs , & La-
 » chéſis de l'une & de l'autre main tou-
 » che tantôt le fuseau , tantôt les peſons
 » intérieurs. Auſſi-tôt que les ames furent
 » arrivées , il fallut qu'elles ſe préſen-
 » taſſent devant Lachéſis. Et d'abord un
 » prophete leur aſſigna à chacune leur
 » rang. Enſuite ayant pris ſur les genoux
 » de Lachéſis les ſorts & les différentes
 » conditions humaines, il monta ſur une
 » tribune élevée , & dit à haute voix :
 » *Voici ce que dit la vierge Lachéſis , fille*
 » *de la Néceſſité : Ames (o) journalieres ,*
 » *vous allez commencer une nouvelle car-*
 » *riere , & rentrer dans un corps mortel. Le*
 » *génie ne vous choiſira point : vous choiſi-*
 » *rez chacune le vôtre. La premiere à qui le*
 » *ſort tombera , choiſira la premiere , & ſon*
 » *choix ſera irrévocable. La vertu n'a point*
 » *de maître : elle s'attache à celui qui l'ho-*
 » *nore , & ſuit celui qui la mépriſe. La*
 » *faute du choix tombera ſur vous. Dieu en*
 » *eſt innocent.*

(o) Il faut prendre cette expreſſion dans le même ſens que l'on dit : *Les armes ſont journalieres*. Je n'en ai pas trouvé d'autre pour rendre ἡμετέρας.

» A ces mots , le prophete ayant jetté
 » les forts , chaque ame ramassa celui qui
 » tomba devant elle , excepté moi , à qui
 » on ne le permit pas. A l'ouverture du
 » billet , chacune connut dans quel rang
 » elle devoit choisir. Ensuite on mit à
 » terre devant elles des genres de vie de
 » toute espèce , dont le nombre étoit
 » beaucoup plus grand que celui des ames
 » qui devoient choisir. Car toutes les con-
 » ditions , tant des hommes que des ani-
 » maux , s'y trouvoient rassemblées. Il y
 » avoit des tyrannies , dont les unes de-
 » voient durer jusqu'à la mort ; les autres
 » devoient être interrompues , & finir
 » par la pauvreté , l'exil , la mendicité.
 » On y voyoit aussi des conditions d'hom-
 » mes célèbres , ceux-ci pour leur beau-
 » té , pour leur force , pour la réputa-
 » tion dans les combats ; ceux-là pour
 » leur noblesse & les grands exploits de
 » leurs ancêtres , dont la gloire rejaillif-
 » soit sur eux. C'étoit la même chose
 » pour les femmes. Mais il n'y avoit rien
 » de réglé touchant les ames , parce que
 » c'étoit une nécessité qu'elles changeas-
 » sent de nature en changeant de condi-
 » tion. Du reste , les richesses , la pauvre-

» té, la fanté, les maladies, se rencon-
» troient dans toutes les conditions; ici
» fans aucun mélange, là dans un juste
» tempérament de biens & de maux.

C'est ici, ce me semble, mon cher Glaucon, que l'homme risque tout; & c'est aussi pour cette raison, que chacun de nous négligeant toutes les autres sciences, doit s'appliquer à acquérir, autant qu'il dépendra de lui, la science qui le mettra en état de discerner les conditions heureuses & malheureuses; de choisir toujours la meilleure de celles qui seront laissées à son choix, en repassant dans son esprit tout ce qui a été dit ci-dessus, & en jugeant de ce qui peut contribuer davantage au bonheur de la vie, par l'examen qu'il fera des différentes conditions considérées ensemble ou séparément; de sçavoir quel degré de beauté mêlé avec une certaine mesure de richesse ou de pauvreté, & une certaine disposition de l'ame, rend l'homme méchant ou vertueux; quel effet doivent produire la naissance illustre & la naissance obscure, la vie privée & les dignités, la force du corps & la foiblesse, le plus ou le moins de disposition aux sciences;

en un mot , les différentes qualités naturelles ou requises , assorties les unes avec les autres : enforte qu'après avoir combiné ensemble ces divers objets , & jetté les yeux sur la nature de l'ame , il puisse distinguer la condition qui lui est avantageuse , de celle qui lui seroit funeste , & qu'il appelle condition funeste , celle dont le choix aboutiroit à rendre l'ame plus injuste ; & condition avantageuse , celle qui la rendroit plus vertueuse , sans avoir aucun égard pour tout le reste. Car nous avons vu que c'est le meilleur parti qu'on puisse prendre , soit pour cette vie , soit pour l'autre. Il faut donc conserver jusqu'à la mort son ame ferme & inébranlable dans ce sentiment , afin qu'elle ne se laisse éblouir là-bas , ni par les richesses , ni par les autres maux de cette nature ; qu'elle ne s'expose point , en se jettant avec avidité sur la condition de tyran , ou sur quelque autre semblable , à commettre un grand nombre de maux sans remède , & à en souffrir encore de plus grands ; mais plutôt qu'elle sçache se fixer pour toujours à un état médiocre , & éviter également les deux extrémités , autant qu'il dépendra d'elle , soit dans la vie présente , soit dans toutes les au-

tres par où elle passera. C'est à cela qu'est attaché le bonheur de l'homme.

Aussi , selon le rapport de l'Arménien revenu des enfers , le prophète avoit-il ajoûté : *Celui qui choisira le dernier , pourvû qu'il le fasse avec discernement , qu'il soit de plus sage & ferme dans sa conduite , peut se promettre une vie heureuse , exempte de maux. Ainsi , que celui qui doit choisir le premier ne soit pas négligent dans son choix , & que le dernier ne se désespère point.* » Après que le prophète eut parlé » de la sorte ; celui , disoit - il , à qui le » premier sort étoit échu s'avança , & » prit sans examen la plus considérable » tyrannie qu'il trouva , emporté par son » avidité & son imprudence ; mais quand » il eût tout considéré , qu'il eût vu que » sa destinée étoit de manger ses propres » enfans , & de commettre d'autres crimes énormes , il se lamenta , & contre » les sages avis du prophète , il maudit » le choix qu'il venoit de faire , accusant » de son infortune le sort , les démons , » tout le monde , excepté lui - même. » Cette ame étoit du nombre de celles » qui venoient du ciel ; elle avoit vécu » précédemment dans un état bien gouverné , & avoit été redevable de sa

» vertu à la bonté de son naturel & à
 » la force de l'habitude, plutôt qu'à la
 » philosophie ».

Il ajoûtoit , qu'à parler en général , les ames venues du ciel étoient aussi sujettes que les autres à se tromper dans leur choix , faute d'avoir une certaine expérience des maux de la vie. Qu'au contraire , la plupart de celles qui avoient été sous terre , & qui à l'expérience de leurs propres maux joignoient la connoissance des maux d'autrui , ne choisissoient pas ainsi à la légère. Que cette précipitation , & de plus , le hazard qui decidoit du rang , étoient cause que bien des ames se trouvoient tantôt bien , tantôt mal partagées. En effet , si quelqu'un étant de retour sur la terre , s'appliquoit constamment à la saine philosophie , pourvu qu'après la mort son tour de choisir ne vînt point après tous les autres , il y a grande apparence , sur ce qu'on nous raconte des enfers , non-seulement qu'il seroit heureux sur la terre ; mais encore , que dans son voyage d'ici là-bas , & dans le retour , il marcheroit par la route unie du ciel , & non par le sentier souterrain & difficile.

Il disoit encore que c'étoit un specta-

cle frappant , de voir de quelle maniere chaque ame faisoit son choix ; qu'en effet , rien n'étoit plus étrange , ni plus digne tout à la fois de compassion & de risée ; que la plûpart se conduisoient en cette action par les habitudes qui leur restoient de la vie précédente. Qu'il avoit vu l'ame qui avoit auparavant été celle d'Orphée , choisir la condition de cygne , en haine des femmes qui lui avoient donné la mort autrefois ; ne voulant devoir sa naissance à aucune d'elles : qu'il avoit vu l'ame de Thamyris choisir la condition de rossignol ; qu'il avoit aussi vu des cygnes passer à la condition humaine , ainsi que quelques autres oiseaux adonnés à la musique. Qu'une ame avoit choisi d'animer le corps d'un lion : c'étoit celle d'Ajax, fils de Télamon , qui se rappelant le souvenir de l'affront qu'elle avoit reçu dans le jugement rendu touchant les armes d'Achille , refusa de reprendre un corps humain : qu'après celle-là vint l'ame d'Agamemnon , qui , ayant aussi en aversion le genre humain à cause de ses malheurs passés , choisit la condition d'aigle ; que l'ame d'Atalante ayant fait réflexion aux grands honneurs rendus aux Athlètes , n'avoit pu se résoudre à passer

par-dessus ce genre de vie , & s'y étoit arrêtée : qu'ensuite il avoit vu l'ame (p) d'Epée , fils de Panope , se fixer à la condition d'une femme habile aux ouvrages de main : que l'ame du bouffon Therfite , qui se présenta des dernières , se revêtit du corps d'un singe : que l'ame d'Ulysse à qui le dernier sort étoit tombé vint aussi pour choisir : que se rappelant le souvenir de ses travaux passés , & désormais exempte d'ambition , elle chercha long-tems une condition qui fût à son gré ; c'étoit celle d'un particulier libre de soins & d'inquiétudes : qu'elle la trouva enfin dans un coin à l'écart , où tous les autres l'avoient laissée , & dit en la voyant , que , quand elle auroit été la première à choisir , elle se seroit d'abord fixée à celle-là , & qu'elle étoit fort contente de son choix. Que les ames passioient indifféremment des corps des animaux dans ceux des hommes , & de ceux-ci dans ceux-là ; celles des méchants dans les corps des animaux féroces ; celles des bons dans ceux des animaux

(p) Epée , est celui qui construit le cheval de bois dont les Grecs se servirent pour prendre Troie. *Dolifabricator Epeus*, *Æneid.* II.

doux & bienfaisans , ce qui donnoit occasion à des mélanges de toute espèce.

Qu'après que toutes les ames eurent choisi leur genre de vie , selon le rang marqué par le sort , elles s'approcherent dans le même ordre de Lachésis , qui donna à chacune le démon qu'elle avoit choisi , afin qu'il lui servît de gardien durant le cours de sa vie mortelle , & qu'il lui aidât à remplir sa destinée : que ce démon la conduisoit d'abord à Clotho pour confirmer le partage qui lui étoit échu , sous la main de cette Parque , & par une révolution du fuseau ; qu'après qu'elle avoit touché le fuseau , il la menoit delà vers la trame d'Atropos , pour rendre irrévocable ce qui avoit déjà été filé de cette vie nouvelle. Qu'ensuite , sans qu'il fût désormais possible de retourner en arrière , on s'avançoit vers le trône de la Nécessité , sous lequel l'ame & son démon passoient ensemble. Qu'aussi-tôt que toutes eurent passé , elles se rendirent dans la plaine d'Oubli , où elles essuyèrent une chaleur insupportable , parce qu'il n'y avoit dans cette plaine , ni arbre , ni aucune des plantes que produit la terre : que le soir étant venu , elles passèrent la nuit auprès du

fleuve Amélès , dont l'eau a cette propriété , qu'aucun vase ne la peut contenir ; qu'il est d'une nécessité indispensable pour chaque ame de boire de cette eau en certaine quantité ; mais que celles qui ne sont pas retenues par la prudence , en boivent bien au-delà de la mesure prescrite ; d'où il arrive qu'elles perdent le souvenir de toutes choses. Qu'après qu'elles se furent couchées , il s'éleva vers le milieu de la nuit un tonnerre violent , accompagné d'un tremblement de terre ; que s'étant réveillées en sursaut , les ames se disperferent çà & là , & se rendirent avec la rapidité des étoiles auprès des corps qu'elles devoient animer : que pour lui on l'avoit empêché de boire de l'eau du fleuve , qu'il ne sçavoit par où ni comment son ame s'étoit rejointe à son corps ; qu'ayant ouvert les yeux le matin , il s'étoit apperçu qu'il étoit étendu sur le bucher.

Cette histoire , mon cher Glaucon , s'est conservée jusqu'à nous , & si nous y ajoûtons foi , elle est très-propre à nous conserver nous-mêmes ; nous passerons heureusement le fleuve d'Oubli , & nous préserverons notre ame de toute souillure. Si nous nous en tenons à ce

que j'ai dit , nous croirons que notre ame est immortelle , & capable par sa nature d'un grand bonheur ou d'un grand malheur. Nous marcherons toujours par la route céleste , nous nous attacherons à la pratique de la justice & de la sagesse. Par -là nous ferons en paix avec nous-mêmes & avec les dieux ; & après avoir remporté sur la terre le prix destiné à la vertu , semblables à ces Athlètes victorieux qu'on mene en triomphe par toutes les villes , nous ferons encore couronnés là-bas , & nous goûterons une joie délicieuse dans ce voyage de mille ans dont nous avons parlé.

F I N.

